

ALEXANDRA LANOIX

THE
KORSICAN

*“UNE SEULE
REGLE...
LA SIENNE.”*



THE

KORSICAN

ALEXANDRA LANDIX

Mentions Légales

© 2018 Alexandra Lanoix

Illustration : Alexandra Lanoix

Photos : ©Pixabay

« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

Prologue

Je suis déjà morte à soixante-dix pour cent à l'intérieur et les trente pour cent qui restent, eux, essaient de survivre, d'être un tant soit peu... humains. Je me fixe dans le miroir, accoudée au meuble de la salle de bains de ce motel, ressassant de vieux souvenirs. Mon corps est taillé dans la pierre. Je suis de taille moyenne, brune, les cheveux longs. Mes yeux noisette sont sans expression. Ils sont comme moi : vides. Je viens d'avoir trente ans ou quelque chose qui s'en approche. Je ne connais pas ma date de naissance ni la ville où j'ai vu le jour. La faute à ma mémoire qui a flanché à un moment bien précis de ma vie. Je me détaille avec ma froideur habituelle et je soupire. Je ne me trouve pas moche à regarder, enfin... selon mes critères.

Je suis musclée, mais tout en finesse, c'en est presque élégant. Tout, dans mon physique, est en harmonie. Trois heures de sport intensif par jour depuis quinze ans y sont pour quelque chose. Je ne m'entraîne pas si durement pour le plaisir ou pour que mon corps soit agréable à regarder, mais pour le boulot.

Je dois être en forme, toujours, les sens affûtés, où que je sois, tout le temps, partout. Je ne dois montrer aucun signe de fatigue, aucune faiblesse, jamais. Je dois paraître indestructible, infaillible, telle une machine bien huilée. Je n'ai pas de signes particuliers, à part ce tatouage, encre sous mon avant-bras droit. Cette marque qui signifie tant de choses et qui ne veut rien dire à la fois. Cette île méditerranéenne dont je pense être originaire et dont je n'ai aucun souvenir : la Corse. On m'a retrouvée dans une rue de Los Angeles à l'aube de mes seize ans. J'ai été violée et tabassée à plusieurs reprises, j'ai été laissée pour morte. On m'a emmenée à l'hôpital le plus proche pour me faire soigner et essayer de récupérer le peu qui restait de moi.

Un mois à souffrir, dans mon âme et dans ma chair, à ruminer ma vengeance, qui était, au final, la pire douleur de toutes, car coincée dans un lit, je ne pouvais rien faire. Mon désir de leur rendre la pareille, de leur faire payer pour ce qu'ils m'avaient fait, était devenu étouffant, obsédant, même si je ne me rappelais de presque rien. Je ne me souvenais plus vraiment d'eux, ni de moi, avant mon viol. Tout était flou, irréel. Je sentais mon corps, pourtant, j'avais l'impression qu'il ne m'appartenait pas. Aujourd'hui encore, je ne sais pas qui je suis vraiment, alors comment saurais-je quelle adolescente j'ai été ?

Tout ce qui me concerne, tout ce que je suis, autant dire pas grand-chose, c'est ce foutu miroir qui le reflète. Ils m'ont tout pris, de ma virginité à ma

mémoire, rien de pardonnable. Ce traumatisme m'a fait tout oublier ou presque de ma vie d'avant. Après mon agression, je n'avais que le souvenir d'une odeur de transpiration, acide, nauséabonde, incrustée dans chaque pore de ma peau, associée à deux visages diffus. C'était tout ce qui me restait de mon attaque, de mes agresseurs. Leur puanteur et mon corps brisé. J'étais certaine que si l'occasion devait se représenter et si j'avais eu la malchance ou la chance de les rencontrer à nouveau, mes sens se seraient sûrement manifestés et les auraient reconnus à coup sûr. Je n'avais pas de papiers, pas d'identité, je n'étais personne. Quand on m'a retrouvée, j'étais simplement une autre victime de violences à L.A., ni plus ni moins. Je pensais que ma vie était déjà finie à ce moment-là, alors qu'elle venait à peine de commencer. Un jour, des hommes en costard ont débarqué dans ma chambre d'hôpital en me proposant le marché qui allait changer mon existence à jamais.

J'étais meurtrie par mes blessures, le visage toujours gonflé par les ecchymoses, et je ne pouvais pas encore parler correctement. Pourtant, j'ai les ai écoutés avec attention, l'un d'eux en particulier, le gars qui était vêtu de blanc. Il était le plus petit de tous et se démarquait par son costume immaculé. Il voulait m'aider à retrouver mes violeurs et il m'a proposé sa protection. En contrepartie, je devais travailler pour eux, pour lui, plus exactement. Il était apparemment leur chef. Teigneux et malpoli, il ne prenait pas de gants pour dire ce qu'il avait à dire. Il fumait cet horrible cigare, j'avais la nausée rien qu'en respirant les effluves de tabac.

Il était quelconque, brun avec peu de cheveux et un gros grain de beauté sur la joue, sûr de lui, en un mot : répugnant. Ses habits le rendaient presque respectable, pour peu qu'il ne parle pas. Je l'ai écouté parce que je n'avais pas le choix et que je ne pouvais pas m'enfuir. J'ai ri intérieurement à ce moment-là, car j'ai pensé qu'il se la racontait un peu et que c'en était encore un qui avait forcé sur les films de mafieux. Cela dit, j'ai vite révisé mon jugement parce que je n'étais pas si loin de la vérité. Il s'agissait de bosser pour une organisation criminelle dont il ne voulait pas me donner le nom. Elle avait plusieurs ramifications dans le pays, toutes indépendantes les unes des autres, chacune ayant ses propres règles, son propre fonctionnement, ses propres chefs. Elles n'avaient qu'une seule chose en commun : un unique grand patron qui les dirigeait toutes.

Il m'a fait un résumé rapide mais précis de qui il était et de ce qu'il faisait. J'avais à peine seize ans, je ne me rappelais plus grand-chose de ma vie. Il se tenait là devant moi, m'offrant de pactiser avec le diable, et j'ai dit oui sans hésiter une seconde, car mon envie de vendetta était plus forte que tout. Mais qui, à seize ans, peut se vanter de prendre les bonnes décisions ? Surtout coincé

dans un lit d'hôpital avec la douleur qui vous tenaille et une vengeance qui vous ronge de l'intérieur : personne ! Et sans aucune surprise, ce jour-là, j'ai opté pour la mauvaise décision.

La vie n'est faite que de choix et le cours de notre existence emprunte différents chemins en fonction d'eux. Il faut savoir si l'on fait les bons ou pas, et pour ma part, j'ai conscience maintenant, des années plus tard, que j'ai fait le plus dangereux qui soit. En sortant de l'hôpital, j'aurais sûrement été sans-abri ou pire... Cet homme était ma bouée de secours, du moins, je le pensais, et en y réfléchissant bien, à ce moment-là j'aurais accepté tout ou presque. Je m'attendais à ce qu'il me demande de me prostituer ou quelque chose dans le genre. Je me trompais, ses desseins pour moi étaient bien plus ambitieux. J'allais devenir un nouvelle sorte de tapin, pas celui qui subissait, non, mais celui qui allait en faire voir aux autres. J'allais me transformer en quelque chose d'inimaginable, son monstre, sa machine à tuer. Mais pas n'importe laquelle : la meilleure qu'il allait avoir, la meilleure qu'il ait jamais eue. Celle qu'il aurait façonnée comme il le voulait, et dont il aurait peur, aussi. J'allais devenir « The Korsican ».

Personne ne connaissait mon nom, pas même moi. J'ai ce tatouage pour tout héritage et le sobriquet que Franck – le type au costume blanc – m'a donné. Parce que l'île sur mon bras, il l'a reconnue, il savait ce qu'elle était. Et puis, tout le monde s'en foutait de comment je me nommais dans le fond. Même moi, puisqu'il allait m'utiliser pour faire son sale boulot. Que je m'appelle comme ça ou autrement, après tout qui s'en souciait ? Quand je lui ai dit « oui », je lui ai vendu mon âme et tout ce qui allait avec. Franck tiendrait sa promesse quelques années plus tard, mais avant qu'il honore la sienne, je devais respecter la mienne.

À ma sortie de l'hôpital, il m'a emmenée dans un immeuble délabré près de Venice Beach. Le bâtiment était bien gardé, personne ne pouvait y entrer sans montrer patte blanche. Dans quoi m'étais-je fourrée ? Pourquoi avais-je accepté sa proposition ? Par désespoir et par vengeance sans aucun doute, mais j'ai commencé à le regretter amèrement dès ma descente de la voiture. Mes plaies me faisaient mal, elles tiraient encore. Je n'ai jamais été de ceux qui cicatrisent vite et cela avait le don de prolonger la douleur physique, c'est une de mes rares faiblesses. J'ai suivi Franck et ses hommes de main dans ce qui allait devenir, pour les quatre années à venir, ma maison et ma prison. Quand j'ai franchi le seuil de la porte, ça, je ne le savais pas encore. Ma chambre était minuscule, mal éclairée, à peine propre. Il y avait une petite salle de bains, une vieille télé, un poste de radio, un lit, et rien de plus. J'ai eu droit au confort minimum. Après un mois à l'hôpital, allait-on m'enfermer dans un autre genre de cachot ?

La question ne se posait plus, car la réponse était sous mes yeux. On me

donnait à manger deux fois par jour. Même un chien aurait été mieux traité que je ne l'étais. On devait me former à la dure et j'ai été à la fois paniquée et effrayée à l'époque, car je doutais fort de résister au régime qui m'attendait. J'allais passer quatre années dans ce taudis et son sous-sol, je ne verrais personne à part mes bourreaux et personne n'aurait vent non plus de mon existence.

Quatre années cauchemardesques où j'ai eu droit à mon tortionnaire attitré... André. Il avait pour mission de m'enseigner l'art de tuer, de me rendre invisible, efficace, j'allais apprendre à encaisser les coups et à toujours me relever, en n'importe quelles circonstances. Vaincre ou mourir était sa devise. Si j'avais su ce qu'il me réservait, j'aurais demandé la mort sans hésitation. Je trouvais ça stupide, mais avec le temps... j'y ai adhéré, à sa devise à la con. André m'a toujours impressionnée avec son visage émacié, son regard d'un bleu glacial, et ses cheveux noirs coiffés en arrière. Il était sec, dans son apparence et dans sa manière de se comporter. « Sec » est un mot trop doux encore pour André. C'est le genre de type qu'on peut croiser tous les jours, en pensant qu'il est prof de maths ou encore banquier, un gars commun. Pourtant, le soir venu, il peut vous attendre en fumant une clope, bien installé dans le canapé de votre salon, et vous arracher le cœur la seconde suivante, et ce, sans sourciller. C'est ce qui fait la force d'un tueur professionnel, nous sommes d'une banalité affligeante.

Bref... Revenons à André. Ce n'est pas le genre de type qui vous fait la conversation par plaisir ou par envie, mais uniquement parce qu'il y est obligé. Il ne parlait pas beaucoup, mais putain... qu'est-ce qu'il tapait fort ! Il m'a fait saigner, à maintes reprises, et il me cognait si durement que souvent, je ne pouvais plus me relever après nos entraînements. Il m'oubliait, volontairement, avec ma douleur et ma détresse, et me laissait toute la nuit à même le sol, sans me raccompagner jusqu'à mon lit. Parfois, je ne m'apercevais même pas que j'avais dormi là, parce que je m'étais évanouie sous la violence de ses coups. Je le revoyais uniquement le lendemain matin pour reprendre nos exercices, et si j'étais encore allongée, André s'occupait de me relever « avec tendresse ». Il était sans pitié et sans cœur. Il me frappait si violemment et si profondément qu'une fois, j'ai cru que mes intestins allaient me sortir par la bouche. Il m'a appris à me battre, à disparaître, à torturer, à tuer, et surtout à me taire. Si j'avais le malheur de lui poser des questions, il m'enfermait dans une pièce sans lumière, sans eau, sans nourriture, pendant au moins deux jours. La première fois, j'ai eu tout simplement le sentiment de mourir. Avec le recul, maintenant, j'aurais préféré.

J'ai crié, j'ai supplié, j'ai pleuré, je me suis fait dessus... de peur. Il a fini par m'ouvrir la porte, la lumière m'a aveuglée. Je n'ai remarqué l'écuelle pour chien

remplie d'eau que quelques minutes plus tard, le temps que ma vue se réadapte à la clarté. Je n'ai pas rechigné, je me suis jetée dessus sans réfléchir. Quand on est assoiffé, on lècherait même le sol, et on oublie surtout ce que le mot « fierté » signifie. Il m'avait enfermée car j'avais eu l'audace de quémander un peu de repos. Il m'a lancé ces quelques phrases sans compassion :

— Tu te crois où pour réclamer une pause ? Tu penses être en vacances ? Tu es là pour apprendre et pour en chier ! Quand tu auras enfin compris le concept, ça va faciliter ton séjour ici. Tu veux te la couler douce ? À tes ordres !

J'avais demandé juste une heure pour me remettre du choc de la dent qu'il m'avait cassée quelques minutes plus tôt. Ma bouche pissait le sang et cela me faisait atrocement mal. Je l'ai obtenu mon répit. Je l'ai passé dans la fameuse pièce pendant deux jours, avec une chaleur atteignant les quarante degrés en plein été. J'ai ouvert ma gueule deux ou trois fois après cet épisode, puis rapidement, j'ai arrêté de la ramener et de le questionner. Je devais suivre ses ordres à la lettre si je voulais rester vivante, du moins, encore un petit peu. Je me suis toujours dit qu'André devait être un ancien militaire ou quelque chose dans le genre. Il était trop précis dans ses coups et ses indications pour être n'importe qui. Je n'ai plus compté les fois où j'ai eu les côtes brisées, le nez cassé, et où mon sang a giclé un peu partout.

Non, je ne les ai plus comptées au bout... d'un an. J'ai commencé à m'habituer à la douleur, du moins, je le lui ai fait croire, comme si l'on pouvait se faire à ça, se forcer à ne plus avoir mal, comme si c'était humainement possible. On peut cacher la douleur, la dissimuler, l'absorber, mais on la sent toujours. Par moments, je me souviens, je souhaitais simplement mourir pour ne plus rien ressentir, je voulais trouver la paix. Les uniques occasions que j'avais de sortir, c'était pour faire du jogging. Cet exercice était censé m'apprendre à respirer et à maîtriser mes émotions. Je n'étais jamais seule, non, jamais. On me gardait bien précieusement, car j'étais un sacré investissement pour Franck, et André m'avait sous sa coupe tout le temps. C'étaient les rares fois où je pouvais prendre l'air et m'échapper un peu physiquement.

En réalité, c'était encore et toujours de l'entraînement... Ma prison. André me terrifiait par son absence d'émotions et son manque d'empathie pour moi. Malgré les années et la proximité, rien n'a changé durant tout le temps que j'ai passé là-bas. Il était toujours aussi dur et cruel. J'en avais une peur bleue, car je le voyais comme quelqu'un d'indestructible, d'intouchable. Je me disais que si je prenais exemple sur lui et si je gommait mes sentiments, je pourrais peut-être m'en sortir au final. J'avais constamment ce doute qui planait au-dessus de moi : est-ce qu'il allait me tuer un jour ? Je sais que tout a commencé là, à cause de lui. Il a été le déclencheur de ce que je suis devenue.

Pourtant, un jour, pendant qu'une fois de plus, il me donnait une raclée, une chose improbable est arrivée. La fenêtre de la salle où l'on se trouvait était ouverte. Il ne s'était pas aperçu, et moi non plus d'ailleurs, qu'un insecte s'était faufilé à l'intérieur, une guêpe. Il était tellement occupé à me mettre une branlée et moi à l'encaisser, que ce genre de truc, on n'aurait pas pu le remarquer, et pour tout dire, on n'en avait rien à foutre non plus. Pourtant, quand la bestiole s'est posée sur le bras de mon tuteur, il a viré au blanc en un instant. J'ai regardé la scène, amusée de constater que mon bourreau était effrayé par une simple guêpe.

Il m'a hurlé dessus en m'ordonnant de la lui enlever tout de suite, mais comme j'ai toujours été une rebelle, j'ai attendu un peu avant de m'exécuter, afin de jouir du spectacle. André qui paniquait, qui avait peur d'un minuscule insecte. Oui, ça a été Noël pour moi ce jour-là. Il n'y a pas de petites vengeance, paraît-il ! Après trois rappels à l'ordre, j'ai capturé le monstre et je l'ai écrasé entre mes doigts, en fixant André droit dans les yeux, le défiant du regard pour lui montrer que j'étais bien plus courageuse qu'il ne le pensait, plus courageuse que lui face à ce petit démon jaune et noir. Il a lâché un râle de soulagement et il m'a giflée juste après.

— Quand je te dis de faire quelque chose, tu obéis, tu es ici pour obéir ! m'avait-il aboyé dessus.

Je me suis excusée en sanglotant, et je n'ai eu droit qu'à :

— Arrête de pleurer, j'ai la nausée rien qu'à te voir ! Tu me dégoûtes !

Cette petite mutinerie de ma part m'a coûté deux repas en moins, mais heureusement, il m'avait quand même laissé un verre d'eau. Je n'ai jamais eu de jours de repos pendant ces quatre ans. Les mois se suivaient inlassablement. Ma vie était entre les mains d'André et elle ne valait pas grand-chose, surtout entre les siennes. Je le haïssais et je me détestais aussi d'avoir fait ce putain de mauvais choix. De semaine en semaine, je devenais plus forte, plus agile, insensible aux émotions et à la douleur, et plus encore, à celle du cœur. Je ne me reconnaissais plus.

Je me transformais en une brute, une machine sans grand-chose à l'intérieur. Les seuls jouets que j'avais à ma disposition étaient des couteaux, des pistolets et diverses petites choses insignifiantes qui pouvaient se révéler être de vrais objets de torture. Par exemple, j'ai appris qu'une simple feuille de papier pliée avec minutie et maniée avec habileté pouvait être une arme d'une précision redoutable. Ma haine envers André ne cessait de grandir jour après jour, année après année, et je la cultivais comme une plante précieuse. Je me suis toujours promis que son tour viendrait, histoire de lui exprimer ma « gratitude », de lui faire comprendre ce qu'« avoir mal » voulait dire. Ça serait la meilleure façon

pour moi de le remercier du traitement qu'il m'avait infligé toutes ces années. Manger, dormir et apprendre à me battre, c'est de cette façon que j'ai vécu pendant ces quatre ans. Personne ne connaissait mon existence, à part Franck, le garde à l'entrée, son chauffeur et André. Je n'étais personne et pourtant, sans le savoir, j'étais devenue son arme secrète.

Lorsque j'ai eu vingt ans et quelques, Franck s'est enfin décidé à tenir sa promesse. Il est venu un jour comme les autres pendant mon entraînement. Il m'a demandé de le suivre et je me suis exécutée sans broncher, comme un bon toutou à qui on venait de donner un ordre. Nous sommes montés dans sa voiture sans un mot. Il a indiqué une direction à son chauffeur. J'étais assise à l'arrière, regardant par la fenêtre, les yeux dans le vide. J'ai à peine prêté attention à ce qu'il disait, bien que l'on m'ait appris à écouter également, car c'était tout aussi important.

Pour tout dire, je m'attendais à ce qu'il se débarrasse de moi ce jour-là, oui, je m'y étais préparée. Je n'avais pas conscience de qui j'étais, de ce que l'on m'avait enseigné et de ce que je pouvais faire. Après une demi-heure de route, on était arrivés à destination. Ce n'était pas un quartier plus prestigieux que celui où je vivais, mais il était à l'évidence à connotation irlandaise. Ça se remarquait simplement en observant les pubs et les enseignes. Franck m'a indiqué du doigt un bar du nom de *Chaudron D'Or*. La pancarte verte était ornée de petits lutins et de trèfles à quatre feuilles dorés.

Il avait finalement ouvert la bouche :

— Tu vois ce pub, Korsican ? Tes loustics sont là-dedans. À toi de me montrer, maintenant, que j'ai fait le bon choix, le bon investissement. André est terriblement efficace, mais très cher aussi, et je serais très contrarié si je devais constater que j'ai misé sur le mauvais cheval.

Il s'est retourné vers moi pour me lancer un regard froid tout en continuant à me parler, tirant sur son cigare :

— Et fais-toi plaisir surtout ! C'est le moment que tu espérais depuis des années, alors vas-y, lâche-toi !

J'ai obéi, encore. Je ne savais pas à quoi m'attendre dans ce bar, à la mort probablement, mais je n'ai rien ressenti de particulier, ni peur ni appréhension, le vide total. On m'avait drainée de toute émotion ou presque sans que je m'en aperçoive. Tout ce que je savais à cet instant précis, c'était que si c'étaient bien eux qui se trouvaient là-dedans, ceux qui m'avaient fait subir le martyre, ils étaient en train de vivre leurs dernières minutes dans ce monde. Je me suis postée à l'entrée du pub, pas de retour possible, c'était eux ou moi. De toute façon, Franck ne m'aurait jamais laissée en vie si je n'avais pas fait ce qu'il m'avait demandé. J'ai jeté un ultime regard vers la voiture avant de me décider.

J'ai tiré la porte vers moi et, pour la première fois depuis des années, j'ai été confrontée à la vie réelle. Il n'y avait personne à part le barman derrière son comptoir. Le type, roux, à la moustache naissante, une chaîne en or à gros maillons pendant autour de son cou, nettoyait ses verres, pendant que deux autres mecs dans le fond étaient en train de discuter. Le juke-box à ma droite jouait *Still Waiting* de Big Sugar. Le soir, j'écoutais tout le temps ma vieille radio, préférant me laisser porter par la musique plutôt que regarder la télévision. C'étaient les rares fois où je pouvais m'évader réellement, où mon imagination vagabondait.

Pendant quelques instants, je rêvais d'avoir une vie normale, une maison, un mari, des enfants, un job des plus ennuyeux. Mon seul souhait était d'avoir un quotidien routinier comme tout le monde, c'était ça dont j'avais envie. Le barman m'a demandé ce que je voulais boire, je ne lui ai pas répondu. Je suis passée devant lui le regard noir, comme s'il n'était pas là. Il s'est aussitôt arrêté d'astiquer ses verres. Avait-il compris qui j'étais en réalité ? Car moi, je n'en avais pas encore conscience.

J'ai avancé jusqu'à mes agresseurs et je me suis plantée en face d'eux tout en les dévisageant, sans bouger, sans parler. Mon corps a convulsé à ce moment-là, il les avait reconnus. Je n'ai toujours aucune idée de comment ça s'est produit, encore aujourd'hui, mais il m'avait alertée. C'étaient bien ces salopards, ceux qui m'avaient fait souffrir. Cette odeur, je l'ai reconnue, celle de leur transpiration puante, ce souvenir olfactif avait ressurgi, me ramenant quatre ans plus tôt. Je revécus l'horreur du viol, la brutalité du passage à tabac, la honte ressentie et l'impression que c'était la fin de tout. J'avais enfin éprouvé une émotion dépassant l'affliction, c'était de la rage, mais en dépit de ce sentiment intense et déroutant, malgré moi, j'avais essayé de la contenir comme je le pouvais et ça n'avait pas été facile.

J'avais cette tempête qui se déchaînait à l'intérieur, c'était la première fois que je la ressentais, mais je devais la maîtriser, me maîtriser comme on m'avait appris à le faire. Ils avaient tous les deux une sale gueule. L'un des deux était corpulent, mal rasé, chauve, laid, dégoulinant de graisse, et l'autre était aussi repoussant, plus mince, borgne, roux. Ils m'ont jeté un regard, mais ils ne se souvenaient pas de moi, c'était évident puisqu'ils pensaient m'avoir tuée. J'étais une de leurs victimes, dont ils s'étaient empressés d'oublier le visage. Le gros m'a adressé la parole en me reluquant de la tête aux pieds :

— Qu'est-ce que t'as à nous dévisager ? m'avait-il lancé.

Je ne lui avais pas répondu.

— Elle doit avoir envie de s'amuser ! rétorqua l'autre en ricanant.

— Tu as peut-être raison, Connor, elle veut savoir ce que c'est de se faire

sauter par de vrais mecs ! Surtout une jeune comme toi, de la chair fraîche, ça va être plaisant de te démonter la chatte !

Je leur ai répliqué sur un ton glacial et déterminé :

— Ça a déjà été fait ! Et cela ne m'a pas laissé un souvenir impérissable. Je trouve prétentieux de votre part de vous considérer comme des « mecs », vous êtes plus des « lopettes » sans couilles, en ce qui me concerne.

Ils se sont regardés avec étonnement, se demandant sûrement de quoi je parlais. L'obèse se leva pour m'approcher, pour me toucher. Je restais immobile, toujours sous contrôle, mais je n'en pouvais plus, son odeur, ses doigts qui se baladaient sur moi...

C'était fini, je ne pouvais pas me contenir plus, je n'étais plus capable de supporter cette nouvelle forme de torture. La tempête s'était réveillée pour de bon cette fois, malgré tous mes efforts. Avant qu'il ne me touche, je lui ai pris la main et l'ai balancée en arrière d'un coup sec pour lui tordre le poignet, autant que je le pouvais. Finalement, je le lui ai cassé aisément, sans vraiment le vouloir, sans effort. J'ai été la première étonnée de mon petit exploit. Un joli son de craquement s'était fait entendre, quelle douce mélodie se fut à mes oreilles.

Sur le moment, cela avait presque apaisé mon cœur. Ma force m'avait moi-même surprise. Connor s'était levé à son tour, mais sans lui laisser le temps de réagir, j'avais déjà répliqué. Toujours en tenant l'autre porc entre mes mains, j'étais arrivée à lui décocher un coup de pied dans la bouche. Décontenancé par le choc, il en était tombé à la renverse. Le sang avait fusé sur le sol, j'avais sûrement dû lui fracasser quelques dents. J'eus le temps d'en terminer avec son compère avant qu'il puisse se relever de mon attaque et qu'il reprenne ses esprits. Je le tenais à ma merci, malgré son poids et sa taille, je l'avais dominé du début à la fin. À mon tour, j'étais devenue son bourreau. J'ai relâché mon emprise sur son poignet. J'ai attrapé sa tête entre mes mains et d'une rotation rapide sur la droite, je lui ai péti le cou. Le bruit de ses cervicales fraîchement brisées se fit entendre et il tomba sur le sol en bois usé comme le gros tas qu'il avait toujours été. Et là, sans comprendre pourquoi et comment j'avais pu faire cela, je réalisai que ça avait été facile et j'en retirai du « plaisir ».

Le travail n'était pas tout à fait fini. Le fameux Connor était encore par terre, couvrant sa bouche ensanglantée de ses mains. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai eu cette pensée stupide que si j'avais pu faire ça avec de simples baskets, donner de tels coups, les dégâts que je pourrais causer avec des bottes militaires, plus lourdes et plus efficaces, comme celles d'André, étaient difficiles à imaginer. J'ai frappé plus fort que prévu, je lui défonçai littéralement une bonne partie de la tronche. J'allais continuer à lui faire goûter la saveur de mes chaussures en lui cognant dans la tête comme dans un ballon.

Une fois, deux fois, trois fois, je ne pouvais pas m'arrêter et je m'acharnai encore et encore. Je ne maîtrisais plus mes gestes, je m'étais instinctivement « lâchée », j'étais devenue incontrôlable. Il n'avait plus de visage, il y avait du sang partout. C'était un corps gisant dans une mare rouge qui se tenait à mes pieds. Je me suis approchée de lui et j'ai jeté un coup d'œil au barman qui était derrière moi pour m'assurer qu'il reste tranquille. Il était pétrifié par le spectacle que je lui avais offert, je n'ai pas eu besoin de m'en inquiéter. Il n'a pas bougé d'un pouce. J'ai approché mon oreille de la bouche de Connor. J'ai pu entendre qu'il respirait encore, mais à peine, un mince filet d'air sortait de ses lèvres. Il s'était montré assez tenace pour son gabarit, mais je ne pouvais pas me permettre de l'épargner. J'avais scellé leurs destins à tous les deux en mettant les pieds dans ce pub. Je voulais que Connor meure tout doucement. J'avais fait ça trop vite avec l'autre et ce n'était pas ce que je souhaitais, ça avait été une erreur, une erreur de débutant.

André m'a appris les différentes parties de l'anatomie humaine et leurs points faibles. Je me suis relevée et j'ai achevé ma tâche en lui donnant un dernier coup de pied dans la rate afin que celle-ci explose. Un dernier cri de douleur est sorti de sa bouche. J'ai fermé les yeux pour mieux m'en délecter, jouir de sa souffrance. Il était agonisant sur le parquet, et son ami était mort. Je les ai regardés tous les deux, ils étaient pitoyables, l'un sans vie et l'autre... prêt à la voir s'échapper, j'allais la lui prendre. Eux aussi avaient fait une grosse connerie, il y a quatre ans de cela.

Ils auraient dû s'assurer que j'étais bien morte dans cette ruelle, je ne serais pas revenue les punir. Ils s'étaient sûrement demandé qui j'étais et pourquoi je m'acharnais sur eux comme ça. Ils le méritaient amplement. Ils venaient de payer pour ce qu'ils m'avaient fait, et j'avais dû venger malgré moi beaucoup d'autres personnes qui étaient tombées entre leurs mains. J'étais admirative de mon travail, oui, car ç'en était un, tuer est un job, un art. J'aurais dû éprouver un soulagement, j'avais éliminé ceux qui m'avaient fait du mal, mais ce jour-là, j'ai appris quelque chose d'important : la vengeance ne nous rend pas ce que l'on nous a pris.

Je n'ai ressenti aucun apaisement, du plaisir à l'évidence, celui de les liquider, eux, de tenir leur vie entre mes mains, mais rien de plus, et c'est ce qui m'a perturbée en y repensant bien : ne pas éprouver plus de satisfaction. Ils auraient pu se débattre, implorer, ça n'aurait rien changé, l'issue ne pouvait qu'être fatale. J'étais la seule à pouvoir décider de mettre fin à leur calvaire ou non. Cela dit, j'ai eu du mal à mettre un nom sur ce que je ressentais, j'avais quasiment éradiqué tout ce qui ressemblait à des émotions chez moi, ça rendait les choses moins pénibles.

Je ne souffre plus, ou presque, depuis longtemps. Je suis devenue une personne qui en tue d'autres. C'est ce que je fais à présent, et pour de l'argent. C'est ce que je suis depuis ce jour précis. Je me souviens comme si c'était hier de la suite des événements. Le déclic d'un fusil à deux coups était venu m'extirper de mes réflexions. Le barman avait décidé de se rebeller. Je lui avais probablement pris ses meilleurs clients, peut-être même des gens de sa famille, qui sait ? Je me suis retournée, les mains en l'air, en signe de reddition. Je me suis dirigée lentement vers lui, il ne devait pas appuyer sur la détente, sinon ça aurait été la fin pour moi. Il tremblait. Ça a été un signe de faiblesse de sa part, et il faut toujours exploiter les failles de ses adversaires. Ça a été une chance, car moi, je ne vacillais pas, je n'avais pas peur, je ne pensais à rien. On était face à face, je lui ai retiré son flingue des mains d'un coup sec, ce fut si rapide qu'il était toujours sous l'effet de la surprise et de mon agilité. Je tenais son fusil dans la main gauche et j'ai attrapé son crâne de la main droite pour le cogner sur le comptoir en acajou qu'il venait à peine d'astiquer.

J'y suis allée plus fort que prévu, car sa tête a cédé sous ma seule attaque, salissant le bois de son sang. Il ne m'avait fallu qu'un simple coup pour la lui éclater sur le rebord du comptoir, oui, une unique fois. J'ai commencé à entrevoir qui j'étais devenue ou *ce que* j'étais devenue, plus exactement. Je m'étais montrée très habile pour ma première démonstration, peut-être un peu trop, car je ne maîtrisais pas encore ma force, je n'avais pas su la doser.

Mon sweat était criblé d'éclaboussures de sang. J'ai jeté un dernier regard dans la salle et à mes trois victimes, sans remords. Je me suis dirigée vers le juke-box pour choisir une des chansons de la liste. Je n'avais pas d'argent sur moi alors je suis retournée vers Connor, qui n'avait toujours pas rendu l'âme, et je lui ai emprunté une pièce de monnaie. Je n'ai pas oublié d'être polie en le remerciant pour sa contribution, et ce, avec un sourire moqueur. Finalement, je me suis aperçue que j'avais de l'humour, ou alors c'était du sarcasme. Je ne savais pas encore différencier ces traits de caractère chez moi car c'était une forme d'émotion. J'ai introduit la pièce dans la machine, j'ai pressé la touche F-12, et le juke-box s'est mis à jouer Paul McCartney, *Live and Let Die*. À cet instant, j'ai plutôt penché pour de l'ironie, vu la situation. Rien de tel que de vieux classiques pour vous redonner la pêche ! Je suis sortie du pub et je suis remontée dans la voiture de mes gardiens de prison. Franck m'a questionnée mais je ne lui ai pas répondu. Je ne voulais pas parler de ce que je venais de faire.

Il a envoyé son chauffeur au bar pour une petite vérification. J'ai regardé la scène avec une très grande attention. Celui-ci est rentré à l'intérieur et en est ressorti presque aussitôt. Il est revenu s'asseoir derrière le volant, en ne cessant

de répéter « Nom de Dieu ! ». Franck s'est un peu énervé, car il n'avait pas obtenu les réponses qu'il attendait. À son tour, il est allé constater les dégâts dans le pub. Lui non plus n'est pas resté longtemps. Il est retourné s'installer dans la Cadillac noire, blanc comme un linge.

Ç'a été surprenant d'un homme qui devait faire exécuter des gens tous les jours et qui devait en tuer lui-même de temps en temps aussi. De mon point de vue, j'avais seulement fait ce que j'avais à faire, mais ça avait été plus que ça, plus que ce à quoi il s'attendait, apparemment. Il s'est retourné vers moi avec une voix hésitante :

— Je ne regrette pas l'argent que j'ai misé sur toi et tu as bossé sans aucune arme, en plus. Je n'ose pas imaginer ce que tu feras quand tu en auras une entre les mains, m'avait-il confessé, pensif. André a fait de l'excellent travail, il a fait de toi une machine de guerre.

Chapitre 1

Depuis ce jour-là, le regard de Franck a changé. Je lis de la crainte dans ses yeux. Il a raison, car je me suis transformée en monstre, et je sais que je peux les tuer, lui ou n'importe qui d'autre. Quand et où je le veux, sans sourciller, sans remords ni regrets. Quant à André, mon cher André, lui aussi fait partie de cette liste. Je ne suis plus leur chose, c'est terminé. Ils ne me font plus peur, tous autant qu'ils sont. L'ado effrayée et fragile qu'ils ont recueillie, formée et terrorisée, elle n'existe plus, je l'ai enterrée quand je suis sortie de ce pub. Ce jour-là, on m'a rendu ma liberté.

Cela fait quinze ans déjà que je ne suis plus à la merci de personne. Quinze ans que je travaille pour cette fameuse organisation de malfaiteurs de Los Angeles et où l'on me connaît sous le pseudonyme de « The Korsican ». Les surnoms font toujours peur aux gens. Franck n'a qu'à prononcer le mien pour obtenir ce qu'il désire. Personne ne connaît mon visage à part lui, le garde, son chauffeur, André et mes futures victimes.

Si malencontreusement, des innocents voient ma figure pendant que je travaille, ils ne restent pas en vie très longtemps, ils font partie des dommages collatéraux, je n'y peux rien, c'est le métier qui veut ça. J'ai un appartement à Pasadena. Il est confortable, il ne manque rien, c'est mon pied-à-terre officiel. C'est Franck qui me l'a trouvé, comme ça il peut avoir un œil sur moi à tout instant. Enfin, c'est ce qu'il pense. J'y passe de temps en temps pour ramasser le courrier, histoire de donner le change, mais je me suis acheté une villa dans les collines d'Hollywood sous un nom d'emprunt qu'il ne connaît pas. Celui-là, c'est moi qui l'ai choisi. Il le fallait pour me fondre dans la masse. C'est là où je vis, où je suis moi, c'est ma vraie maison et personne ne sait que j'habite là, même pas lui. C'est mon refuge, avec un panorama exceptionnel qui donne sur la Cité des Anges. Une villa haut de gamme avec une belle piscine à remous et peu de voisins.

Le premier est à quelques centaines de mètres de là. Je l'ai choisie pour cette raison principalement, pour être tranquille, pour avoir la paix. J'ai une vie normale, vue de l'extérieur. Je fais mes courses, je regarde la télé, même si je n'aime pas trop ça, j'ai toujours du retard dans les films que j'ai enregistrés sur le disque dur de ma box. Je dois en avoir au moins pour les deux ans à venir. Je suis rapide pour beaucoup de choses, mais pas pour ça. Certaines séries sont finies depuis des années, alors que je ne les ai toujours pas commencées.

Je navigue sur Internet également pour me tenir au courant de ce qui se passe

dans le monde. Je vis recluse, mais connectée. Mon hobby préféré reste la musique. Chaque pièce possède des enceintes Bluetooth. Je peux en écouter tout le temps, partout dans la maison. La musique dissipe les mauvaises choses qui parcourent mon esprit, et j'en ai tellement que parfois, je m'effraie moi-même. Mes ténèbres sont souvent trop denses pour les contrôler. Alors je mets la musique à fond pour que mes pensées redeviennent plus claires, moins noires. J'ai une grande collection de vinyles et de CD. Ça a été une surprise pour moi d'avoir pu me payer autant de belles choses après mes premiers contrats, moi qui ai été « élevée » avec presque rien. Acheter une télé en couleurs a été un changement radical, et même si je ne les regarde pas beaucoup, toutes ces chaînes ont été une vraie découverte. Je zappe tout le temps, je n'arrive jamais à choisir, il y a tellement de conneries sans intérêt, j'hallucine parfois de voir autant de bêtises à l'écran. Certains participants de télé-réalité... Putain... mais je pourrais les éliminer gratuitement, si on me le demandait.

C'est pourquoi je préfère les films ou les documentaires. Le mec du câble a été très persuasif. Lorsque j'ai emménagé, il a réussi à me vendre l'Internet, un bouquet de chaînes et le téléphone. J'ai cédé pour m'en débarrasser, car il m'a gonflée assez rapidement et je ne voulais pas faire de « bêtises » à la maison. J'ai souscrit à un de ses abonnements pour qu'il dégage, avant que ma noirceur prenne le dessus.

C'est le plus grand challenge que je doive relever chaque jour, paraître normale et « refréner mes pulsions meurtrières ». Ne pas tuer à tout bout de champ lorsque le comportement des gens m'agace, c'est super dur, mais je fais de mon mieux. Lors de mon départ de Venice Beach, André m'a offert un énorme couteau militaire à lame crantée, celui-là même avec lequel il m'a blessée deux ou trois fois. Quand vous le plantez dans le ventre d'une personne et que vous le retirez tout doucement en le tournant d'un côté vers l'autre, la douleur est insupportable. C'est le seul geste « chargé d'émotion » qu'il ait eu à mon égard durant tout ce temps, et quand il m'a donné l'arme, je me suis retenue de ne pas le lui enfoncer dans la poitrine, en plein cœur. J'avais pourtant une folle envie de le faire. Je fais des choses banales et ennuyeuses dans ma vie de tous les jours quand je ne tue pas. Ça me permet de trouver un semblant d'équilibre entre le monstre que je suis et la personne normale que j'aspire à être.

Le mode opératoire est toujours le même pour le « nettoyage ». Franck m'envoie une photo, une adresse, avec la phrase : *Va dire bonjour à ton oncle* sur mon téléphone de boulot, ce qui signifie : *Va le descendre !* Quand le travail est accompli, Franck tient absolument à ce que je laisse un souvenir sur le corps de ma victime pour donner un avertissement à ceux qui seraient tentés de l'entuber.

Il veut qu'on sache que c'est lui qui est derrière tout ça et que, dans leur intérêt, ils devraient revoir leurs intentions.

Alors je dépose de petits totems en forme de Corse que je fabrique avec du fil de fer. C'est de là que la « légende » de la tueuse corse est née. Quand le job est fini, Franck me lâche du cash dans une consigne à la gare ferroviaire de Los Angeles. Toujours du liquide qui a été blanchi avant, parce que ça ne laisse pas de traces. Ça dépend des contrats, parfois je touche dix mille dollars, d'autres fois vingt mille, si le travail est plus compliqué. Mais j'ai tué tellement de gens... j'ai accumulé tellement... d'argent que je ne dépense pas. Pourtant, j'en ai beaucoup, beaucoup trop, peut-être... Il me rappelle constamment combien de personnes j'ai descendues et ce que valaient leur « mort ». Peut-on mettre un prix sur la vie ou la mort de quelqu'un ? Franck, lui, le peut apparemment. Est-ce que j'ai des remords lorsque je tue ? Je n'en ai... pas, pas vraiment. Je n'arrive toujours pas à cerner les différents sentiments qui m'habitent, lorsque j'en éprouve.

Alors parfois, je regarde leur définition dans le dictionnaire pour les identifier, même si, pour être honnête, c'est plutôt rare pour moi de ressentir quoi que ce soit. Mais cela se produit tout de même de temps en temps, et là, je prends conscience que tout ne s'est pas éteint en moi, que tout n'est peut-être pas perdu, que JE ne suis pas perdue. Mais cette lumière d'espoir s'évanouit aussi vite que la lueur d'une étoile filante. Et tout ce que je suis, ce que je fais, toutes ces ténèbres que j'ai en moi balaient tout.

Une petite partie de l'argent que je gagne dort sur un compte à mon nom d'emprunt, ouvert avec de faux papiers au début de ma carrière. Je voulais que ma vie ait l'air un peu plus normale, même si ce pognon ne m'est pas d'une grande utilité. Je me suis inventé un personnage : Kali Scott. Franck me surnomme « The Korsican ». Sur les factures, il faut un prénom et un nom de famille pour être comme les autres, même si je suis loin de l'être, « comme les autres ». Alors j'ai choisi ça, et j'aime bien au fond. La plupart du liquide, je le garde à l'abri chez moi. Je paye en cash la plupart du temps, c'est plus sûr. J'essaye de me faire discrète. Elle est bien loin l'époque où André était mon professeur. Ces quinze dernières années, j'ai perfectionné ma propre technique, je suis devenue encore plus forte et plus habile. J'ai dû faire face à certains « contrats » pas trop d'accord pour que je les liquide et qui m'ont donné du fil à retordre. Parfois à court de moyens, acculée, en train de perdre la vie, j'ai dû trouver des solutions pour m'en sortir. Dans ce boulot il le faut, la devise c'est « vaincre ou mourir ».

C'est de cette façon que j'ai appris des choses qu'André ne m'a jamais enseignées, parce qu'il ne le souhaitait pas ou que ça allait au-delà de ses

aptitudes, peut-être. Cela m'a forgé le mental et bien plus encore. J'en veux toujours autant à ce connard malgré les années. Ma rage est vivace, brûlante, elle ne s'est jamais éteinte. Un de ces quatre, je lui rendrai visite pour lui « montrer » ce que j'ai appris sans lui, je suis sûre qu'il appréciera mes nouvelles compétences. La preuve, je suis tellement bonne dans mon job que les différentes branches de l'organisation des autres villes espèrent me débaucher, du moins elles essayent de le faire.

C'est assez difficile pour eux de me localiser, mais je sais qu'ils me cherchent. Je ne suis qu'une rumeur, une légende urbaine. Je fais tout mon possible pour n'être qu'une ombre et je tiens à ce que cela reste ainsi. De plus, Franck n'est pas très bavard à mon sujet. Il garde son secret jalousement, son petit monstre rien que pour lui et lui seul. Cela dit, d'après ce que j'ai pu entendre, ils paieraient bien plus que Franck ne le fait et maintenant que plus personne ne me tient en laisse, je peux partir quand cela me chante. Cependant, ce n'est pas encore le moment. Je suis dans la salle de bains du motel où j'ai l'habitude de venir une fois par semaine. Je me dévisage toujours dans ce miroir, jusqu'à me dégoûter de ce qu'il reflète, à me dégoûter de moi.

Je suis là pour une seule et unique raison : me taper un mec. C'est comme ça que je dépense une partie de mon pognon, dans le sexe. Je ne peux pas me payer le luxe de tomber amoureuse et d'avoir un *boyfriend* attiré comme tout le monde. Le mot « amour » est banni de mon vocabulaire, c'est incompatible avec ce que je fais et qui je suis. Je ne comprends toujours pas la puissance que peut apporter ce sentiment, pourtant j'ai regardé sa définition dans le dictionnaire. Il est à la fois apaisant et destructeur, il vous attache à quelqu'un d'autre pour que vous en preniez soin contre votre propre volonté.

Cela ressemble à de l'esclavage ! Cette émotion me provoque de la confusion et de l'incompréhension, je ne sais pas ce qu'est « être amoureux ». Ça a l'air tellement déroutant et contradictoire. Cela vous rend heureux et malheureux en même temps, comment est-ce possible ? Mais comme tous les êtres humains, j'ai des besoins, des envies, et j'ai recours à cette agence d'*escort boys*. Une fois par semaine, je passe un coup de fil et elle m'envoie quelqu'un. C'est toujours un type différent. C'est ce que je désire. Je n'ai pas de demandes particulières au sujet de leur apparence, je m'en fous, mais je ne me laisse pas toucher facilement. Il faut qu'il me plaise physiquement, sinon... c'est mort. On baise, je paye en cash et il se casse. Ils sont bien sûr tous beaux, c'est un minimum vu la somme que je débourse, cela fait partie des prestations de l'agence. Il faut qu'ils soient agréables à regarder, car j'ai besoin d'être excitée pour me laisser faire, et une fois que j'ai eu ce que je voulais, je ne prends pas la peine de me souvenir d'eux, de leurs visages, jamais, quel intérêt ?

Chapitre 2

On frappe à la porte, je vais ouvrir. C'est un homme d'une trentaine d'années, grand, musclé, brun, les yeux bleus, les cheveux courts et avec un splendide sourire, jean, t-shirt blanc et tennis. Ce n'est pas une beauté transcendante comme les autres, il se démarque un peu de ceux avec lesquels j'ai l'habitude de coucher, mais il a quelque chose d'attirant, même si je me suis tapée des types vachement plus canons. Il est moins séduisant, mais il fera l'affaire pour aujourd'hui. J'ouvre la porte en grand, et d'un geste, je le prie d'entrer :

— Vous voulez boire quelque chose ?

Je le leur demande à chaque fois, parce que moi j'ai besoin de ça avant que leur peau ne touche la mienne. L'alcool m'empêche de les repousser au premier contact.

— Rien pour moi, me répond-il poliment.

— Je vais prendre un verre si cela ne vous dérange pas !

Je suis de dos et je ne vois pas l'expression de son visage. Je bois toujours un peu avant de passer à l'acte, pas trop, juste assez. La tequila me donne l'impression d'être un peu moins monstrueuse et elle m'interdit de penser que je dois payer des hommes pour qu'ils aient envie de moi.

— Je m'appelle Joseph, me sort-il.

Je me retourne, surprise par ce que je viens d'entendre car je ne désire pas connaître le prénom des hommes avec qui je baise, et ils ont la consigne de ne pas me le demander non plus :

— Je suis ravie pour vous, *Joseph*, mais je n'ai pas envie de savoir comment vous vous appelez, ça ne marche pas comme ça avec moi.

Il est apparemment décontenancé par ma réaction, mais il n'est pas froissé par mes propos.

— Je ne comprends pas pourquoi vous avez recours à l'agence, me lance-t-il.

— D'après vous ?

— Payer pour avoir des relations sexuelles... Hum, franchement, vous n'en avez pas besoin. Je suis sûr que vous avez beaucoup de succès auprès des hommes.

Je rêve où il est en train de me faire la conversation ? Il n'est pas payé pour discuter, ce n'est pas ce que j'attends de lui.

— Non... réponds-je, irritée.

— Comment ça non ? Je ne vous crois pas, ce n'est pas possible, me fait-il en souriant.

— Je ne vous loue pas pour me faire la causette, enlevez vos fringues, c'est tout ! Je n'ai pas tout l'après-midi, OK ? dis-je d'un ton directif et peu aimable.

— OK, on se calme. Je voulais juste être sympa, c'est tout, ajoute-t-il un peu vexé.

Je suis appuyée contre la commode, mon verre à la main, et je le regarde se déshabiller, comme si j'étais au spectacle, me délectant de ses moindres gestes. Il retire son t-shirt, lentement, trop lentement, l'air embarrassé. Il est taillé en V, imberbe, avec de fines plaquettes de chocolat qui donnent de jolies formes à son torse. Je continue à avaler mon verre en le matant, c'est mon habitude, ma façon de faire. Il est peut-être moins beau que les autres, mais bordel, il est vachement bien gaulé. Pendant une heure, il m'appartient, et je vais en profiter de toutes les façons possibles, parce que son corps est un vrai régal pour les yeux. Il hésite à se débarrasser de son pantalon. Ses mouvements incertains me font penser que c'est sa première fois en tant que « pute », du moins, ça y ressemble. Merde... Je n'en reviens pas que l'agence m'ait envoyé un novice, ils vont m'entendre.

— Stop, arrêtez-vous ! je lui crie en posant mon verre sur le meuble.

— Je vais ôter mon pantalon, ne vous inquiétez pas ! se défend-il.

— Non, ce n'est pas la peine, m'exclamé-je, agacée par la situation.

Je sors mille dollars en cash de la poche arrière de mon jean et je les lui donne.

— Pas question, fait-il en repoussant la liasse que je lui tends. Je n'ai pas encore fait mon job, rouspète-t-il.

— Je n'ai plus envie. Prenez votre argent et rhabillez-vous ! dis-je sèchement.

— Ils vont me renvoyer de l'agence si je ne vous fais pas l'amour.

D'où sort-il celui-là ? Me faire l'amour ? Il manquerait plus que ça ! Je ne le paye pas pour qu'il me fasse l'amour.

— J'ai besoin de ce travail et ma patronne va me virer à coup sûr. Vous savez combien veulent ma place ?

Il remet ses fringues, dépité. Il va probablement se faire dégager par ma faute, parce que je n'ai plus « envie ».

— Je ne vous balancerai pas. Expliquez-leur que tout s'est bien passé et que je suis satisfaite de vos services, fais-je en soupirant. Ils ne vous renverront pas mais si jamais c'est le cas, dites-leur de m'appeler.

— Pourquoi vous ne voulez pas de moi ? Je ne suis pas votre genre ? Je ne suis pas assez « baisable » à votre goût ?

— Je n'ai pas de « genre » en particulier et vous êtes tout à fait « baisable ». C'est votre première fois dans ce boulot, n'est-ce pas ?

— Non, mais je me suis tapé que des vieilles jusqu'à présent, mais... vous, c'est différent.

— Pourquoi ?

— Parce que vous m'attirez et vous me troublez aussi, je ne sais pas pourquoi. Je ne veux pas de votre argent pour quelque chose qui va sans aucun doute me plaire.

Ça y est, il a réussi à me saouler.

— Prenez ce putain de fric et tirez-vous !

Je lui tends les billets. J'ai dû lui faire peur, car il les saisit sans rechigner, cette fois. Je suis loin d'être douce quand je parle.

— Ça ne m'aurait vraiment pas déplu de le faire avec vous, me lance-t-il en empochant l'argent.

Je le raccompagne à la porte, il s'apprête à sortir quand, sans que je comprenne pourquoi, ma main se pose sur son bras pour le retenir.

— Vous avez l'air d'un type intelligent, je ne sais pour quelles raisons vous voulez faire ce « job » et je m'en fiche, à vrai dire. Mais je vais vous donner un conseil gratuit. Si vous avez la possibilité de trouver un autre travail, prenez-le. Même si c'est moins bien payé. Ce genre d'emploi est toujours dangereux et un jour ou l'autre, il vous arrivera un pépin, c'est certain. Arrêtez pendant qu'il en est encore temps. Pensez à ce que je viens de dire, je sais de quoi je parle.

Mon ton s'est radouci cette fois.

— Merci, me fait-il avec un léger sourire, vous êtes gentille, mais ce n'est pas comme si j'avais le choix.

— On a toujours le choix, on ne prend que de mauvaises décisions et je suis bien placée pour le savoir.

Gentille, moi ? Mon bonhomme, si tu avais la moindre idée de ce que je fais dans la vie, tu serais parti en courant depuis longtemps.

Il s'en va et referme la porte derrière lui. Pourquoi je lui ai lâché tout ça ? Je n'ai pas pour habitude de discuter autant avec des étrangers, surtout pour leur donner des conseils que je suis incapable de suivre moi-même. Pour tout dire, les gens ne m'intéressent pas. Qu'est-ce que j'en ai à foutre au fond, qu'il fasse ça ou autre chose ? Je ne suis pas sa mère après tout. Je me suis laissée aller, peut-être parce que tout simplement, c'est la seule personne depuis longtemps qui a pris la peine de s'intéresser à moi pendant quelques minutes, d'aligner trois phrases à la suite.

Personne ne me parle d'habitude, pas souvent en tout cas, et ceux qui essayent, en général, c'est pour négocier leur vie. Le téléphone retentit, m'arrachant à ma petite seconde d'humanité. C'est Franck, encore. Ces derniers mois ont été plutôt lucratifs pour moi. Une adresse, une photo, le message. C'est reparti pour une nouvelle exécution. J'ai quelques belles voitures, même si je n'ai pas la fibre à collectionner. C'est juste histoire de dépenser mon fric de

temps en temps et les bagnoles rapides sont un bon investissement. Mais pour le travail, j'utilise uniquement ma Mustang de couleur noir mat. Je dois me fondre dans le décor, même si elle est puissante et magnifique. C'est une marque plus courante que les autres, moins détectable aussi. Dans ce métier, il est de mise de ne jamais se faire repérer. Il ne faut pas exister, c'est la règle d'or. Je suis arrivée à l'adresse indiquée. Je reste en position dans la voiture. Il y a trop de monde dans la rue pour le moment. Quand il fera nuit, je ferai ce pour quoi on me paye : du nettoyage.

Après deux heures d'attente, ma victime se pointe. Je connais le mec vaguement, c'est un des sbires de Franck. Je sais plus ou moins qui ils sont, alors qu'eux n'ont aucune idée de qui se cache derrière mon surnom. J'ai bien appris mes leçons, je me renseigne toujours sur les personnes que je dois abattre, chaque fois. Je n'aime pas les surprises. Je ne suis pas étonnée qu'il m'envoie tuer un de ses hommes, encore. Ça se produit de plus en plus souvent, et à ce rythme, il n'aura bientôt plus personne sous ses ordres.

Je sais tellement de choses sur l'organisation de Franck, qui fait quoi et pour qui. J'ignore pour quelle raison précise il veut que je bute aussi celui-là, mais j'ai ma petite idée. Mais là encore, ça n'a aucune importance. Il m'a dit de le faire alors je vais obéir, c'est tout. Sa famille est avec lui. Je ne peux pas entrer et juste le descendre. Il y a de jeunes enfants et je refuse de faire ça devant eux. Sa femme est enceinte d'un troisième et j'ai encore des principes. Il me reste un semblant de cœur, même si celui-ci disparaît peu à peu avec les années. Je la plains un peu, car bientôt, elle sera veuve. Je dois attendre qu'il ressorte. Ces mecs-là sortent systématiquement le soir, soit pour appeler leur maîtresse, soit pour griller une clope ou pour descendre la poubelle. Oui, ils sortent toujours et c'est là que je les cueille.

J'ai mis un peu de musique dans la voiture en attendant de faire mon job. J'écoute souvent du classique. Il faut que je sois calme et pour ça, je dois me vider complètement l'esprit. Par contre, quand je fais le boulot, j'ai mon casque sur les oreilles et je choisis des sons plus rythmés. J'ai attrapé ce toc dès mon troisième contrat. J'en avais marre des gens qui pleuraient et imploraient pour leur misérable vie. C'est comme un bruit de moustique, c'est agaçant. Avec ce système, je n'entends plus rien, sauf la musique et seulement elle. Il faut que mon côté mécanique ait le dessus, c'est comme ça que je fonctionne, et procéder de la sorte me rend les choses plus faciles.

C'est mon corps qui prend le contrôle après avoir reçu les instructions. Je suis spectatrice de mes propres actes et c'est pour ça que je suis si efficace. Quand on ne ressent rien, cela devient moins pesant. Je prépare mon arme, un Walther P99 Commando avec silencieux, mon préféré. J'attends le bon moment, celui qui

signera sa fin. Je ne patiente pas longtemps, mon client fait son apparition. Qu'est-ce que je disais ? Le soir, ils sortent toujours. Voilà qu'il est sous son porche. Il est au téléphone, grillant une cigarette. Je ne fume pas, car l'odeur du tabac sur les vêtements peut me rendre détectable par mes victimes, olfactivement parlant. Les fantômes ne sentent rien. Avant de sortir de la voiture, je mets mes écouteurs et je cherche dans la playlist de mon smartphone un air adéquat. Pour cette fois, ça sera Audiomachine *Providence*. La musique me sert de *timing*, c'est la limite à ne pas dépasser. Je ne dois jamais rester sur les lieux de mes crimes au-delà du temps de la chanson, c'est un rituel que je me suis imposé.

Je sors de la Mustang pour me diriger vers lui. Je fais attention à ce que personne ne me remarque. Je m'approche de lui et à son tour, il me voit. Ça ne prend pas plus de deux secondes, mais il comprend que je suis venue pour lui. Il lâche sa cigarette et son téléphone en écarquillant les yeux. Il panique et tente désespérément de rentrer chez lui, comme si ça pouvait le protéger du châtiment que je suis prête à lui délivrer.

Il me tourne le dos, le malheureux. Personne ne sait vraiment de quoi je suis capable tant qu'il n'y goûte pas, mais là, quand on en arrive à ce stade, c'est invariablement trop tard pour eux. Il ne faut jamais tourner les talons quand je suis dans les parages. Je lui tire une balle dans la tête et il s'écroule par terre, c'est fini. Je laisse mon petit cadeau à côté de lui, pendant que son crâne se vide de son sang. Je le regarde, et je ne ressens rien. Je range mon arme dans mon dos, j'enlève le casque de mes oreilles et je prends la direction de la voiture. Quelques secondes après, je me suis déjà envolée. Je ne reste jamais sur place pour observer la réaction des proches, ça ressemblerait à du sadisme, je sais que certains le font par plaisir, mais je ne fais pas partie de cette catégorie de tueurs. Même si je suis l'une d'eux, pour moi c'est un boulot comme un autre, et je n'aime pas voir la détresse des gens dans leurs yeux horrifiés par la scène macabre que je viens de leur laisser. Non, c'est quelque chose que je ne supporte pas. Ai-je encore une once de conscience ? Je me le demande parfois.

La femme ne sait pas que son mari est devant sa porte, baignant dans son sang, le crâne à demi explosé, mais elle le découvrira bien assez tôt. Ça a l'air cruel vu comme ça, mais je lui ai fait une fleur, ce soir. Je suis allée vite, une balle dans la tête, c'est rapide et clément venant de moi. D'habitude, je prends mon temps. J'utilise souvent des couteaux, je les découpe un peu pour qu'ils couinent, me supplient, mais je ne les entends pas. J'en fais souffrir certains seulement, et à juste titre.

Ils ne valent pas mieux que moi et ils sont même pires, à leur façon. Je le fais sans me poser de questions, car les gens que je tue sont tous des sales types. Des

violeurs, des dealers, des revendeurs d'armes. Pas tous, c'est vrai. Parfois, ce ne sont que de pauvres bougres qui se trouvent au mauvais endroit, au mauvais moment, et je dois faire le ménage à contrecœur, même si je me persuade que ce sont quand même eux les « méchants » de l'histoire. Je souhaite leur faire ressentir la douleur qu'ils infligent aux autres, ils doivent savoir ce qu' « avoir mal » signifie. Je m'en fais un devoir. Je n'y prends plus aucun plaisir avec le temps, même si ça en donne l'impression. C'est eux ou moi, et je ne laisse jamais personne en vie, sinon ça veut dire que c'est *moi* qui suis morte. Souvent, ce sont des gens qui font du tort au business de Franck ou qui lui cherchent des embrouilles.

Tous lorgnent sa place depuis longtemps. Tout le monde espère dégager le « rase-mottes ». Ce sont tous des animaux avides d'argent et de pouvoir. Ce sera au plus fort d'entre eux de régner sur le petit empire. Ce sont tous des cons ambitieux. Je ne suis pas la pire, en fin de compte. Ils s'entretuent juste pour le pognon. Il n'y a aucun honneur dans tout ça, alors pourquoi je prendrais des gants avec eux ? Une fois, Franck m'a envoyée liquider un mec du FBI. J'étais prête à le faire sans me poser de questions comme on me l'a appris, mais j'ai eu une minute de lucidité et je l'ai épargné. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il traquait Franck et que ça pouvait servir mes projets.

Chapitre 3

Colt est quelqu'un de tenace et de droit, enfin je le suppose. J'ai besoin de lui pour mon plan, car oui, j'en ai un. Je ne suis pas le toutou domestiqué que l'on peut imaginer. C'est un grand type baraqué, moitié indien, moitié hawaïen. Beau mec, mais c'est un flic. Malgré ses deux mètres et quelques, je pourrais en venir à bout, sans trop d'efforts, du moins, je m'en persuade, histoire de me rassurer. Pour être honnête, je sais qu'il peut me donner du fil à retordre.

Il paraît que l'on trouve toujours plus fort que soi et ça m'arrivera bien, un jour ou l'autre, de tomber sur quelqu'un qui soit plus coriace que je ne le suis. Au lieu de l'exécuter, j'ai décidé de lui laisser la vie sauve, ça a été la seule fois que j'ai épargné quelqu'un depuis que je fais ce boulot. Je lui fournis également quelques renseignements sur les activités de Franck et de son organisation, sa « famille », comme il aime à l'appeler. Je ne fais rien sans contrepartie. Même si Colt pense que je l'aide en balançant Franck.

J'ai appris une autre chose importante au cours des années : rien n'est gratuit dans la vie. Si je fais ça, c'est que j'ai une idée derrière la tête. Avec ce que je lui donne comme informations, il multiplie les opérations pour démanteler le réseau de mon patron. Je suis, en quelque sorte, sa taupe. Il m'est redevable de ne pas avoir exécuté le contrat. Il m'en doit une et c'est ce que je veux : qu'il me soit tributaire. Je suis persuadée qu'avoir des appuis peut m'aider dans mes desseins. Mais avec le temps et l'expérience, je me suis rendu compte que je me débrouille très bien toute seule et que je ne peux avoir confiance en personne, même pas en lui. Cela dit, peut-être qu'un jour j'aurai besoin qu'il me renvoie l'ascenseur.

Il a toujours pensé que je l'avais sauvé ce jour-là. Ce n'est pas totalement faux, car si je ne l'avais pas fait passer pour mort, quelqu'un d'autre se serait occupé de lui de toute façon, et ça aurait été mon tour juste après. Personne n'est irremplaçable, moi comprise, aussi douée que je sois. Même si pour l'instant, j'obéis gentiment à Franck, je continue à balancer des informations à Colt. Une de mes passions, le *hacking*. J'ai un ordinateur dernière génération avec plusieurs écrans. Mon PC est relié à tous les systèmes que j'ai piratés : FBI, NSA, CIA, la police locale, les Rangers... J'ai presque tout à ma disposition, un œil sur tout en permanence.

Je n'ai qu'à faire mon shopping quand j'en ai besoin. J'ai mis à peine une dizaine de jours avant de pouvoir accéder à toutes leurs données. Pour une novice, c'est plutôt rapide. Je ne sais pas pourquoi, mais lorsque j'ai commencé

le piratage et la programmation et que j'ai acheté et utilisé des logiciels sur le marché parallèle pour pouvoir tout *cracker*, tout a été « évident ». Comme si j'avais fait ça toute ma vie, et que ça coulait dans mes veines. Chaque ligne de codage est aussi simple qu'une phrase à lire. Si un mot de passe me résiste, il suffit que je mette en place le *software* que j'ai créé pour faire sauter les sécurités. Je ne peux pas l'expliquer, mais tout est limpide quand je suis sur un ordinateur. Je sais collecter les renseignements sans que personne ne me voie. Je rentre et je sors de leurs précieux systèmes, tel un fantôme. Si tout ça est aussi transparent, c'est peut-être que dans ma vie antérieure, celle où j'étais encore innocente, j'avais déjà un don pour l'informatique, peut-être même que j'étais quelqu'un de bien...

Je me prends à rêver, parfois, que j'étais quelqu'un de droit, *avant*. Je me suis bien rattrapée depuis l'époque où l'on m'a enfermée dans ce bâtiment, privée de tout. Mon objectif a toujours été clair : mon but est de tuer Franck et André, tout doucement, à petit feu. Franck pense me tenir en laisse, l'idiot, c'est mal me connaître. La seule façon que j'aie de l'atteindre pour le moment, c'est que Colt fasse le boulot à ma place. Je ne désire pas qu'il le descende, bien sûr que non, ce privilège, je me le réserve. Mais je veux qu'il tape là où ça fait mal : dans son porte-monnaie.

Je veux qu'il voie le petit monde sur lequel il règne s'écrouler comme un château de cartes. Cela me fait presque « jouir » de savoir que c'est moi qui suis en train de souffler dessus. Je pirate les données de manières aléatoires. Les périodes peuvent être espacées ou rapprochées, ce ne sont jamais les mêmes endroits, et c'est toujours un business différent. Personne n'imagine que c'est moi qui suis derrière tout ça, comment ils pourraient être au courant ? Je suis insoupçonnable. C'est presque devenu de la routine, mais celle-là, elle m'est très utile. J'envoie les infos sur un serveur crypté, il les récupère, et il fait son travail. Colt et moi sommes les seuls à connaître le mot de passe. Je le change tout le temps par précaution. On ne se rencontre jamais non plus. On ne le doit pas, pour sa sécurité et pour la mienne, enfin... surtout la mienne.

On s'utilise l'un l'autre, il en est conscient, car il est loin d'être con. Ne dit-on pas que la vengeance est un plat qui se mange froid ? Ce n'est peut-être pas Franck qui m'a violée et laissée pour morte, pourtant... en me maintenant en captivité comme il l'a fait et en me transformant en cette chose dégoûtante que je suis devenue, il a sa part de responsabilité. Et tout ça avec l'aide de son chef d'orchestre, André. Franck a volé une partie de mon humanité, de mon adolescence, et il l'utilise à son profit. Et pour ça, il va payer le prix fort. Mais j'ai découvert bien plus, ce qui m'a confortée dans mon envie de vengeance.

J'ai appris par la suite, accidentellement, que mes agresseurs travaillaient

pour lui et que tout avait été organisé. Il m'a fait croire qu'il m'avait fait une fleur en me recueillant. Je suppose même qu'il était là pendant mon viol, quand ils me sont passés tous les deux sur le corps pour le mutiler, intérieurement et extérieurement. Oui, je suis certaine qu'il était présent et qu'il a dû se réjouir du spectacle. J'ai eu ce renseignement par hasard. Une de mes cibles, qui espérait sauver ses fesses en me balançant des tuyaux, m'en a fait part. Au début, je pensais que c'était juste pour gagner du temps, pour monnayer sa vie. Mais il m'a fourni tellement de détails précis que ça ne pouvait être que la vérité. J'ai été déstabilisée sur le moment, le sol s'est dérobé sous mes pieds pendant quelques instants, montrant ma faiblesse à ma victime. Puis la colère et l'écœurement m'ont submergée à nouveau, à tel point que j'ai criblé de balles ma balance car j'étais hors de contrôle, il fallait que quelqu'un paye immédiatement, et ça a été lui. La tempête était de retour et elle était plus dévastatrice que jamais.

C'était un plan bien rodé que Franck avait imaginé. Il repérait des jeunes en détresse, les brisait physiquement et mentalement pour ensuite en faire ce qu'il voulait. Je n'étais pas la première, mais la seule à avoir encaissé ce traitement de choc. Après moi, il a arrêté puisqu'il a eu ce qu'il désirait tant : sa machine à tuer. Après avoir mis du temps à digérer l'information, je me suis toujours demandée où étaient passés les autres.

Morts, probablement. Franck ne supporte pas l'échec, et ce n'est pas le genre à laisser des témoins derrière lui. Toutes ces bonnes raisons font que je dois me venger d'une façon ou d'une autre. Je pourrais le tuer à tout instant, ce serait facile, mais il faut que je sois patiente. Quand ça sera le moment, si j'en ai l'occasion, je mettrai le canon de mon arme dans son trou de balle pour lui montrer ce que c'est de se faire sodomiser à sec, lui qui aime tant ça, apparemment. Là, oui, ce sera du sadisme, mais je l'assume sans aucune honte. C'est le même scénario à chaque fois. Quand Colt fait une descente, je suis sûre que le lendemain, j'ai du travail. Franck pense toujours avoir trouvé celui qui l'a balancé. J'ai déjà tué quinze gars ces douze derniers mois, et ce n'est pas fini. L'organisation de Los Angeles commence à battre de l'aile et Franck doit rendre des comptes. On a toujours quelqu'un au-dessus de soi et le patron de la branche de la Côte Est, Tony, est le « grand patron ». Il voit d'un mauvais œil les descentes à répétition du FBI dans son business.

Peut-être que je n'aurais même pas à faire le boulot moi-même, il le ferait pour moi, mais ce n'est pas ce que je veux, je dois faire attention à ça, qu'il ne me vole pas ma vengeance. Le droit de lui faire la peau, je me le réserve. Quand il découvrira que c'est moi qui suis derrière tout ça depuis le début... putain, cet instant, je l'attends avec impatience. Me délecter de l'expression sur son visage, le voir en train de se liquéfier quand il réalisera qu'il s'est fait baiser par la

personne qu'il aurait le moins soupçonnée. Ce moment va être divin, même si je dois y laisser la vie, je n'en ai rien à foutre, cela ne me fait pas peur, cela ne m'effraie pas.

Je vais les abattre, André et lui, un jour... Puis, un de ces quatre ça sera mon tour. Quelqu'un me mettra une balle dans la tête ou dans le cœur. C'est inévitable et prévisible, je le sais, et je l'accepte avec fatalisme. Les gens qui tuent se font tuer, c'est tout, c'est dans l'ordre des choses. Il est sept heures du matin et je dois me lever pour faire quelques courses. J'y vais très tôt car il y a moins de monde à cette heure-là et, le plus important, j'évite la foule et les regards sur moi. Je dois chaque fois faire trente minutes en voiture depuis là où j'habite pour arriver au premier *drugstore*. C'est le prix modeste à payer pour ma tranquillité. Il n'y a presque personne, comme d'habitude, et je traîne un peu dans les allées vides des rayons. Mais comme je suis quelqu'un de très organisé et d'obsessionnel, j'ai toujours une liste avec moi.

Je n'achète jamais rien qui ne soit écrit sur ce bout de papier. Même si je vois quelque chose qui me fait envie, je ne le prends pas, parce qu'il n'est pas inscrit dessus. Encore une facette de mon esprit dérangé. Pour faire ce métier, on doit l'être, forcément. Qui pourrait tuer sans sourciller à part des psychopathes ? Du lait, du pain de mie, du jambon, du soda, une bouteille de tequila, du chocolat et des biscuits. Ça me suffit, car le plus souvent je commande à manger parce que je ne sais pas cuisiner, personne ne m'a appris. Les seules fois où j'ai tenté de me cuire un truc, ça a été un pur désastre. Je vais à la caisse pour payer. Je garde tout le temps mes Ray-Ban sur le nez, ça m'évite d'avoir un contact visuel avec les gens.

J'ai l'impression qu'ils savent ce que je fais quand ils croisent mon regard. Alors je garde mes lunettes de soleil pour les empêcher de sonder mon âme, celle dont je suis dépourvue. La caissière me fait un large sourire et essaye de me faire la conversation, mais je ne réponds pas. Qu'est-ce qu'ils ont tous à vouloir tailler la bavette avec moi cette semaine ? Ai-je l'air plus aimable que d'habitude ou quoi ? Elle s'arrête devant mon indifférence : c'est sans espoir. Elle a compris que je ne souhaite discuter ni avec elle, ni avec personne d'autre, d'ailleurs. Je la règle et je sors du magasin. Elle tente un « au revoir » malgré mon dédain évident. Je retourne à ma voiture quand j'entends du bruit près des poubelles à l'arrière du store. Des gens qui parlent, quelqu'un qui rit, plus exactement, et un autre qui implore. D'habitude, je n'y prête pas attention, les bagarres dans ce quartier sont monnaie courante, il y en a tout le temps.

Je ne m'en mêle jamais, ce ne sont pas mes affaires, mais une des voix me semble familière. Je ne connais personne, c'est déroutant d'identifier cette voix. J'enfonce ma clé dans la serrure de la voiture, prête à ouvrir la portière et à

dégager de là, mais au plus profond de moi, quelque chose me retient de le faire. Je reconnais ce bruit, c'est celui de quelqu'un qui est en train de se prendre une bonne raclée. Sans même voir la scène, je sais qu'ils sont plusieurs contre un, deux, voire trois. J'ai conscience que je ne dois pas m'y rendre ni interférer car ça ne me regarde pas et je m'en fous, mais rien n'y fait. C'est plus fort que moi. Qu'est-ce qui m'arrive à la fin ?

Chapitre 4

Il faut que j'aie jeter un coup d'œil. C'est ça qu'on appelle la curiosité ? Encore un mot dont je dois trouver la signification, parce que cela prend le dessus sur ma raison. Mais avant, je récupère mon arme et son silencieux dans la boîte à gants de la voiture, et je la fourre dans la poche de mon blouson, au cas où... Je me dirige avec assurance en direction du boucan, sans qu'on me repère. Deux Mexicains sont en train de rouer de coups un employé du magasin. Il porte l'uniforme de l'enseigne, ce n'est pas compliqué de deviner d'où il sort. L'un des deux insulte sa victime en espagnol puis en anglais avec son accent :

— Alors, suceur de queues, pourquoi tu ne veux pas de la mienne ?

Un des deux types relève l'homme pour le mettre à genoux et le maintenir par les épaules, bien ancré dans le bitume, juste devant la fermeture du pantalon du premier. Il ne peut pas faire grand-chose car le Mexicain qui le tient est plutôt baraqué et musclé, et le gars à genoux a déjà son compte. J'arrive à reconnaître l'employé. C'est la « pute » maladroite que l'on m'a envoyée, le fameux Joseph.

Voilà pourquoi cette voix me semblait si familière. M'avoir fait la conversation quelques jours auparavant va lui sauver la vie, aujourd'hui. Les deux types essaient de le forcer. Celui qui est en face de Joseph déboutonne son jean. Cette scène me fait presque perdre le contrôle, la tempête se lève. Je regarde autour de moi, rien. Sans attendre, je sors rapidement mon arme, et je visse le silencieux sur le canon. Je prends la précaution de tirer à distance avec mon flingue sur la petite caméra de surveillance avant d'être dans son champ de vision. Une mesure que j'applique quand je dois travailler en extérieur, je dois rendre aveugles les voyeurs. Je donne un coup de pied dans une des poubelles en métal pour capter leur attention et les interrompre dans ce qu'ils s'apprêtent à faire :

— Tu veux te faire sucer ? je lui demande. Je peux faire quelque chose pour toi dans ce cas !

Le Mexicain, surpris, sourit. Je connais ce regard dominateur, cette prétention de croire que l'on est tout-puissant, intouchable. Les méchants pensent tous qu'ils le sont, et moi aussi parfois, j'y crois, même si au fond, je sais que j'ai tort.

— Regarde ça, Miguel ! crie-t-il à son acolyte en me désignant de la tête. Tu veux me goûter, ma belle ?

— Je n'aime pas manger mexicain ! dis-je ironiquement.

Je souris et j'enlève mes lunettes de soleil, je les range délicatement dans la

poche intérieure de mon blouson pour ne pas les rayer ou les casser. Ça me rendrait dingue.

— Pourquoi tu souris, salope ?

— Parce que si tu ne le lâches pas tout de suite, ta mère ne va pas te reconnaître quand j'en aurai fini avec toi, et je vais prendre du plaisir à le faire, pour une fois.

Je le regarde droit dans les yeux, j'ai été claire et menaçante. Ils rient tous les deux à présent, ils se moquent de moi, ils ne me prennent pas au sérieux. Joseph est par terre, sonné. Le Mexicain tente de m'attraper, de me toucher, mais personne ne me touche sans mon autorisation, non, personne. Un crochet du droit puis du gauche, un coup de pied dans les couilles, je le mets KO sans effort.

L'autre fond sur moi et m'agrippe par derrière pour chercher à m'étrangler. J'envoie un coup de tête en arrière, sec, qui tape dans la sienne, et je lui casse le nez, puis j'enchaîne en lui donnant un coup de coude bien placé dans le torse, et là, j'identifie ce son familier : le bruit d'une côte qui a cédé sous mon attaque. Je perçois un petit « crac », j'apprécie toujours autant d'entendre les os de quelqu'un se briser. Il a à peine le temps de respirer que je l'attrape par la nuque de mes deux mains, de toutes mes forces, et je me baisse juste assez pour le faire basculer dans un mouvement avant, afin qu'il vienne s'aplatir devant moi, à mes pieds. Il crie, il a mal, mais il se relève assez vite pour pouvoir m'attaquer à nouveau, malgré les dommages que je lui ai causés.

Je lui assène un coup de boule de face, cette fois, beaucoup plus brutal que le premier, et là, il pisse le sang et s'effondre pour de bon. Je profite qu'il soit au sol pour le finir en lui infligeant un direct du droit sans contenir ma force. Son nez n'est plus seulement cassé, il est explosé à présent, et lui, il ne bouge plus. J'entends derrière moi l'autre qui est toujours par terre et qui remue encore. Avant de le rejoindre, je saisis dans une de mes poches un mouchoir en papier pour essuyer le sang que j'ai sur la main et le remets à sa place afin de le jeter plus tard. Je m'approche du Mexicain. J'attrape sa trachée pour la serrer et le priver d'air. Il est encore conscient. Je lui chuchote :

— Si tu reviens ici, je te tue, ¿entiendes mi amigo ?^[1]

Je prends son râle étouffé pour un oui. Je remarque les tatouages sur son bras. Il appartient à un gang, et même si mon espagnol est très approximatif, je saisis le sens des dessins. Je me relève et mes yeux cherchent Joseph. Il est assis près de la poubelle contre le mur, troublé, sûrement par son agression, mais aussi par la scène dont il a été témoin. Il n'a rien manqué de tout ce qui s'est passé. Je lui tends la main pour le hisser à ma hauteur. Il l'agrippe volontiers, malgré la terreur que je peux lire sur son visage à présent. C'est ce que je suis : terrifiante. Nos regards sont plongés l'un dans l'autre pendant quelques secondes. Mes yeux

sont surtout attirés par les multiples blessures sur son visage, ils ne l'ont pas loupé. Il a des bleus et des coupures, il est bien amoché.

— Qu'est-ce que tu fous là ? je le questionne, en regardant autour de moi, méfiante.

— Je bosse ici à mi-temps.

— Pourquoi ?

— C'est bien vous qui m'avez dit de changer de travail. Donc j'ai pris ce job en attendant mieux. Je m'occupe des fruits et légumes, je les mets en rayon.

C'est à cause de moi qu'il a failli se faire violer par ces types. Ma mâchoire se contracte en pensant que si je m'étais pointée plus tard... Je ressorts mes Ray-Ban pour les poser sur mon nez en essayant de me calmer, de me contenir.

— Comment ces mecs savaient-ils que tu fais... faisais le tapin?

— C'est à cause de l'agence. Ils m'ont envoyée dans une de leurs planques. C'était un motel pourri, j'aurais dû me douter qu'il y avait un problème. Ils m'ont ouvert la porte et quand je les ai vus... J'ai décampé. Ils m'ont retrouvé ce matin.

Un étrange sentiment de culpabilité m'envahit, enfin, je crois que c'en est parce que j'ai comme une boule au ventre, encore quelque chose que je dois vérifier dans le dictionnaire, le sens du mot « culpabilité ». C'est une victime, il faut que je répare « mes » dégâts. Il m'a écoutée et ça aurait pu lui coûter cher aujourd'hui. Je ne lui ai pas donné un bon conseil, et pourquoi l'ai-je fait d'ailleurs ? Malgré mon échec concernant les relations humaines, je m'appête à commettre la plus grosse connerie de ma vie, et j'en suis consciente en plus. Je sais ce que je suis en train de faire, pourtant ces mots sortent de ma bouche spontanément, et je n'arrive pas à les arrêter.

— Ce sont les deux mêmes types du motel ?

— Oui.

— Personne d'autre, tu es sûr ?

— Certain, pourquoi ?

— Tu vois la Mustang noire qui est garée là-bas ?

Je lui donne les clés.

— Attends-moi à l'intérieur, je reviens. Ne bouge pas, tu as compris ? Tu ne bouges pas ! je répète avec insistance.

Si je les laisse vivre, ils le retrouveront pour le tuer, c'est évident, et en plus, ils ont vu mon visage. J'ai une double raison de les liquider, même si je ne travaille jamais en plein jour. Je ne veux pas prendre de risques, mais je le dois quand même, pour lui et pour moi. Je vais faire ce que je fais le mieux, les éliminer. J'attends que Joseph suive mes ordres avant de revenir sur mes pas. Je m'assure d'abord qu'il monte dans la voiture. Une fois fait, je retourne à l'arrière

du magasin. Les deux Mexicains sont toujours étalés par terre. Je n'ai pas besoin de m'approcher trop près, je sors mon arme et je leur mets dans la tête deux balles à chacun, par précaution, par habitude.

C'est aussi simple que ça. Je retourne à l'intérieur du *drugstore* pour acheter du désinfectant, du coton, des pansements, enfin tout le nécessaire pour le soigner. Une chose que je dois penser à mettre dans ma voiture à l'avenir, pour moi-même, on ne sait jamais. Je n'ai pas de liste et je suis paniquée, car c'est la première fois que je fais des courses improvisées. J'y parviens quand même, malgré les bouffées de chaleur que cela me provoque. J'ai trouvé tout ce qu'il me fallait pour le rafistoler. Je viens de tuer deux hommes à l'instant même et ce qui m'effraie le plus, c'est de faire des achats sans une liste, je suis définitivement cinglée. Une fois arrivée à la caisse, je paye, et je me tire. L'employée m'a vue, et les caméras intérieures du magasin également. Le rapprochement n'est pas difficile à faire, mais je ne peux pas descendre tout le monde parce qu'on m'a « vue ». Les Mexicains suffiront pour ce matin. Les seules vidéos où j'apparais me montrent à l'intérieur du magasin et sur le parking, en train de rejoindre ma voiture. Aucune preuve ne démontre que c'est moi qui ai fait ce carnage, même s'il ne faut pas être une lumière pour faire le rapprochement.

Et quand bien même, s'ils n'en trouvaient rien qu'une, je ne suis personne, je n'existe pas et on ne peut pas me retrouver. Il faut que je pense à chercher un nouveau *drugstore* maintenant, à cause de ce que je viens de faire pour un parfait inconnu, et gratuitement en plus. Putain... Il faut que je change de boutique par sa faute ! Je rejoins mon « invité » dans la voiture. Il n'a pas bougé, il fixe la rue devant lui. Il est toujours sous le choc, apparemment. Je dépose le sac à côté de l'autre, sur la banquette arrière. Je m'installe derrière le volant et finalement, il ose un regard inquisiteur.

— Tu habites où ? je lui demande.

— Le motel à cinq cents mètres sur la droite. Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Te ramener chez toi et te soigner.

— Oh ! sort-il avec surprise.

— Tu t'attendais à quoi au juste ? À ce que je te kidnappe et que je fasse de toi mon esclave sexuel ?

Mes mots lui arrachent un léger rictus.

— Merci de m'avoir aidé. Vous pratiquez les arts martiaux, c'est ça ?

— Quelque chose comme ça.

Il est vraiment crédule. Je le plains un peu, je crois. Cette ville va le bouffer tout cru. On roule quelques minutes et nous sommes vite arrivés chez lui. Il m'emmène jusque dans sa chambre. Je suis constamment sur mes gardes, je

regarde toujours autour de moi, tout le temps. Quand on croise quelqu'un, comme c'est le cas dans ce couloir, je baisse la tête. C'est ça qui me garde en vie, être en alerte en permanence. Il ouvre la porte. Je découvre un vrai taudis. J'ai vécu dans un d'entre eux, donc je sais à quoi ça ressemble. Comment peut-il tenir là-dedans ? Un lit des plus simple, les draps n'ont pas été changés depuis un bon moment, cela se voit, et cela se sent aussi. Une télévision d'une autre époque et cette odeur de moisi... C'est écœurant et pourtant je ne suis pas difficile.

— Assieds-toi sur le lit, je vais te désinfecter, je lui ordonne.

Il obéit sans broncher, presque content de son sort, car je vais le tripoter.

— Comment peux-tu vivre ici avec l'argent que tu as gagné ? demandé-je. Tu ne peux pas t'offrir mieux ?

— Je ne me faisais pas autant que vous pensez. Et sur le fric qu'on touche, l'agence ne nous reverse que vingt pour cent.

— Sur mille dollars, tu n'en avais que deux cent ? Bordel, quelle honte !

— Il n'y a que vous qui payez cette somme-là, en général ce n'est pas plus de cinq cents par passe.

Et en plus je me suis fait arnaquer, de mieux en mieux !

Qui est le plus con dans l'histoire ? Je prends une des chaises derrière moi pour m'asseoir face à lui et être à sa hauteur. Je commence à nettoyer ses plaies avec le produit et le coton. L'arcade de son œil droit est un peu ouverte et je fais comme je peux pour la refermer avec ce que j'ai acheté. J'ai arrêté le saignement et il n'aura pas besoin de points de suture. Je suis une habituée de ce genre d'exercice. Cela ira pour l'instant. Je mets le coton avec son sang dans ma poche, là où se trouve déjà le mouchoir avec celui du Mexicain dessus. Pendant toute l'opération, il ne m'a pas regardée. Il est devenu timide tout à coup ? Lui qui a un avis sur tout, apparemment. Il ne me questionne pas à propos du coton. Il devrait pourtant. Sait-il ce que je fais ? Ne pas laisser de traces ? Non, j'en doute.

— Tu ne peux pas rester ici, le quartier n'est pas sûr pour toi.

Même si j'ai fait le ménage pour l'instant.

— Je n'ai nulle part où aller, c'est le seul endroit que j'ai trouvé qui est dans mes moyens.

— Je vais te dénicher un motel mieux que celui-ci. Je paierai le loyer pour un mois, ça te laissera du temps pour chercher du boulot, un vrai travail.

— Ce n'était pas juste de la *self-defense* tout à l'heure, n'est-ce pas ?

Il est moins idiot que je ne le pensais.

— Non, réponds-je sur un ton neutre.

— Je vais me débrouiller tout seul, merci, me fait-il, découragé.

— Comment ? En faisant la pute sur le trottoir ?

— Si je n'ai pas le choix, c'est ce que je ferai, dit-il, remonté. Je ne veux pas de votre argent ou de votre pitié !

Pitié, moi ?

— Ce n'est pas de la pitié, mais de la protection. Ce n'est jamais bon de se frotter aux gangs, tu sais.

Je sens qu'il va être un poids pour moi, mais je ne peux pas non plus le laisser là, c'est trop dangereux désormais. Je me suis débarrassée de quelques émotions, mais pas de toutes. Il me reste encore un semblant de conscience, même si je m'en défends. Je n'aurais pas dû sortir ce matin, je le regrette, ça m'aurait évité bien des problèmes, mais ce qui est fait... Je pense à le mettre dans l'appartement de Pasadena pendant un moment, puis je me ravise. Il serait vite repéré par Franck et je deviendrais une proie facile avec un point faible, et ce n'est pas « acceptable » pour moi.

Ce sentiment que j'ai eu après mon viol, je le ressens à nouveau, il a failli y passer, et je me sens responsable de ce qui est arrivé. Et là encore, je ne comprends pas pourquoi, moi qui ne suis désolée pour personne d'habitude. Je n'ai pas franchement d'options non plus, soit je l'aide, soit je le bute. L'équation est simple. Je me lève, j'ai terminé de le rafistoler.

— OK. Je t'emmène chez moi pendant quelques jours. Pas de questions, jamais, tu as bien compris ? Ni sur ce que je fais, ce que je suis, où je vais. Rends-toi transparent. Je ne veux pas savoir que tu es là. Laisse-moi le temps de te trouver un travail et un endroit un peu moins crasseux que celui-ci. Je t'interdis de retourner à l'agence, si tu fais le tapin parce que tu as besoin d'argent, je le saurai. Et arrête d'être aussi poli, j'ai l'impression d'avoir soixante-dix ans !

Chapitre 5

Il se lève comme une flèche pour rassembler ses affaires, à croire qu'il n'attendait que ça, que je l'emmène avec moi. Je fais une erreur, je m'entends parler et je ne peux pas empêcher les mots de sortir de ma bouche, comme si mes lèvres étaient incontrôlables. Chez moi ? Un étranger CHEZ MOI ! Je suis encore plus tarée que je ne le pensais. Je fais n'importe quoi avec ce type. Je ne comprends pas pourquoi je prends autant de risques pour lui. Pourquoi j'ai une telle réaction ? Cette envie de le protéger... de tout, alors que je ne le connais même pas !

S'il devient trop gênant, je pourrai rectifier mes erreurs, j'ai toujours l'autre option : celle de m'en débarrasser. Pourtant, aussi surprenant que ça puisse paraître, je me refuse à l'envisager. Il lui a fallu à peine dix minutes pour réunir sa vie dans un sac poubelle. On déguerpit de cet endroit lugubre qui ne me rappelle que trop bien mes jeunes années. Après un peu de route et un monologue interminable de sa part, on arrive « enfin » à la villa.

Cinq minutes de plus de bavardage inutile, là, c'est sûr, je l'aurais descendu pour de bon. Je n'ai pas trop l'habitude de parler et surtout pas que l'on *me* parle. Le temps du trajet, il a comblé mon retard sur mes relations sociales des quinze dernières années que j'ai passées... seule. J'ouvre la porte de la maison et je lui indique sa chambre. C'est la première à droite. La demeure en compte six. Je lui propose celle où il y a des meubles et une salle de bains. C'est la plus décorée de toutes et la plus agréable. Comparé à son motel, c'est le grand luxe ici.

— Tu peux poser tes affaires où tu veux, lui fais-je savoir. C'est ta chambre maintenant, mais c'est temporaire, ne l'oublie pas. Tu peux circuler partout, excepté dans la mienne et dans la pièce qui est en face.

C'est là que j'entrepose mes « outils de travail ».

— Si tu me désobéis, je te jette dehors, et sache que je ne plaisante pas avec les règles, jamais.

— J'ai compris, ne t'inquiète pas. Je peux aller visiter ?

Je hoche la tête pour lui donner mon autorisation. Je pars dans le salon pour regarder les nouvelles à la TV. Je ne suis pas tranquille à cause des Mexicains d'une part, et à cause de lui, surtout. Ça ne me plait pas d'avoir un parfait inconnu dans mon refuge. Je ne sais pas comment gérer le comportement des gens et leurs réactions. Depuis quinze ans, j'essaye de m'appriivoiser sans grand succès, alors les autres ! Je ne le vois plus, il a échappé à ma surveillance. Je pars à sa recherche. Je ne mets pas longtemps à le retrouver. Il est au bord de la

piscine, les pieds dans l'eau, prenant le soleil, chemise ouverte. Être ici a l'air de lui plaire. Moi-même, je commence à apprécier ce que j'ai sous les yeux, c'est-à-dire « lui ». Je retourne à l'intérieur, parce que le titre du journal télévisé m'interpelle. Il parle d'une fusillade entre gangs. J'ai un petit sourire. Règlement entre gangs... S'ils le pensent, ça arrange mes affaires, je n'ai pas besoin de faire du nettoyage *on line*. J'ai accès à un nombre incalculable de choses grâce à mon talent pour les ordinateurs, choses qui incluent les dossiers de la police, entre autres. On vit au XXI^e siècle, beaucoup de données sont informatisées, et si le besoin se fait sentir, si on s'approche trop près de moi, je fais du nettoyage dans leurs fichiers.

Ça se produit très rarement, car je prends beaucoup de précautions quand je travaille, mais ça peut quand même arriver, surtout dans ce job, les monstres ne sont pas infailibles. Un des petits cadeaux faits par André est d'avoir carbonisé les bouts de mes doigts avec de l'acide pour « effacer » entièrement mes empreintes. Extrêmement douloureux, mais pratique. Cette semaine-là, celle où il l'a fait, je m'en souviendrai toute ma vie. En particulier de la brûlure insoutenable qui l'a accompagnée. Sans que je m'y attende, il a attrapé ma main et il a trempé l'extrémité de mes doigts dans du liquide. Je ne savais pas ce que c'était à l'époque, mais j'ai compris très vite. Il chronométrait, pour qu'il n'y ait pas plus de dégâts que prévu, c'était à la seconde près.

Pour l'autre main, je ne m'en souviens plus, parce que je suis tombée dans les pommes. Je n'ai pas supporté la douleur. J'ai morflé les semaines qui ont suivi, car je devais continuer l'entraînement avec des bandages au bout des doigts et André n'avait que faire de ma douleur, j'avais mal à en crever. Il était là pour faire son job et tant pis si je ne tenais pas le coup, c'était mon problème, pas le sien. Comment oublier ce jour ? J'y repense parfois et cela me donne d'autant plus de détermination pour ce que je désire faire : le tuer. J'ai pris un risque en aidant Joseph en plein jour, en m'exposant ainsi. Ça va à l'encontre de mes règles, mais mon instinct m'a poussée, m'a obligée à le faire. Je dois le protéger, même si son plus grand danger, c'est moi. Je suis dans la cuisine en train de me servir un verre d'eau quand il me rejoint. J'éteins aussitôt la télévision, pour éviter qu'il ne fasse la relation entre la fusillade et moi. Il vient s'asseoir en face de moi sur une des chaises hautes qui sont collées au comptoir. Il me demande s'il peut avoir un verre d'eau lui aussi et je lui en sers un, sans un mot.

— Ta maison est magnifique et ta piscine grandiose, je pourrai l'utiliser ?

— Ce n'est pas déjà fait ?

— Tu me surveilles ? ricane-t-il.

— Oui, je lui sors sèchement. Il faudra que tu t'y fasses tant que tu seras ici. Je n'ai pas l'habitude d'avoir du monde chez moi, surtout des étrangers. Je ne

prépare pas à manger non plus, si tu as faim, commande-toi quelque chose.

Je lui donne les prospectus que je garde pour mon usage personnel. Je ne cuisine jamais, je n'aime pas ça, parce que je n'y arrive pas, et je déteste l'échec. En plus, il faut avoir de l'imagination et être créatif dans cette activité. Et ma créativité, je la réserve à tout autre chose. Je les lui étale sous le nez, italien, thaïlandais, mexicain, français, pakistanais, il a le choix. Il y a une jarre sur le comptoir avec de l'argent liquide, je lui indique qu'il peut taper dedans s'il en a besoin. Il a bien entendu le droit de sortir, mais à aucun moment, il ne doit dévoiler où il habite, jamais. J'insiste beaucoup là-dessus en prenant mon air menaçant, il a saisi le message. Il y a un arrêt de bus à deux cents mètres d'ici, un peu plus bas dans la rue, qui le conduira au centre-ville s'il le souhaite. Je lui fais à nouveau comprendre que la situation est temporaire. Quelques jours tout au plus, et après ça, il fera sa vie et je ferai la mienne et on ne se reverra plus jamais. Il doit piger que je ne veux pas le garder chez moi, je ne suis pas faite pour ça, les relations humaines. Il accepte mes règles, enfin, je l'espère.

*

**

Cela fait déjà deux semaines que Joseph vit chez moi. Il s'installe petit à petit dans la maison en essayant de se faire le plus discret possible, mais en prenant quand même un peu plus de place chaque jour. Malgré cette intrusion imprévue dans mon quotidien, je continue à faire ce que j'ai à faire. Je vais et je viens, parfois je ne le vois même pas de la journée, mais je m'assure toujours qu'il y a de l'argent liquide dans la jarre afin qu'il puisse se commander à manger. Il reste dans sa chambre à lire ou à traîner devant l'ordinateur que je lui ai filé. J'en avais un en trop et lui, pas du tout. Il s'est presque jeté dans mes bras quand je le lui ai donné, mais j'ai contenu son explosion de joie, le tenant à distance avant qu'il me touche. Je suis mal à l'aise avec ce genre de conventions sociales. Faire des cadeaux en fait partie. Je n'offre jamais rien à personne et personne ne m'offre jamais rien non plus. Je ne sais pas comment procéder, donc j'ai essayé de faire au mieux. Je lui ai foutu dans les bras, enfin « lancé » serait plus juste. Je ne suis pas très délicate, et je déteste qu'on m'approche, qu'on me touche, si je n'ai pas bu avant. Et puis j'en avais marre de retrouver les journaux qu'il utilise pour sa recherche de boulot un peu partout dans la maison. Putain, que ce type est bordélique !

Je passe derrière lui en permanence pour nettoyer tout son foutoir, car une de mes « autres » obsessions est le ménage. Je me sers beaucoup de la javel, parce qu'elle détruit tout ce qu'elle touche, un peu comme moi en quelque sorte. Il faut

que tout soit propre et organisé. Ça me met la tête à l'envers quand il ne range pas, je me maîtrise pour ne rien lui dire, et dieu sait que ça me coûte. Une fois, j'ai retrouvé une de ses chaussettes *sales* sous la table basse en verre du salon.

Là, j'ai péché un plomb. J'ai attrapé mon pistolet et j'ai déboulé dans sa chambre pendant qu'il roupillait. Mon canon était à deux centimètres de sa tempe et j'étais prête à le faire, à lui faire exploser la cervelle. Mes problèmes auraient été résolus. Pourtant, à cet instant, j'ai réalisé que je ne pourrais jamais lui faire de mal, pas à lui. Pourquoi ? Mon instinct de protection m'a interdit de le faire, de le blesser. J'ai rangé mon arme à l'arrière de mon pantalon et je l'ai observé pendant qu'il dormait, cela m'a apaisé instantanément, comme la pluie que l'on regarde tomber. Puis, comme si rien ne s'était passé, je suis retournée faire mon rangement. Il sort régulièrement, mon frigo n'est plus jamais vide depuis qu'il est là. Il le remplit d'un peu trop de cochonneries à mon goût.

Il met un point d'honneur à le garnir tous les deux jours environ. Il fait le ménage de temps en temps, même si je repasse derrière, et c'est lui qui cuisine la plupart du temps. Souvent. Quand je rentre, tôt le matin ou tard le soir, une assiette prête m'attend, toujours avec le même petit mot : « C'est dans le frigo. » Je m'aperçois que je commence à apprécier sa compagnie, même si je le vois peu.

Chapitre 6

Quelques semaines se sont écoulées, quatre exactement, et je sais que Joseph a trouvé du travail dans une librairie, mais il ne m'a rien dit. J'ai découvert l'adresse et je l'ai suivi pendant presque une journée. Il ne m'a jamais avoué qu'il en avait un, et je ne lui ai rien demandé non plus, alors que j'aurais dû. Maintenant que je suis au courant, je pourrais le mettre dehors, mais je ne le fais pas. Pourquoi ? Moi qui attendais avec impatience qu'il dégage enfin de chez moi.

Une question à laquelle je n'ai pas encore trouvé de réponse. Parfois, on se retrouve autour du repas ou tout simplement dans le salon, assis par terre. Il me fait un résumé de ses lectures et me parle de son ambition de reprendre ses études pour devenir professeur d'anglais. Il fait la conversation pour deux, comme toujours. Mais je l'écoute avec attention, désormais. Bizarrement, oui, je m'intéresse à ce qu'il raconte, même si parfois, il est carrément saoulant. Il est plein de vie, intelligent et spirituel, enfin, disons qu'il correspond à mes critères.

Je dois avouer que la plupart du temps, ses blagues me laissent de marbre, pourtant je les apprécie, même si je ne les comprends pas toujours. Je suis comme ça, je ne suis pas faite pour aimer ce genre de moments et encore moins le reconnaître. À son tour, il m'a fait un cadeau, un soir, à mon retour du boulot. C'était un livre intitulé *Soyez en harmonie avec vos émotions*. Il a détecté mon manque de... presque tout. Il ne faut pas être un spécialiste pour s'apercevoir que quelque chose ne tourne pas rond chez moi. L'ouvrage a trôné pendant un long moment sur ma table de chevet. Puis, finalement, je l'ai ouvert pour commencer à le lire et, page après page, à ma grande surprise, je n'ai pas pu m'arrêter. Il m'a éclairée sur certains trucs et m'en a fait comprendre d'autres.

Je l'ai terminé en une nuit. Je n'ai pas dormi, car j'étais réceptive à ce que ce bouquin voulait m'enseigner. Je n'ai pas eu la révélation du siècle, certes, mais d'un coup, beaucoup de choses sont devenues évidentes. Depuis ce fameux soir, je m'efforce de faire de nouvelles expériences. Je me suis remise sérieusement à la cuisine par exemple, sans grand succès, mais au moins, j'essaye. Joseph m'aide un petit peu. Il a aussi envahi mon espace musical en achetant des disques vinyle et différents CD.

Parfois, on s'assied sur le tapis du salon, comme on le fait pour discuter des livres, et il me fait découvrir sur ma stéréo les groupes et les chanteurs qu'il préfère. C'est étrange pour moi de partager avec quelqu'un, surtout la musique. Jusque-là, ça a toujours été quelque chose de personnel et d'intime. Ses goûts ne

sont pas forcément les miens et quand je n'aime pas, je le lui fais savoir en éteignant la chaîne hi-fi, c'est radical. Il râle, mais il accepte mes changements d'humeur. On commence à apprécier le temps passé ensemble, petit à petit. Cela fait quelques jours que je n'ai plus de contrats, et après avoir fait le ménage à maintes reprises dans la maison, du sol au plafond, pistolet de javel à la main, je suis en train de fouiner sur mon PC. J'essaye de me tenir au courant des activités de Franck, entre autres. J'ai piraté son système de sécurité et son wifi depuis un moment déjà, et de temps en temps, comme aujourd'hui, je vais voir ce que je peux trouver. J'ai accès à tous ses ordinateurs, ses caméras de surveillance, enfin tout ce qui comporte de la vidéo ou de l'audio dans sa foutue baraque.

Il est parti pour quelques jours en vacances au Mexique avec sa famille, donc c'est assez calme. Cela dit, ça ne m'empêche pas de récolter des informations bien utiles sur un réseau de prostitution qu'il est en train de monter en douce pour son propre compte, derrière le dos de son supérieur. Même si chacun gère son business comme il l'entend, ce genre d'activité, qui rapporte énormément d'argent, doit forcément transiter par le *Big Boss* et avoir son approbation. Petit détail qu'il a « oublié », apparemment. Je pourrais donner cette info à Colt, mais celle-ci, je me la réserve pour l'envoyer à qui de droit.

Je tapote sur mon clavier, toujours en passant par un proxy anonyme, je mets tout ce que j'ai recueilli en pièce jointe à mon message : toutes les infos en ma possession atterriront dans la boîte mail du fameux Tony, le patron des patrons. Je suis certaine qu'il sera ravi d'apprendre ce que fait son ami Franck, preuves à l'appui. Les diviser pour mieux me venger, l'idée me plait bien. Je vérifie une dernière fois mon message, et j'appuie sur « Entrée », il est envoyé. Au même moment, on frappe à la porte. J'éteins mon écran. Joseph me demande s'il peut entrer et je lui lance un « non » catégorique. Il entrouvre quand même la porte, malgré mon interdiction.

— C'est quoi que tu n'as pas compris, quand je t'ai dit « ne viens jamais dans ma chambre » ? je lui lance, irritée.

— Je ne suis pas « dans » ta chambre, je suis devant, et je voulais savoir si ça te plairait d'aller voir un film au cinéma ce soir.

Je le regarde, exaspérée par autant de répartie, car c'est maintenant confirmé : il ne respecte pas mes règles et je ne l'effraie pas. C'est rafraîchissant, quelque part, d'être considérée comme quelqu'un de normal et de ne pas percevoir de la crainte dans ses yeux.

— Alors ? me redemande-t-il, impatient.

— Je ne vais jamais au cinéma, je regarde les films ici.

— Raison de plus pour que l'on sorte un peu, on ne le fait jamais.

— « On » sort, mais pas ensemble.

— Justement, j'aimerais une vraie virée, tous les deux.

— Très bien, je me rends, fais-je, résignée. Si je te dis non, je sens que tu ne vas pas me lâcher de la soirée. Qu'est-ce que tu veux aller voir comme film ?

— *Cinquante nuances de Grey* ! En fait, les trois, ils font un marathon dans un cinéma que je fréquente.

— C'est quoi l'histoire ?

— Quoi ? Tu ne connais pas les livres ?

— Non.

— C'est une histoire d'amour un peu particulière, ça devrait te plaire !

— Un film à l'eau de rose en plus, tu rigoles ? Décidément, tu ne veux rien m'épargner, rouspété-je. Bon, allons-y pour cinquante nuances de ton truc !

— *Grey* !

— Ouais, c'est ça ! je lui sors en levant les yeux au ciel.

Encore une nouvelle expérience pour moi, le cinéma. Je n'y vais jamais, car c'est confiné et dans le noir, je ne peux pas évaluer le danger s'il y en a un. C'est le genre d'endroit que j'évite à cause de la foule également. On prend la Mustang et il m'indique le fameux cinéma où il a ses habitudes sur Sunset Boulevard. Je gare la voiture sur un parking, pas très loin, et pendant tout le trajet à pied, encore une fois, Joseph n'arrête pas de parler. Ce type est un vrai moulin à paroles. Heureusement que j'ai cette faculté de déconnecter lorsqu'il devient trop saoulant, car je peux avoir, *au sens propre*, des envies de meurtre quand il fait ça.

On y arrive. Il achète nos tickets et du pop-corn, et il choisit ensuite nos places. Il me fait remarquer que j'ai toujours mes Ray-Ban sur le nez et que je profiterais mieux du film si je les enlevais. Pour une fois, je lui obéis, j'ai l'impression de n'avoir fait que ça aujourd'hui, lui céder. La salle est moins pleine que je ne l'imaginai, ça me rassure un peu. Je sais que parfois, je peux être hors de contrôle quand je me sens acculée et le cinéma, les gens, le noir, tous les ingrédients sont réunis pour me rendre « explosive ». Le film commence et plus l'intrigue avance, plus je suis déconcertée par cette histoire étrange et compliquée. Comment peut-on être attiré par quelqu'un qui nous inflige des sévices corporels pendant l'acte sexuel ? Et moi qui pensais que je faisais ça « à la dure » avec mes *escort boys* ! Je suis une amatrice à côté de ce Christian. Joseph est totalement absorbé par l'histoire, son pop-corn, et la plastique de la jeune femme. Je ne l'entends pas, et ce malgré la longueur des trois films, ça me repose en quelque sorte. La séance est enfin terminée. Un film de plus, et je flinguais l'écran. Nous retournons à la voiture. Pendant le trajet, il entreprend de débattre sur notre soirée cinéma.

— Alors, comment tu as trouvé l'histoire ? dit-il, excité.

— Je n'ai pas l'habitude de l'amour en général, et de celui-là encore moins. Cela m'a laissée perplexe du début à la fin, enfin je crois.

— Mais j'ai adoré la musique par contre, fais-je, légèrement ironique.

— Ce n'est pas une façon d'aimer conventionnelle, mais c'est de l'amour quand même, un peu comme toi et moi.

Je me raidis instantanément dans mon siège.

— Je n'étais pas au courant que nous étions...

— Amoureux ? réplique-t-il. Ce mot t'écorche la bouche au point de ne jamais le dire.

— Qu'est-ce qui te fait penser qu'on a une histoire... d'amour ? je m'étrangle presque en lui sortant ces mots.

— C'est un peu comme dans le film, elle n'est pas ordinaire. On s'est rencontrés dans des circonstances particulières. Tu m'as sauvé la vie, tu m'as ouvert ta porte, tu t'occupes de moi à ta façon. Ce sont des marques d'amour. On n'a pas besoin de le dire pour le ressentir.

Je stoppe la voiture sur le bas-côté, parce ce qu'il vient de me sortir une des pires conneries que j'aie pu entendre jusque-là. Il faut qu'on ait une discussion sérieuse afin qu'il se mette dans le crâne que je ne suis pas « amoureuse » de lui et qu'il a tort à propos de mes intentions à son égard. Je me retourne vers lui et je le regarde droit dans les yeux avec agacement.

— Tu te trompes, Joseph ! J'attends simplement que ta situation s'améliore, et après ça, tu partiras. Je ne souhaite pas que toi et moi ayons une relation de quelque nature que ce soit. C'est juste de la pitié que j'ai eue pour toi. Ne me vois pas meilleure que je ne le suis.

— Arrête de me prendre pour un con, Kali ! Tu sais très bien que j'ai un job et pourtant, tu ne m'as pas jeté dehors. Tu aurais pu le faire depuis longtemps et je suis encore là ! Pourquoi ?

Je ne dis rien.

— Réponds-moi, bordel de merde ! Pourquoi tu ne réponds jamais aux questions importantes ?

— Arrête, Joseph ! fais-je, énervée. Ne me pousse pas à bout avec tes questions !

— Arrêter quoi ? De m'intéresser à toi, de vouloir savoir qui tu es en réalité pour pouvoir t'aimer correctement ?

Je m'accroche au volant pour essayer de contenir le vent qui commence à souffler en bourrasques, mais il continue à l'alimenter, il renchérit de plus belle.

— Pourquoi on baise jamais ? Je suis à ta disposition et avec de l'expérience, et malgré cela, tu ne me touches pas, tu ne me veux pas, tu ne me désires pas.

Le volant, au moment précis où il me balance ces paroles à la figure, est ma

seule planche de salut. Un autre genre de tempête dont je n'ai pas l'habitude commence à se déchaîner et m'avale de la tête aux pieds.

— C'est ça que tu attends ? Que je te baise ?

— Exactement ! sort-il, sur un ton déterminé.

OK ! Tant pis pour lui. Après tout c'est si ce qu'il veut, je vais le satisfaire.

J'enjambe la boîte de vitesses pour m'asseoir à califourchon sur lui. Je lui ordonne de passer ses bras derrière le repose-tête du siège et de joindre ses poignets. Je lui intime de ne pas les bouger tant que je ne l'y autorise pas. Je fais descendre son jean et son boxer de ma main gauche, d'un coup sec, avec brutalité. Je fais de même avec mes vêtements, et à mon contact, il se durcit. Il n'a pas de capote et moi je ne prends pas la pilule, je veux éviter les accidents. Je lui demande s'il est *clean*, il me répond qu'il n'a pas de maladies, et je lui confirme que moi non plus. Je n'ai pas d'autre choix que de le croire, mais je sais qu'il me dit la vérité. Je lui ordonne de me prévenir quand il sentira qu'il va jouir afin que je me retire à temps. Je l'enfonce en moi et je commence à le baiser comme je le fais avec les autres, rudement, sans tendresse, bestialement, sans répit, montant et descendant sur son sexe avec énergie.

Il gémit, fort. Il apprécie son corps dans le mien. C'est moi qui suis aux commandes et pas l'inverse. C'est moi qui le prends et pas lui. Je libère ses bras du repose-tête et il peut à présent me toucher à son tour. Son visage s'enfouit dans mes seins, je sens son souffle chaud, saccadé, haletant sur ma peau. Ses mains sur mes hanches en redemandent, il les fait descendre aussi loin qu'il le peut, afin de s'introduire encore plus profondément en moi. Sa tête tape de plaisir sur le fauteuil, il regarde nos intimités soudées quand il me murmure enfin de me retirer au plus vite. Encore une fois, je lui obéis.

Chapitre 7

Je regagne mon siège et je me rhabille difficilement, je n'avais jamais fait ça dans une voiture jusqu'à maintenant, et le moins qu'on puisse dire, c'est que c'est loin d'être pratique et confortable. Il fait de même, la mine réjouie.

— Content ?

— Pour une première fois, ce n'était pas si mal, mais ce n'était que du sexe. Tu fais comme ça avec les autres ?

— Oui... Tu as des réclamations à formuler ?

Il sourit.

— Je vais devoir t'apprendre des choses, Kali, faire l'amour, c'est différent.

— Si tu savais ce que... qui je suis en réalité, continué-je, tu ne chercherais pas à me faire l'amour, crois-moi !

— Je ne connais qu'une petite partie de toi, mais je suis sous le charme de ce que je vois pour le moment, et le reste... on va le découvrir ensemble.

Il s'approche pour capturer ma bouche. Je le laisse faire. Il est presque sur moi, me dominant par sa position, par sa musculature imposante. Il en profite pour me donner un autre baiser, plus sensuel, plus langoureux, et à ma grande surprise, je l'apprécie autant que notre échange charnel, qui était plus que... plaisant. Satisfait, il se réinstalle à sa place.

— Tu vois ce que je veux dire ? me fait-il, content de lui et en me faisant un clin d'œil.

Je ne lui réponds pas, évidemment, parce que je ne veux pas lui donner raison. Cela dit, j'ai compris une chose : tôt ou tard, ce mec aura ma peau. La tempête qui me faisait bouillonner s'est transformée en une légère brise à présent. Je redémarre la Mustang pour retourner à la villa. Sur le reste du chemin, il est discret, sûrement rassasié par son exploit, celui de m'avoir possédée pendant un moment, du moins c'est ce qu'il doit croire. Une fois rentrée, je file sous la douche pour me débarrasser de son parfum qui m'enveloppe encore. Son odeur ne me déplaît pas, au contraire, mais quand je couche, j'ai un besoin vital de me laver juste après, c'est comme ça, je n'y peux rien.

Qu'est-ce qui m'arrive ? Je sens que je suis en train de changer. Il m'embrouille l'esprit, je me relâche, je m'en aperçois et je n'en ai pas l'habitude. Moi qui suis toujours sur mes gardes. Mais quand je suis en sa présence... tout est différent. Je sors de la salle de bains adjacente à ma chambre, avec pour seul vêtement une serviette éponge. Je surprends Joseph planté là,

dans l'entrebâillement de la porte, ne portant rien d'autre qu'un boxer noir très moulant. Et d'un sourire charmeur, tout en me reluquant de la tête aux pieds, il me demande :

— Ce soir, on dort ensemble ?

— Non !

Et dans un mouvement sec, je lui claque la porte au nez. Je l'entends qui marmonne derrière celle-ci :

— Ça a le mérite d'être clair au moins !

Le jour où il apprendra qui je suis vraiment, enfin, si cela se produit, il partira, et j'aurai probablement « mal au cœur » pour la toute première fois de ma vie. Quand je suis avec lui, je retrouve un peu de l'humanité que j'ai perdue, cela me fait peur, mais on peut dire que c'est mon Graal depuis toutes ces années. J'avais besoin d'une longue nuit de sommeil, car je me lève plus tard que d'habitude. C'est plutôt rare chez moi, parce que je suis matinale.

Je jette un œil à mon téléphone et je découvre que j'ai reçu un message de mon agent du FBI. Sa teneur me laisse perplexe, car il me demande de le rejoindre dans un restaurant français de Santa Monica sur Wilshire Blvd. S'il veut que l'on se voie, je me doute que c'est important, mais préoccupant également. Je n'aime pas ça. Mes tripes me disent de ne pas y aller, mais je vais le faire quand même. Il est presque 10h30 et il m'attend pour midi. Même si j'en ai pour moins d'une heure en voiture, par habitude, je vais m'y rendre en avance pour repérer les lieux.

Je ne pars jamais sans mon petit ordinateur qui se révèle parfois bien utile. Il m'a sauvé la mise souvent. C'est une précaution nécessaire que je prends toujours et tout le temps, c'est comme ça. Je suis dans ma chambre en train de préparer mes affaires, mon téléphone, un peu de liquide, un Beretta et un petit couteau glissé dans un étui en cuir noir, attaché à ma cheville gauche. Je sors de la pièce pour me mettre en route quand je tombe nez à nez avec mon « colocataire. »

— Tu t'en vas ? me questionne-t-il.

— Oui.

— Longtemps ?

— Je ne sais pas, j'ai un rendez-vous. Pourquoi ?

— J'aimerais venir avec toi.

— Non, c'est un truc pour le boulot que je dois faire seule, ce n'est pas une sortie pour le plaisir.

— J'ai l'impression que parfois, tu me traites comme un prisonnier ! me lâche-t-il, énervé.

Je me dirige vers la porte d'entrée et l'ouvre.

— Tu n’es pas mon prisonnier, Joseph, tu ne l’as jamais été. Tu peux partir quand cela te chante et tu le sais très bien. Si mes règles ne te conviennent plus, même si j’ai plus l’impression de subir les tiennes en ce moment, retourne de là où tu viens !

— C’est trop te demander de montrer un peu de chaleur humaine, de temps en temps ? Je ne te demande jamais rien, ou presque.

Il fait référence à la veille et à notre écart dans la voiture.

— Je fais tout ce que tu exiges, continue-t-il, mais parfois, j’aimerais un peu plus, comme aller faire un tour avec toi par exemple.

— Je ne peux pas, Joseph, tu peux comprendre ça ?

— Je veux savoir pourquoi, Kali.

— Parce que, dis-je en hésitant. Je ne souhaite pas que tu découvres qui je suis et ce que je fais pour vivre, tu saisis ?

— Laisse-moi en juger par moi-même, laisse-moi voir cette partie que tu caches, laisse-moi l’aimer ou pas.

— Tu dois aller travailler, non ?

— C’est mon jour de repos.

— Comme par hasard, fais-je, en soufflant.

Je lui tourne le dos et je ferme les yeux pendant quelques secondes. Il a touché une corde sensible, peut-être qu’il est temps qu’il entrevoie ma véritable nature. Je me suis toujours considérée comme un monstre, mais Joseph commence à me faire espérer le contraire. L’avoir protégé et ramené chez moi m’a prouvé que je pouvais encore ressentir des choses comme un être humain, éprouver des émotions pour quelqu’un.

À cet instant, je me revois implorant André de me laisser sortir pendant quelques heures, et comme seule réponse de sa part, j’ai eu droit à un nouvel entraînement, un peu particulier cette fois-là. Il m’a attrapée par les cheveux pour me mettre la tête dans un bidon rempli d’eau. Il l’a maintenue pendant quelques secondes, mais pour moi, ça a été des heures. Je me débattais, je ne pouvais plus respirer, j’allais me noyer. Il la ressortait quelques secondes, pas plus, pour que je reprenne mon souffle, et il la replongeait aussi sec. L’exercice a duré presque une heure.

Je ne comprenais pas. Voulait-il me tuer, me punir ou bien les deux ? J’étais trempée, et effrayée par son manque de compassion et sa brutalité. J’avais toujours une peur bleue de lui, malgré une année entière passée à ses côtés. Cet exercice, il me le faisait endurer encore et encore, pour me châtier, à chaque fois que je réclamais quelque chose. À force, j’en regrettais même ma pièce puante. Et un jour, il m’a enfin expliqué pourquoi.

— Je fais ça pour te punir bien sûr, parce que tu ne comprends pas ce que le

mot « discipline » signifie, tu n'en fais qu'à ta tête. Peut-être qu'un jour, ça rentrera dans ton putain de cerveau que tu n'as rien à demander ou à espérer ici. Tu te plies à ce que l'on te dit de faire, tu te plies à ce que *je* te dis de faire. Le bidon est aussi un moyen de maîtriser ta peur. Toutes les fois où tu te débats plus fort, où tu luttas, où tu résistes, elle prendra le dessus sur toi et tu perdras tes moyens. Dans ce job, si tes émotions t'envahissent, si tu laisses la crainte te dompter, tu es quelqu'un de mort. Il faut garder ton sang-froid, le contrôle tout le temps, dans toutes les situations, car tu seras dans des cas où il faudra trouver des solutions dans l'instant pour t'en sortir. Domine tes émotions. La prochaine fois que je te flanquerai la tête dans l'eau, ne résiste pas, calme-toi, dompte ta peur, apprivoise-la, laisse-la s'emparer de toi. Si tu réussis ça, tu auras fait le plus dur, crois-moi. Tu n'auras plus à craindre ni rien ni personne.

Je n'ai plus compté les fois où l'on a fait cet exercice, et j'échouais lamentablement. À la fin, c'était toujours le bidon qui gagnait. André était excédé, car je le loupais tout le temps, je le décevais. À cette époque, je me préoccupais « encore » de ne pas le décevoir, même si je le détestais. C'est au terme de l'année suivante que j'ai enfin réussi le test. J'ai fait table rase de ma peur, de ma colère contre André, de tout. J'avais la tête sous l'eau depuis quelques minutes et le manque d'oxygène se faisait sentir. Malgré cela, j'étais concentrée sur les battements de mon cœur qui étaient en train de ralentir, je les contrôlais. André m'a sortie de l'eau, car je ne bougeais plus. J'ai alors pris une grande bouffée d'air et je l'ai regardé droit dans les yeux pour le défier une fois de plus.

Je m'attendais à des félicitations ou encore à une nouvelle punition, mais comme d'habitude, je n'ai eu que du mépris de sa part. Je crois que j'aurais préféré un coup de poing dans le ventre, peut-être qu'il m'aurait fait moins mal que son dédain. Ce manque d'émotions de sa part, quand j'y repense... Suis-je devenue comme André ? Aussi froide et glaciale que lui ? Le suis-je autant avec Joseph ? Pourtant, dernièrement, j'ai montré plus de chaleur humaine avec lui qu'avec quiconque sur cette terre. Non, c'est faux. Je ne suis pas en train de faire la même erreur avec Joseph, d'être insensible, car il est libre de ses mouvements et on partage des choses, parfois.

Je ne suis plus aussi froide qu'avant, je l'ai laissé entrer dans mon intimité dans tous les sens du terme, mais je le prive de mieux me connaître, quoiqu'il n'y ait pas grand-chose à apprendre de plaisant me concernant. Je ne peux pas comparer, cela n'a rien à voir bien sûr, et il ne mérite pas ce traitement, je ne suis pas André et je ne le serai jamais. Je sais qu'il fait des efforts pour me plaire. Je suis la seule responsable de la situation. Si je ne voulais pas de lui, je n'aurais pas dû l'aider. Je l'ai fait, je dois assumer et faire avec. Finalement, je referme la

porte pour lui faire face.

— Très bien, tu as gagné ! Mais sache que tu as toujours le choix, celui de partir à n'importe quel moment.

Et de courir à toute vitesse à la première occasion.

Même si je ne le désire pas vraiment, pour être honnête. Depuis que je suis avec lui, mon pourcentage d'humanité a fait un bond de cinquante pour cent, au moins.

— J'ai compris, rétorque-t-il.

Je le prie de me suivre. La maison est à étage et au sous-sol se trouve mon garage. On y descend par un escalier en métal blanc et une banale porte en bois le sépare de la villa. Peut-être qu'il est au courant pour le garage, mais il n'a jamais demandé à y accéder ni même essayé d'y pénétrer tout seul, je l'aurais remarqué, inévitablement. Je sors les clés de ma poche arrière pour l'ouvrir. Je tâtonne à la droite du mur pour trouver l'interrupteur. Joseph est toujours derrière moi et quand je tombe enfin sur le bouton, la pièce s'éclaire d'un coup sur mes voitures de luxe. Une Ferrari blanche 458, une Lamborghini Aventador noir mat et une Aston Martin DB9 gris métallisé. Je suis ici dans mon magasin de jouets et il est le premier à qui je le fais découvrir.

— Je me doutais que tu avais du fric, la maison, les *escorts*, mais là, ces bagnoles... Même pas en rêve, j'aurais cru les approcher un jour d'aussi près, s'exclame-t-il excité. On les a seulement sur commande, non ?

— Certaines, oui. Laquelle te plaît le plus ?

— Les trois, pour tout te dire. Elles sont magnifiques, mais la Lamborghini, elle en jette !

— Tu as ton permis ?

— Oui. Oh ! Ne me dis pas que tu vas me laisser en conduire une ?

— La Lamborghini est aussi ma préférée, confirmé-je.

Je lui lance les clés de celle-ci qu'il rattrape avec dextérité. Il s'approche de la voiture avec hésitation et il me regarde en s'assurant que je ne vais pas changer d'avis. D'un geste de la tête, je lui fais signe de monter dedans :

— Vas-y !

Il s'exécute avec un plaisir non dissimulé. Il allume le moteur qu'il fait ronronner de quelques coups d'accélérateur pour fanfaronner. Je m'installe à ses côtés. Je lui montre deux ou trois trucs sur le tableau de bord afin qu'il dompte un peu la bête qu'il a entre les mains. Je rentre les coordonnées du restaurant dans le GPS de la voiture.

— Santa Monica ? s'exclame-t-il.

— Démarre, je vais être en retard sinon.

Chapitre 8

Il fait très attention en conduisant, car il sait combien coûte la voiture, du moins, il doit s'en douter. Nous sommes sur le chemin pour Santa Monica, il est concentré sur la route et moi je suis occupée à le regarder. Que ce garçon est étrange. Qu'est-ce qu'il peut trouver de si passionnant chez moi ? Je ne suis pas tendre avec lui et il me porte malgré tout de l'intérêt. Je n'ai rien à lui donner, à lui offrir, à part une vie qui n'en est pas vraiment une et un côté obscur qu'il n'a pas encore découvert. Pourtant, il ne s'enfuit pas, pas pour l'instant. Peut-être que s'il savait vraiment tout de moi, il serait parti depuis longtemps, ça me paraît évident.

Nous restons silencieux pendant le trajet. C'est curieux venant de sa part, lui qui n'arrête pas de parler d'habitude, il semble préoccupé. Nous sommes arrivés à destination et je lui demande de se garer dix mètres plus bas que le restaurant. Il est 11h 15. Ça me laisse le temps d'observer les lieux. Je ne viens jamais dans cette ville, je ne la connais pas. Il faut que je fasse du repérage. Je regarde sur les toits, le trottoir d'en face, les passants, j'examine tout pour ne pas avoir de surprises, car les surprises, dans ce métier, peuvent être fatales.

Dans des cas comme celui-là, je préfère ne pas prendre de risque et je sors mon PC de mon sac à dos. Joseph se décide à ouvrir la bouche. Pas que cela me manquait, mais... Il me demande ce que je fais et je lui réponds par « ferme-la ». Il ne bouge plus. Je suis plus dure que je ne le pense dans mon langage. Je suis brut de décoffrage, même avec lui. Je n'ai pas l'habitude de me préoccuper des gens et de savoir si j'ai froissé ou pas leur ego, mais là c'est différent, c'est Joseph, il faut que je mette un peu plus de formes. Je dois apprendre à devenir plus civilisée et ce n'est pas facile pour moi. J'arrête d'y penser et je me concentre, il est en train de me distraire et ce n'est pas bon.

Je me connecte au réseau de la ville afin d'avoir accès à tout ce qui peut ressembler à des yeux, et spécialement dans le quartier où nous sommes stationnés. Tous les commerces des alentours et le restaurant où j'ai rendez-vous y passent. Je coupe l'Internet, l'Intranet, le téléphone, enfin presque tout. Pendant les trente prochaines minutes, ce bout de Santa Monica sera virtuellement isolé du monde. J'ai mis toutes les caméras vidéo HS. Je n'ai pas le contrôle sur tout, mais sur une grosse partie. Tout ce qui s'apparente à de la surveillance à un kilomètre à la ronde est maintenant en veille. Après un long silence et beaucoup de manipulations de ma part, Joseph rouvre la bouche.

— Je ne te demande pas ce que tu es en train de faire.

— Non, réponds-je, les yeux toujours sur mon écran.

— C'est bien ce que je pensais, bougonne-t-il.

— Je t'avais dit de ne pas venir, je t'avais prévenu. C'est pour le boulot, pas pour le fun.

— C'est quoi ton métier, informaticienne et Bruce Lee ? dit-il, ironiquement.

— Tu as trouvé ! répliqué-je sarcastique. Je vérifie les systèmes de la ville et quand on me fait chier, je tabasse les gens.

— Fous-toi de ma gueule Kali Scott ! Tu penses que je suis débile ? J'ai l'air si con que ça, dis-moi ?

— Joseph, je ne te prends pas pour un idiot, crois-moi, sinon tu ne serais même pas ici avec moi, tu ne serais pas là, tout court. Le truc avec mon boulot, c'est que... c'est particulier et tu n'as pas besoin de tout savoir, point.

Sa bouche essaye d'articuler une phrase, mais je ne lui laisse pas le temps de répondre. Colt vient de faire son apparition. Habillé d'un costume gris clair très étriqué qui fait ridiculement ressortir tous ses muscles bien trop gros pour ses vêtements, et d'une paire de lunettes de soleil marron. Ce type est attirant, même pour un flic. Il a l'air d'être seul. Lui aussi est suspicieux et regarde autour de lui avant de rentrer dans le restaurant. S'il est si soupçonneux, alors le danger ne vient peut-être pas de lui. Je lui fais confiance, enfin très partiellement, parce que je m'en méfie toujours, il reste un agent du FBI, et moi une « nettoyeuse ».

— Joseph, je te confie la voiture. Va te promener, si tu veux. Je te contacte quand j'ai fini. Tu as de l'argent ?

— Je dois avoir vingt dollars sur moi.

— Vingt dollars, bon Dieu !

Je souffle. Qu'est-ce qu'il va faire avec vingt billets à Santa Monica ! J'en sors deux cents de la poche de mon jean et les lui donne.

— Les papiers de la voiture sont dans la boîte à gants. Si tu te fais arrêter, tu les présentes et si tu as un problème, tu m'appelles.

— Tu vas rejoindre le mec qui vient d'entrer dans le resto ? me demande-t-il.

— Encore des questions. Je crois que je t'ai répondu plus que mon quota mensuel aujourd'hui. C'est pour le boulot. Quand je te téléphone, soit prêt, je n'aime pas qu'on me fasse attendre, et fais attention à la bagnole, OK ?

— Oui, j'ai compris, c'est bon ! lance-t-il, excédé. Arrête de me traiter comme un gosse, je n'en suis pas un.

— Je suis dés... désolée, je n'ai pas l'habitude de ce genre de situation et de m'excuser non plus, d'ailleurs.

— Vas-y, je t'attends !

Il m'embrasse sur la joue par surprise. Je ne proteste pas, mais je ne le lui

rends pas. Je le laisse pour rejoindre Colt au restaurant après un dernier coup d'œil de vérification. Je passe la main dans mon dos pour m'assurer que mon arme est toujours bien là. Encore un autre toc dont je ne peux me défaire. Je fais profil bas pour rentrer dans le restaurant français. Il y a du monde, beaucoup trop à mon goût. Le maître d'hôtel vient vers moi et me demande si j'ai réservé. Je passe devant lui sans le calculer car j'ai repéré Colt, attablé au fond de la salle. Je constate avec fierté que c'est la panique informatique, même ici. Ils ne savent plus où donner de la tête. J'ai foutu le bordel dans le quartier. Je m'approche de lui, mes Ray-Ban toujours sur le nez, et je m'assieds. Il est surpris, il ne m'a pas vue arriver.

— Qu'est-ce qu'il y a de si important, Colt ? Tu sais que je n'aime pas ce genre d'interaction, surtout en public.

— Je n'aurais jamais fait l'erreur de te rencontrer dans un endroit sans personne autour, lance-t-il en retirant ses lunettes de soleil.

— Tu aurais peur que je te descende ? dis-je d'un air condescendant.

— Avec des gens comme toi, il faut toujours prendre ses précautions. On ne sait jamais ce que vous avez dans la tête.

Des gens comme moi...

— Je ne veux pas te décevoir, mais qu'il y ait du monde ou pas, ce n'est pas ça qui m'arrêtera s'il me prend l'envie te buter, Colt.

— C'est bien ce que je disais, tu es dangereuse.

— Je n'ai pas de temps à perdre, va droit au but !

— Le grand patron va se pointer à Los Angeles pour réclamer des explications à Franck.

— Et alors ? demandé-je

Même si je connais déjà la raison du voyage de Tony.

— Ma hiérarchie m'a demandé de mettre ça sur lui.

Il me glisse une micropuce sur la table.

— On veut savoir ce qu'il dit, ce qu'il fait, où il va. Il faut que tu l'insères dans l'emplacement de sa carte SIM. Qui mieux que toi peut faire ce job ?

— Je ne bosse pas pour le gouvernement et je ne suis pas ton espionne non plus. Pour ton information, on ne l'approche pas comme on veut. Tony, ce n'est pas Franck. Si le nain a dix gardes du corps, Tony en a vingt. Je n'en ai rien à taper de lui. Je te le répète, je ne travaille pas pour les flics. Ça n'a jamais fait partie du deal.

— Peut-être que tu n'en as rien à foutre de Tony, mais nous, il nous intéresse. Il est passé top priorité devant ton Franck. Alors si tu veux ton patron, il faudra que tu coopères, et on n'a pas de deal, toi et moi ! C'est juste un échange de bons procédés, s'agace-t-il.

Il commence à s'emporter, à devenir nerveux, je n'aime pas ça.

— C'est surtout toi, Colt, qui en bénéficie pour le moment de notre « échange de bons procédés ». Pour l'instant, tu ne m'as rien donné en retour.

— Ne me prends pas pour un con ! À chacune de nos opérations contre ton patron, tu en profites, ne dis pas le contraire.

— Même si c'est le cas, je ne ferai pas ce que tu me demandes.

— Je vais t'avouer quelque chose qui va faire exploser ton petit monde et ton ego. Tu penses m'avoir épargné ce jour-là ? Je t'ai laissé croire que c'était le cas pour te mettre le grappin dessus. Depuis le temps que je voulais t'attraper, je t'aurais bien descendue, pour être honnête, car des gens comme toi... Mais j'ai jugé plus pertinent de te garder vivante dans notre intérêt, pour t'utiliser. Le propre tueur de Franck qui allait me donner les infos nécessaires à ma promotion, la vie est ironique, non ?

— Plus que tu ne le crois.

Je reste calme malgré ce que je viens d'entendre. Moi qui étais persuadée de l'avoir entre les mains, c'est lui qui me tient, et depuis le début. Quelle idiote !

— Alors, continue-t-il, tu vas prendre cette putain de puce et faire ce que je te dis de faire. Sinon je vais probablement revenir à ma première idée, même si je n'ai pas l'aval de mes supérieurs.

— Tu essayes de m'intimider ? Sans déconner ? ricané-je.

Discrètement, je sors de son étui le couteau qui est attaché à ma cheville. Les tables du restaurant ne sont pas grandes et par dessous la nôtre, je presse la pointe de la lame sur les parties intimes de Colt. Une petite grimace se dessine sur son visage car il est conscient de ce avec quoi je suis en train de le menacer, sans que personne ne s'en doute. Un léger coup de droite à gauche et il pourrait ne pas repartir debout. Je le sais, il le sait, l'expression sur son visage ne ment pas. Il a raison, je suis dangereuse. Les « gens comme moi » le sont, car rien ne les retient. Finalement, après une minute qui doit lui sembler interminable, je remets mon arme dans son étui. Je devais lui montrer, lui faire savoir que je n'ai rien à perdre, que je n'en ai rien à foutre, et que je suis prête à tout.

— Je vais être claire, Colt. À présent que j'ai toute ton attention. Toi et ta hiérarchie, votre puce, vous vous la mettez où je pense. Tu crois que j'ai besoin de toi pour avoir Franck ? Jusqu'à maintenant, je t'ai aidé « gratuitement », mais si tu continues à me menacer ou à vouloir me soumettre, je vais devenir moins conciliante. Je ne reçois d'ordres de personne et surtout pas d'un connard comme toi.

— Si tu ne fais pas ce que je te demande, je te balancerai, dit-il. Je t'assure que je ne vais pas me gêner et ça va m'apporter une belle promotion d'avoir coffré The Korsican.

— J'en suis sûre... soupiré-je en remettant mes Ray-Ban.

Je me lève pour repartir en direction de la sortie.

— Si tu ne le fais pas, insiste-t-il, tu vas perdre un allié, tu auras besoin de moi tôt ou tard.

— Je n'ai besoin de personne, dis-je en me retournant vers lui. Pas pour ce que je dois faire.

— Dans ce cas, tu auras le FBI à tes trousses, m'affirme-t-il en m'attrapant le bras.

— Ne me touche pas, ne me touche jamais plus, sifflé-je à travers mes dents en arrachant sa main.

Il se lève à son tour, le regard noir, en refermant sa veste et me laisse avec ces derniers mots :

— Si tu n'as vraiment besoin de personne, j'en suis désolé pour toi, tu mourras seule. Mais maintenant, la question que tu dois te poser est qui, du FBI ou de ton boss, aura ta peau en premier ? sourcille-t-il, fier de lui. Je te souhaite une excellente journée !

Je le regarde partir. Il a raison. Je vais mourir seule, mais ce n'est pas un scoop, je me suis faite à l'idée il y a longtemps déjà. J'ai peut-être pris une mauvaise décision en refusant de faire ce que Colt me demandait, mais je n'allais pas faire le boulot du FBI. J'ai mes propres plans et il n'en fait pas partie. Ça aurait été Tony pour commencer, et après ? Le Président ? Ces mecs-là ne s'arrêtent jamais et en réclament toujours plus.

Mon but est de tuer Franck, pas de démanteler toute l'organisation du pays. À un moment ou à un autre, je retomberai sur Colt dans des circonstances moins plaisantes. Peut-être que je dois sérieusement penser à m'en débarrasser aussi. J'attends quelques minutes avant de sortir à mon tour. Je m'apprête à téléphoner à Joseph quand je remarque que la voiture n'a pas bougé. Il est toujours au volant et je ne tarde pas à reprendre ma place du côté passager.

— Tu es resté ici tout le temps ?

— Kali, regarde à ta gauche !

Joseph fait un signe de la tête. Colt. Il n'est pas venu seul comme je le pensais. Il est sûrement avec des « amis » à lui. Ils m'ont vue sortir du restaurant, ils connaissent mon visage. Quelle conne je fais. J'ai été imprudente, moi qui ne le suis jamais, tout ça parce que j'ai eu un peu confiance. Il m'a eue. Il s'attendait à ce que je lui dise non, il avait tout prévu. Ses collègues ont dû prendre des photos de moi. Je ne peux pas les laisser avec ces preuves. Je dois me décider et vite. Il y a Joseph, je ne peux pas l'impliquer dans tout ça, mais si je pars là, maintenant, c'est foutu. Jamais je ne pourrai récupérer ces putains de clichés ou de vidéos à temps.

— Joseph, sors de la voiture et attends-moi dans la rue plus bas, je lui ordonne. Mets-toi dans un angle mort comme ici. Vérifie qu'il n'y a pas de caméras. Je te retrouverai.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Joseph, fais ce que je te demande, descends cette putain de rue, je lui crie dessus.

— Kali !

— Crois-moi Joseph, tu n'as pas envie de voir ce que je vais faire, fais simplement ce que je te dis.

Je sors ces derniers mots sur un air plus doux cette fois, pour ne pas l'effrayer plus qu'il ne l'est déjà. Je le fais surtout pour qu'il m'obéisse. Il s'exécute sans broncher. Il se plante à côté de la Lamborghini. Je prends sa place derrière le volant. Sur chacune de mes voitures, j'ai prévu une option vitres teintées au cas où. Pour ce que j'ai à faire, ça va m'être utile. Je sors une cagoule de sous le siège passager et j'attrape un fusil à pompe caché à l'arrière. Il est compact et possède une fonction lance-grenade. Il est unique et puissant, c'est une commande sur-mesure que j'ai fait faire par un spécialiste du genre, pour les cas extrêmes. Je ne l'ai jamais utilisé jusque-là et d'ailleurs, je pensais ne jamais avoir à le faire un jour.

Il suffit de le regarder pour imaginer les dégâts qu'il peut causer. Je le pose sur mes cuisses et j'enfile ma cagoule. Je démarre la bagnole en direction des flics. J'accélère, et je donne un coup de volant sur la gauche pour traverser la voie parallèle. Je mets ma voiture en travers de la route pour bloquer la leur. Il faut faire vite avant qu'ils ne réagissent et dégainent. Je descends de la Lamborghini et je commence à tirer sur eux, sans réfléchir, sans ressentir, sans défaillir. Colt va y passer aussi, je ne lui ferai pas de cadeaux, c'est fini. J'ai eu les deux autres à temps, une balle dans la tête de chacun d'eux. Elles ont littéralement explosé, il y en a partout. Le fusil à pompe, ça ne pardonne pas.

Colt me shoote dans l'épaule gauche, je ne l'ai pas vu venir. Je ne ressens pas encore la douleur, donc je n'ai pas de difficultés à lui mettre une balle dans le genou droit. Il jure et tombe à terre. Les passants autour de nous hurlent. C'est la panique. Je m'approche de lui, il m'implore de ne pas le faire, je bloque ma respiration, je maîtrise ma peur, je vise son crâne, j'appuie sur la détente, un bruit sourd retentit, c'est terminé.

Je commence à goûter les effets de ma blessure à l'épaule, mais ça ne doit pas m'arrêter. J'ai la main droite ensanglantée parce que je l'ai touché. J'attrape une paire de gants à l'intérieur de mon blouson et les enfille. Je fouille le corps de Colt, rien. Je prends son portable et je continue chez les deux flics, rien non plus. J'entends au loin les sirènes de la police, il faut que je m'active. Je jette un coup

d'œil dans leur voiture et je découvre un appareil photo reflex, c'est sûrement ça que je cherche. Je l'attrape et pour ne pas prendre plus de risques, je décide d'éradiquer les dernières preuves. Je recule un peu et j'envoie une mini-grenade dans leur véhicule, qui explose instantanément. Je mets mon bras devant mon visage, tellement la déflagration est grande et brûlante. Je ne m'attarde pas et je remonte illico dans la Lamborghini. Je lance l'appareil sur le siège arrière. Je n'ai pas arrêté le moteur et je fais un 180° degrés pour repartir aussitôt. Je dois dégager d'ici et récupérer Joseph plus bas. Je bombe et il est là, à m'attendre comme je le lui ai demandé, mais c'est trop tard. Je l'ai mêlé à tout ça, on l'a vu dans ma voiture, et je suppose qu'il n'a rien raté de mon show non plus. On va probablement le relier à toute cette histoire. J'ouvre la portière et il monte à mes côtés. Je redémarre en direction de Los Angeles, pied au plancher.

Il me fait remarquer que je n'ai pas enlevé ma cagoule. Je l'ôte, ainsi que mes gants, car j'ai chaud et je transpire. Même si je me refuse à ressentir la douleur, elle est quand même présente et le sang coule. Il déchire un bout de sa chemise pour en faire une boule et la presser sur ma blessure. Il ne dit rien. J'essaye de déchiffrer une émotion dans son regard, mais je ne vois rien, ni peur ni reproche... J'ai la main sur le levier de vitesses qui a été souillé lui aussi.

Malgré cette image répugnante, il pose la sienne sur la mienne. Je le fixe, ses yeux sont plongés dans les miens. Qu'est-ce qu'il doit penser de moi, comment me voit-il à présent ? Un monstre sans pitié ? Je me concentre de nouveau sur la route, et mécaniquement, sans pouvoir le contrôler, je soulève mes doigts pour bloquer les siens dans les miens avant de les faire retomber sur le pommeau de vitesses. On passe un long moment dans cette position sans rien dire. Je conduis tout en emprisonnant sa main dans la mienne. Je quitte la route principale pour aller m'aventurer dans un trou paumé avant d'entrer dans la ville de Los Angeles. Je demande à Joseph de descendre de la voiture. Je récupère quelques affaires dedans. Je prends un bidon d'essence dans le coffre.

La douleur commence à se manifester, plus ardente que jamais, mais je dois asperger la voiture pour la cramer et faire disparaître les traces de nos ADN, surtout le sien. Le mien, je m'en tape, car il n'apparaît nulle part. Même s'ils en trouvent, les résultats seront négatifs. Elle allait être la Lamborghini de Californie la plus recherchée à partir de maintenant, et elle devait disparaître, avec les preuves.

Chapitre 9

Joseph me prend le bidon des mains et insiste pour le faire à ma place. Je reste quelques secondes perplexe. Je ne comprends pas pourquoi il tient tant à s'impliquer, alors qu'il l'est déjà trop à mon goût. Pourtant, je lui donne les allumettes et il met le feu, sans hésiter, sans trembler. La voiture s'embrase aussitôt, léchée par les flammes. On doit partir avant qu'elle n'explose. On marche jusqu'à un arrêt de bus.

Je souffle comme un bœuf, suant de plus en plus, mes forces sont en train de m'abandonner, mais je dois tenir. On a déjà fait trois changements et Joseph me maintient comme il le peut, dissimulant ma blessure aux yeux de tous. C'est le début de la soirée quand nous arrivons à la maison. J'ai réussi à tenir tout ce temps, même si je sens que l'infection gagne du terrain. Heureusement pour moi, la balle est ressortie de l'épaule. Mes jambes ne me soutiennent plus. Je m'écroule dans le hall d'entrée. Joseph me traîne jusqu'à ma chambre malgré l'interdiction d'y pénétrer, mais je ne suis pas en état de m'y opposer.

Il me demande ce qu'il doit prendre pour me soigner et je lui indique ce qu'il doit faire. Puis plus rien, tout devient noir. Les lueurs du jour me réveillent. Je suis sans énergie et dans le brouillard. Je sens le bandage autour de mon épaule. Il a fait ce que je lui ai demandé, il a désinfecté et recousu la plaie. Je me lève, même si je ne suis pas encore stable sur mes jambes. Je franchis à peine le seuil de la porte qu'il me tombe dessus.

— Qu'est-ce que tu fous debout ? Retourne te coucher ! m'ordonne-t-il.

— Ça va ! râlé-je. Qu'est-ce que les infos racontent ?

— On ne parle que de ça ou presque, mais ils sont dans le flou. Ils recherchent une Lamborghini et un homme cagoulé.

— Ils ne t'ont pas identifié, c'est déjà ça, répliqué-je, rassurée.

Je m'assieds péniblement sur une des chaises du comptoir de la cuisine.

— Laisse-moi regarder ta blessure, me demande-t-il.

Il déboutonne le haut de mon pyjama, mais je lui bloque le poignet par réflexe, non pas parce que je ne veux pas qu'il me touche, mais je le délivre aussi sec.

— Je t'ai vue nue, je te rappelle. Ton pansement doit être changé, ronchonne-t-il.

Il attrape une paire de ciseaux pour couper mon bandage et nettoyer ma blessure à l'alcool. Il est méticuleux et doux, mais je déguste, en silence. Ses gestes sont précis, comme s'il savait exactement ce qu'il fait. Une fois terminé, il

me rhabille. J'avale de l'ibuprofène pour faire baisser ma température. Je ne le calcule pas, la douleur me pompe le peu d'énergie qu'il me reste, et la tête me tourne à nouveau. Je repars dans ma chambre et je m'installe devant mon ordinateur. Pour le moment, ma seule préoccupation, à part le mal qui me dévore, est de me tenir informée de ce que les flics savent et de protéger Joseph.

Ouais... protéger Joseph.

Je m'introduis dans le système du FBI et dans celui de la police locale, pour commencer. Je lance les recherches, il faudra quelques minutes avant d'avoir les premiers résultats. Joseph m'apporte un verre d'eau et le pose sur mon bureau. Il sait qu'il n'a pas le droit d'entrer, mais depuis quelques heures, les règles que je lui ai imposées n'ont plus lieu d'être, il est devenu mon complice malgré lui.

— Qu'est-ce que tu fais ? me questionne-t-il.

Je me tourne pour le regarder.

— Je vérifie ce qu'ils ont sur nous, sur toi plus précisément. S'ils ont la moindre photo ou vidéo, je l'effacerai. Je ne veux pas que tu sois impliqué.

— Tu peux faire ça ? dit-il, presque fasciné.

— Je viens de descendre trois agents du FBI et j'ai mis le boxon à Santa Monica, ils vont me traquer jusqu'au bout du monde. Ce n'est pas pour moi que je m'inquiète. Je t'ai entraîné dans tout ça alors que tu n'avais rien demandé. Je n'en reviens pas de ce que j'ai fait, j'ai agi comme une vulgaire débutante sous le coup de la menace, sans réfléchir.

Je me passe la main dans les cheveux en fermant les yeux. Qu'est-ce qui m'a pris de les buter en plein jour, avec lui dans le coin en plus ? J'ai fait exactement le contraire de ce que je prévoyais. Je voulais être discrète et j'ai presque provoqué l'apocalypse à moi toute seule. On m'a tellement formatée et appris que si un problème me barrait la route, il fallait simplement l'éliminer. À cause de cette façon de penser qui me colle à la peau depuis des années, je ne me pose même plus de questions, je ne réfléchis pas aux conséquences. Si je me sens en danger, je mets fin à mon problème, c'est tout. Mais cela ne concernait que moi avant... il n'y avait pas Joseph. Je dois reconnaître que là, j'ai merdé grave, en plein jour et en public en plus. Je n'ai pas su contrôler mes émotions.

Me croire invincible m'est retombé dessus, et plus vite que prévu. L'ordinateur cherche toujours les informations pertinentes. Il finit par me procurer ce que j'attends. Rapport de balistique, le type de voiture utilisé, photos et vidéos récupérées par la foule où l'on me voit cagoulée et en train de tuer Colt, entre autres. Tous mes exploits sont sous mes yeux. Tout y est, mais rien sur Joseph, pas encore, mais je dois rester vigilante. Il est juste fait mention d'un éventuel otage que j'ai libéré avant l'attaque. Même à mon sujet, il n'y a pas grand-chose. La Scientifique a fait chou blanc puisque je n'existe pas.

Je sors du tiroir de mon bureau en verre noir une clé USB. Cette clé va encore une fois me sauver la vie. C'est un logiciel que j'ai créé de toutes pièces, il y a quelques années de cela, et que j'ai appelé « *The Eater* ». Je la branche sur le port de mon ordinateur et je lance le *software*. Je n'ai qu'à lui indiquer ce qu'il doit « manger » afin de détruire toutes les infos compromettantes. J'appuie sur le bouton « Entrée » et il commence à faire son job. On peut voir un serpent manger tous les renseignements qui sont apparus à l'écran. Je l'ai conçu comme un jeu vidéo, c'est distrayant à regarder. Le nettoyage ne prend que quelques minutes. Quand c'est fini, il se dandine avec un large sourire, couronné du mot « *SUCCESS* ». C'est la seule petite pointe de fantaisie que je me suis permise, je trouvais ça « amusant » au moment de sa conception. Ce mot-là aussi, je l'ai cherché dans le dictionnaire, mais maintenant, grâce à Joseph, je n'ai plus besoin de ce bouquin, plus vraiment. Je comprends presque ce que je ressens. J'en profite pour introduire également un petit espion qui va me permettre de savoir si de nouveaux éléments sur nous font leur apparition, une sorte d'alerte en temps réel. Ça me préviendra à la fois sur mon ordinateur, par email et par SMS. C'est rapide et efficace. Cela me permettra de faire du ménage rapidement, à temps, si besoin est. Je me retourne vers mon *escort boy*.

— Je vais te laisser partir, Joseph, ils ne vont pas te chercher, tu es en sécurité à présent.

— Et toi ? demande-t-il, préoccupé.

— Moi ? Pourquoi tu t'en préoccupes ? Avec tout ce que tu as vu aujourd'hui, tu aurais dû t'enfuir et en courant en plus. As-tu conscience que tu es le seul témoin à connaître mon visage ? Je pourrais te tuer là, tout de suite !

— Non, c'est faux. Plein d'autres personnes t'ont vue également. Tu vas les éliminer toutes ?

Il marque un point...

— Tu ne m'effraies pas. Si tu voulais le faire, tu l'aurais fait depuis longtemps, tu as eu tellement d'occasions. Tu m'as sauvé la vie, pourquoi faire marche arrière maintenant, Kali ?

— Tu devrais avoir peur, Joseph, crois-moi. Je ne suis pas quelqu'un de bien, tu t'en es aperçu aujourd'hui. Je n'étais pas obligée de les tuer et pourtant c'est ce que j'ai fait, sans remords. C'est comme ça que je suis. Une personne sensée ne resterait pas... à mes côtés. Suis-moi dans le salon, je lui commande.

Il m'emboîte le pas et je lui indique de regarder sous le canapé. Il s'agenouille pour en tirer un sac de sport noir d'une grande contenance. Je lui demande de l'ouvrir, et il y découvre de l'argent liquide. Dubitatif, il le pose sur le sofa, et il me regarde.

— C'est quoi tout ce fric, Kali ?

— Il y a trois cent mille dollars et des poussières. J'ai remarqué dans ta chambre des brochures d'universités pour devenir prof d'anglais. Prends cet argent, inscris-toi dans une de ces écoles, réalise ton rêve, refais ta vie. Oublie ce que tu as vu, oublie que j'existe. Cela va se tasser avec le temps. Je ne veux pas prendre le risque, même s'il est minime, que l'on te relie à moi, il ne le faut pas, jamais.

— Kali, non je...

— Je suis... très fatiguée Joseph, balbutié-je. Je vais retourner me coucher et lorsque je me réveillerai... quand je me réveillerai, soufflé-je, je veux que tu sois parti. Prends les clés de la Mustang, elle est à toi maintenant. Je t'offre une nouvelle vie, un nouveau départ. Saisis la chance que je te donne, on ne l'a pas fait pour moi. Je ne souhaite plus te voir ici, Joseph, plus jamais, tu as compris ?

Je n'attends pas sa réponse, je tourne les talons pour retourner souffrir en silence dans mon lit. Je sens que l'infection se propage, mais il n'est pas possible que j'aie dans un hôpital, c'est trop dangereux. Ils poseraient des questions et tout doit être surveillé maintenant. Les prochaines heures vont être décisives, c'est la blessure ou moi qui va gagner. Je m'allonge en regardant le plafond, ressassant tout ce qui s'est passé. En temps normal, je n'aurais pas fait ce genre de chose, j'aurais gardé la tête froide.

J'aurais pris sa putain de micropuce et j'aurais fait le travail plus tard, en douce, comme j'ai l'habitude de le faire. Mais là, j'ai paniqué. Cela ne m'était jamais arrivée. Je ne me suis pas concentrée sur ce que je faisais. Je pensais à Joseph dans la Lamborghini, au sourire qu'elle lui a déclenché quand il l'a vue. Pour la première fois de ma vie, j'ai fait plaisir à quelqu'un et ça m'a fait du bien. Il m'embrouille la tête et j'ai pris la bonne décision, il doit partir, me quitter, je dois être seule, à nouveau.

Il a commencé à me changer, et pour mes plans, je dois être celle ce que j'ai toujours été, une machine sans émotions, froide et impitoyable, sinon je n'y arriverai pas. Je sens la fièvre qui me gagne, peut-être que demain je serai morte, et toutes ces questions existentielles seront balayées pour de bon, ça sera enfin la délivrance. Je ressens les heures de la journée défilier sur mon visage, à travers le rideau. Je sens les rayons du soleil puis la fraîcheur de la nuit. Deux, voire trois jours se sont écoulés, peut-être plus, peut-être moins. J'ai perdu la notion du temps. J'attrape le verre d'eau posé à côté de moi sur le chevet de ma chambre. Je bois car je suis déshydratée, mais il ne désemplit pas, il n'est jamais vide, je suis sûrement en plein délire. Je transpire à grosses gouttes, je suis trempée, la fièvre commence tout doucement à descendre, pourtant. Je le ressens, mon corps, mon être, reprennent la main. Je réussis à m'asseoir sur le bord de mon lit, je pose mes pieds par terre.

Je donne un coup d'œil à mon pansement, il est propre. Je ne sais pas quelle heure il est et je ne cherche pas à le savoir non plus, mais c'est le matin. Je tente de me tenir sur mes jambes, je me lève d'un coup et, finalement, je suis debout, chancelante, mais debout. J'ai même un peu faim, ce qui est bon signe. J'ouvre la porte de la chambre qui donne directement sur le salon et la cuisine. Il n'y a personne, il est parti. Il a écouté ce que je lui ai dit. Je me surprends à penser que pour une fois, j'aurais aimé qu'il me désobéisse.

Mon portable est posé sur le comptoir de la cuisine. Il est en veille, je le rallume et je consulte mes messages. Franck a du boulot pour moi... mais c'était il y a trois jours de ça. Trois jours se sont écoulés au total, alors que j'ai l'impression que cela ne fait que quelques heures. Je ne suis pas en état de remplir un contrat de toute façon, ça serait de la folie, même pour moi. Je jette le smartphone sur le canapé pour aller dénicher quelque chose dans le frigo. Je m'attends à ce qu'il soit vide, mais au contraire, il est plein. Je trouve de quoi me faire un sandwich. Du jambon, de la mayonnaise, des tomates, des œufs durs et de la salade. Je dresse tout ça avec une organisation bien précise, car je déteste le désordre, même si mon ventre gargouille. Si je ne le fais pas, ça va obligatoirement me contrarier. Je fais bien attention à ce que rien ne dépasse, j'aime que les choses soient symétriques et rangées, même à bout de forces. Dans la maison, tous les objets sont ronds ou carrés, je déteste les « formes difformes », putain de tocs !

Je perçois le bruit de la porte qui se referme dans le couloir. Par réflexe, je sors un pistolet automatique planqué dans un des tiroirs du meuble devant moi. Je le pointe en direction des pas que j'entends, je ne sais pas qui s'aventure chez moi, mais il va s'en prendre une direct dans la tête. Je suis prête à appuyer sur la gâchette quand Joseph fait son apparition avec un sac de courses dans une main et des clés dans l'autre.

Chapitre 10

Il s'immobilise pendant quelques secondes et je repose mon arme à sa place.

— J'ai failli te tirer dessus, idiot ! fais-je, soulagée de ne pas l'avoir fait.

— J'ai vu ça ! Je suis content que tu sois debout et... en forme, raille-t-il.

— Pourquoi tu n'es pas parti ?

— Je ne le veux pas.

— Ça ne prouve qu'une chose... soufflé-je. C'est que tu es encore plus dingue que moi, Joseph !

Il pose le sac sur une des chaises et vient vérifier mon pansement. Je le laisse faire. Puis il colle sa main sur mon front.

— Super... Tu n'as presque plus de fièvre. C'est bien que tu manges un peu, il faut que tu prennes des forces.

— Je t'ai dit que tu ne pouvais pas rester avec moi, c'est dangereux. Il faut que tu partes avant que les ennuis me tombent dessus. C'est quoi que tu n'as pas compris ?

— Jette un œil au journal que j'ai laissé sur la table basse, vas-y, c'est en première page.

Je le regarde, exaspérée par la décontraction dont il fait preuve, comme s'il n'accordait aucune importance à qui je suis et à ce que je fais. Il ne mesure pas la gravité des derniers événements. Même moi, je commence à m'en inquiéter, alors que d'habitude je n'en ai rien à foutre, c'est dire si c'est sérieux. Je prends le journal qui est posé sur la table. C'est le gros titre de la veille « Le tueur de flics de Santa Monica arrêté ». Ils ont appréhendé un homme d'une quarantaine d'années, ils ont trouvé des preuves accablantes, mais lesquelles ? Puisque c'est moi ! Comment ont-ils pu se tromper à ce point ? J'ai tout effacé, ils n'ont personne à arrêter, tout ça n'est qu'une mascarade. Qu'est-ce que ça veut dire à la fin ? Joseph, toujours relax, récupère mon sandwich et l'entame.

— Ne te gêne pas ! lâché-je.

— Désolé Kali ! dit-il en mastiquant. Je n'ai pas pris de petit déjeuner et j'ai faim. Alors le journal, c'est une bonne nouvelle, non ?

— Pas pour le type qu'ils ont attrapé. Ils n'ont aucune preuve, que dalle, et là... Il y a quelque chose qui cloche.

— C'est fini, Kali. Ils n'en ont plus après toi, respire !

— Je ne peux pas... respirer. Je ne sais pas ce que ça veut dire.

— Je t'apprendrai à lâcher prise. De temps en temps, ça fait du bien.

— Est-ce qu'au moins, tu as une idée de *ce que* je suis, de ce que je fais

comme boulot, *JOSEPH* ? fais-je en haussant la voix. Parce que tu ne me donnes pas l'impression de piger tout le concept.

— Tu tues des gens pour vivre, je l'ai vu, j'ai compris, lance-t-il en continuant de manger.

— Tu n'as aucun problème avec ça ? bredouillé-je, interloquée.

— J'ai été terrifié la première fois, je ne te le cache pas. Je pensais vraiment à me barrer.

— Quelle première fois ?

— Les Mexicains ! Je t'ai vue repartir pour les descendre... pour moi.

— Tu étais au courant pendant tout ce temps ? Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Je ne sais pas, marmonne-t-il.

Il repose le sandwich.

— En temps normal, je me serais cassé tout de suite. Mais c'est quelque chose que je ne peux pas expliquer, c'est magnétique, quand tu es près de moi, je suis attiré comme un aimant. Tu dégages un truc... Je sais que ce n'est pas la chose à faire de rester avec toi, ce que tu fais... J'en suis conscient, même si tu penses le contraire, mais c'est plus fort que moi. Lorsque tu les as tués, j'étais prêt à le faire, à me barrer, m'enfuir loin, mais il y a quelque chose qui m'en empêche... Je veux être avec toi malgré tout.

— Tu aurais dû partir, je ne suis pas quelqu'un pour toi, je ne suis quelqu'un pour personne, tu mérites mieux.

— Tu m'as sauvé d'eux ! Tu m'as dit que l'on avait toujours le choix, j'ai fait le mien. Je sais qu'il y a du bon en toi, tu me l'as prouvé.

— Tu m'as vue abattre comme des chiens trois policiers et tu perçois encore du bon en moi ? C'est quoi qui t'excite autant, Joseph, hein ?

Je m'approche de lui pour le secouer.

— Ça te fait bander de me regarder tuer des gens ? C'est le sang sur les mains, l'adrénaline, les voitures de luxe, les armes, l'argent ? Que je sois dangereuse ? Quoi au juste, *JOSEPH* ? crié-je.

Il m'attrape les deux poignets pour que je me tienne tranquille. Je suis survoltée, je ne comprends pas ce qu'il peut aimer à ce point en moi. Il a plus de force que je ne l'aurais pensé, mais il a l'avantage que je sois faible, sinon je me serais débarrassée de lui sans problème.

— Calme-toi ! Sinon ta blessure va se rouvrir. Il n'y a rien qui m'excite dans tout ce que tu as dit, excepté que j'ai envie de prendre soin de toi comme je l'ai fait ces derniers jours. Je t'aime et tu as besoin d'avoir quelqu'un dans ta vie, Kali, qu'on te remette dans le droit chemin. Tu es ce que tu es, mais je suis certain que ce n'est pas ce que tu désires. Laisse-moi te rendre ce que tu as perdu et qui te manque tant, un peu de compassion et d'amour.

Il me relâche.

— Je ne connais pas ces mots.

— Bien sûr que tu les connais tous. Tu les as juste oubliés. Il est temps pour toi que je te montre ce qu'« être aimé » signifie !

— Qui te dit que je le désire et par toi qui plus est ?

— Raconte ce que tu veux, je ne te crois pas. Si tu souhaites que je parte, il faudra me tuer, tu n'as pas le choix.

— Ne me tente pas ! grimacé-je.

— Tu vois, ça commence à venir, tu fais de l'humour. Je vais me baigner dans la piscine. En gardant ta blessure hors de l'eau, tu pourras me rejoindre. Viens prendre un peu le soleil, ça te fera du bien. Je t'attends en bas.

Il me laisse dans le salon et de là où je suis, je le mate en train de se déshabiller. Il ne s'embête pas à enfiler un maillot de bain. Je ne détache pas mon regard de la sculpture de son corps si bien dessiné. Il a une silhouette rectiligne où tout est en harmonie. Ses épaules, ses bras, sa taille, ses fesses. Je le vois presque parfait alors qu'il n'y a pas si longtemps, je le trouvais juste « acceptable ». Je me réjouis du spectacle. Il plonge dans la piscine et je ne me lasse pas de le regarder faire des longueurs. Je ne me suis jamais attachée à personne, je ne me l'autorise pas. Mais cet homme qui me paraissait si insignifiant il n'y a encore pas si longtemps, est arrivé à m'apprivoiser, et à faire que je me préoccupe de son sort.

Je descends à mon tour à la piscine. Elle est magnifique, toute en pierre taillée grise. Des escaliers y mènent directement sans faire d'efforts et au fond, une fontaine rejette de l'eau, comme une cascade qui viendrait mourir dans un lac. Le cadre est idyllique et pourtant, ce n'est que maintenant que je m'en aperçois. Je garde ma chemise et mes sous-vêtements et j'enlève seulement le bas de mon jogging. Je ne suis pas encore prête à aller nager, loin de là.

Je m'assieds sur les marches immergées pour profiter de leur fraîcheur. Après les jours de fièvre intense qui m'ont clouée au lit, cela fait du bien. Je continue à le contempler dans l'eau si claire et je peux deviner la partie de son anatomie la plus intime, que mon corps a déjà goûtée il n'y a pas si longtemps. Je détourne les yeux vers l'horizon, vers Los Angeles. Qu'est-ce qui m'arrive ? Je ne suis pas si prude quand je suis avec les autres, au contraire, j'apprécie de les scruter comme un prédateur avant de chasser une proie. Mais lui, c'est complètement différent. Je trouve presque indécent de le regarder comme je le fais. Il s'arrête sur le rebord de la piscine près de moi, les cheveux mouillés, le corps dégoulinant de perles d'eau.

Il me fait envie. Il me fixe intensément de ses yeux bleu persan, et il me sonde comme s'il pouvait lire dans mes pensées. Il fait quelques brasses pour me

rejoindre. Il s'appuie de ses bras puissants sur les escaliers où je suis assise pour me surplomber, me dominer. Son corps mouillé se rapproche du mien, mais il fait attention à ne pas effleurer l'endroit où je suis blessée. Des gouttes d'eau tombent sur mon visage. Ses yeux sont perdus dans les miens, je me sens tout chose. Il prend une grande inspiration et s'aventure à m'embrasser dans la partie droite de mon cou. J'ai une petite réticence à ce qu'il me touche, mais celle-ci se transforme vite en frissons de plaisir. Il me susurre à l'oreille :

— Donne-moi le contrôle.

Quand je baise avec les autres, c'est moi qui prends les choses en main comme j'ai l'habitude de le faire, mais ça, c'était avant lui, avant Joseph. Je n'aime pas me laisser diriger, surtout lorsqu'il est question de sexe. Pourtant, c'est ce que je m'apprête à faire pour la première fois. Laisser quelqu'un décider pour moi. Il me remonte délicatement sur la première marche de la piscine qui est plus large que les autres. Il me caresse les cheveux et il continue à m'attaquer avec de doux baisers. Il se recule un petit peu pour me libérer de ma culotte qu'il jette au loin. Il m'écarte les jambes pour être au plus près de moi, de mon corps. Il disparaît de mon champ de vision pour s'occuper de mon triangle intime avec sa langue. Je contiens mon désir pour ne pas lui montrer que ça m'excite, que cela me plaît. Je le sens encore et encore jouer avec mon clitoris, je ne me souviens pas avoir pris autant mon pied depuis longtemps, même en payant. Il est doué.

Il refait surface après quelques minutes. Il est toujours entre mes cuisses, il me laisse un léger baiser sur la bouche. Il agrippe la marche pour entrer en moi. Son désir gonfle à mesure qu'il s'enfonce, il irradie chaque fibre de mon être. Il me donne des coups de reins sans être trop brusque, comme s'il craignait de me faire mal ou d'être brutal, comme s'il pouvait l'être, lui qui n'est que tendresse. C'est à ce moment précis, quand il se retire de ma chair à temps, que je comprends ce qu'il voulait dire lorsqu'il m'a dit qu'il désirait me faire l'amour. C'est doux, chaud et intense, on se donne à l'autre pour ne faire qu'un. J'ai attrapé une nouvelle sorte de fièvre, et celle-là je n'en avais jamais été atteinte, elle s'appelle Joseph.

C'est différent de ce que j'ai connu jusqu'ici, de ce que l'on a fait quelques jours auparavant dans la voiture. Ce n'était que du sexe, il avait raison. Maintenant, je comprends la distinction. Il m'embrasse une nouvelle fois avec délicatesse, et il me tend la main pour m'aider à me relever en faisant bien attention à ma blessure. Il me laisse pour repartir nager encore un peu. Je retourne à la maison, désorientée par ce qui vient de se passer. Quand je l'ai rencontré, il était hésitant, maladroit, et depuis la fusillade... Il est devenu sûr de lui, confiant dans sa gestuelle et dans son comportement. Je le regarde encore

une fois. Il est différent, et je peux le comprendre. De tels événements changent une personne, cela détruit ou cela rend fort. Mais je continue à penser qu'il devrait fuir loin de moi.

Quelqu'un qui tue des gens pour du fric, ça terrifie n'importe qui, pourtant, lui... non. Le téléphone se rappelle à mon bon souvenir et cette fois, je dois prendre le message. Ce n'est pas Franck qui me l'a laissé, mais le *Big Boss* qui souhaite me rencontrer. Je ne suis pas étonnée qu'il ait eu ce numéro. Franck a dû céder sous la pression, personne ne dit « non » au grand patron, même pas Franck. Il me donne rendez-vous dans un hôtel de luxe à Beverly Hills. Je n'ai aucune idée de ce qu'il veut, mais je ne vais pas tarder à le savoir. Joseph me rejoint dans le salon, à moitié dégoulinant, toujours nu.

— J'ai du travail, je dois partir, l'informé-je.

— Tu n'es pas encore en état de bosser.

— Ça va aller, c'est juste une réunion. Ce n'est pas « ce genre de travail ».

On se verra tout à l'heure, OK, Joseph ?

— Je t'accompagne au cas où ! Tu n'es pas remise et...

Je le coupe.

— Non, pas cette fois et ce n'est pas négociable, fais-je, sévère.

— Je m'incline, soupire-t-il. Quel duo on fait, une pute et un tueur, fait-il en plaisantant.

— Je ne veux plus jamais entendre ce mot-là dans ta bouche, plus jamais, t'as compris ? me fâché-je.

— Qu'est-ce que je dois dire à la place de « tueur » ?

— Je ne parlais pas de moi, crétin, mais de toi ! Tu n'es plus une pute, c'est fini. Et d'ailleurs, la librairie, c'est terminé aussi. Tu vas reprendre des études et tu vas te concentrer uniquement sur ça. Ton seul travail, maintenant, sera de décrocher ton diplôme. Quand je rentre, on ira t'inscrire et avec un peu de chance, ça sera encore possible pour ce semestre.

— Tu n'es pas obligée de faire ça.

— Je sais, mais j'en ai envie. Il est grand temps que je fasse les choses différemment à présent.

Chapitre 11

Je le laisse derrière moi pour me préparer et par là, j'entends que je vais emporter mon compagnon de voyage, mon 9mm. Même si maintenant Joseph sait ce que je suis, ce que je fais, il n'a pas besoin de connaître tous les détails. Tony ou pas, la prudence est de mise, surtout que je ne l'ai jamais rencontré, et que je ne sais pas à quoi m'attendre. Je porte mon jean, ma chemise noire, mon blouson en cuir de la même couleur et mon flingue planqué dans le dos. Joseph me tombe dessus, à peine sortie de la chambre :

— Tu vas rentrer ?

Je lui réponds avec une quasi-certitude :

— Cette fois, « oui ».

— Pourquoi, « *cette fois...* oui » ? s'inquiète-t-il.

Et je lui réplique avec ma froideur légendaire :

— Un jour ou l'autre, je ne reviendrai pas, Joseph, c'est comme ça, lorsqu'on fait ce job.

Je le quitte sur cette réponse qui peut glacer le sang, mais qui n'est ni plus ni moins que la vérité, surtout si je m'obstine dans cette voie. Mais honnêtement, je ne sais rien faire d'autre. Je choisis de conduire la Mustang, même si elle ne m'appartient plus désormais. Il faut que je pense à en acheter une autre, pour moi. J'apprécie mes bagnoles de luxe, mais elles sont trop tape-à-l'œil et elles me mettent mal à l'aise en plein jour. J'arrive devant l'hôtel, enfin. Le trajet a été pénible à cause de ma blessure, ça tire et ça fait mal, mais hors de question que je montre que je suis faible. Un portier me prend les clés de la voiture pour aller la garer. C'est un endroit assez chic, mais il y a un peu de tout au niveau de la clientèle. Des touristes aux patrons d'entreprise, en passant par les prostituées qui ne se font pas remarquer, assises au bar, excepté pour un œil aiguisé comme le mien. Je traverse le lobby décoré de marron et de blanc avec de grandes peintures dans les mêmes tons. C'est plutôt cosy avec ces mini-salons installés un peu partout.

Je prends l'ascenseur pour le sixième étage, celui indiqué par Tony. Les deux pans de couleur or s'ouvrent et j'en sors. Je donne un coup d'œil vers la droite, puis vers la gauche. Bingo ! Il y a deux types d'une certaine corpulence qui gardent la porte de la chambre du fond. Je ne peux pas me tromper. Niveau discrétion, ils doivent apprendre quelques bases. Je m'avance vers eux d'un pas déterminé. L'un d'eux tâtonne son oreillette alors que son acolyte tripote l'arme dans son étui. Même à cette distance, je serais la plus rapide et j'atteindrais ma

cible.

Je peux le descendre, je peux le briser facilement, je suis plus forte que lui.

Si quelqu'un pouvait lire dans mon esprit, il prendrait mes réflexions pour de la prétention, car je connais ce mot, mais ce n'est pas le cas.

Mais toutes ces pensées que j'ai ne sont qu'un jeu que j'ai inventé lorsque je pars en « mission ». Pour être préparée à tous les cas de figure. Je dois avoir un coup d'avance sur mon adversaire. Alors, quand je le vois, j'imagine toutes mes possibilités pour le mettre à terre. Jusque-là, ma technique a toujours fonctionné. Psychologiquement, je suis parée à toute éventualité et c'est ce qui me donne l'avantage sur mes victimes : l'anticipation. J'arrive en face d'eux quand le plus gros m'ordonne de lever les bras.

Je lui indique que j'ai rendez-vous. Il me prend mon arme pour la mettre dans sa poche. Il ricane en me disant que son boss n'attend personne. J'enlève mon blouson tout doucement, pour qu'ils n'aient pas de gestes malheureux, puis je dégrafe le bouton droit de la manche de ma chemise, juste assez pour leur montrer le tatouage incrusté dans ma peau. Je déteste faire ce cirque ! L'un des deux lâche :

— Putain, de merde !

Ma Corse met généralement fin à de longs discours et m'ouvre certaines portes, comme celle-là par exemple. Je me rhabille et je suis le gorille dans la suite. Il y a quatre mecs attablés à l'entrée. Un qui est en train de lire, un qui boit, et les deux derniers matent un porno sur un Mac. Le type me demande de rester là où je suis. Tony mange sur la table du salon. Son garde du corps lui murmure quelque chose à l'oreille. Il jette un œil étonné sur moi. D'un signe de la main, il me prie d'avancer. Je m'approche de lui. Il est presque chauve, corpulent, mais élégamment vêtu d'un costume noir. Il me demande s'il peut voir mon tatouage et je m'exécute encore, fais chier... je déteste ça ! Mais cette marque est mon passeport dans l'organisation.

— Ça, c'est une putain de surprise ! Je ne m'attendais pas à ce que The Korsican soit une femme. Franck a bien gardé le secret, le salopard.

— Pas si bien que ça, apparemment, puisque vous m'avez trouvée, lancé-je sur un ton sec.

— Asseyez-vous, faut qu'on parle.

Je lui obéis et je me laisse tomber dans le fauteuil de cuir beige.

— Vous devez avoir un prénom parce que « The Korsican », ça passe pour le boulot, mais dans la vraie vie, ça doit être difficile à porter tous les jours, dit-il en se moquant tout en continuant de bouffer.

— C'est important ? Parce que pour Franck, ça ne l'est pas.

— Je ne suis pas Franck. On n'a pas la même vision des affaires, lui et moi,

vous comprenez ?

Il pousse son assiette sur le côté en s'essuyant la bouche.

— Nous ne partageons pas les mêmes valeurs, continue-t-il. Il n'a pas le sens de la famille, il ne prend pas soin de l'organisation comme il le devrait, il enfreint nos règles. Franck imagine qu'il peut faire son business sans mon consentement, faire des affaires derrière mon dos. Tenez, prenez votre exemple. Personne ne connaissait votre existence. Vous étiez juste une rumeur, du vent. Il n'a jamais voulu dévoiler votre identité à personne. J'ai souvent pensé qu'il faisait ça pour avoir un moyen de pression sur les autres et surtout sur moi.

Il prend une petite voix haut perchée pour imiter Franck.

— « Si vous ne faites pas ce que je vous dis, je vais vous envoyer The Korsican. »

Il se met à rire.

— Pourtant tout est vrai, les rumeurs, tout. Et je suis ici, devant vous, affirmé-je. Pourquoi il vous a filé mon numéro, là, maintenant ? Je sais qu'il voulait me garder rien que pour lui.

— Vous pensez que c'est Franck qui m'a refile le tuyau ? s'exclame-t-il. Non ! Jamais de la vie. J'ai mes sources. Et là, il y a trois jours, j'apprends qu'un mystérieux mec cagoulé descend les agents du FBI qui sont sur mes talons depuis des semaines. Je me doutais que c'était vous, je n'en étais pas sûr, mais... j'avais un pressentiment. Qui aurait les couilles de tuer trois poulets à part vous ? Alors j'ai mis tout en œuvre pour vous retrouver. J'ai besoin de quelqu'un de votre trempe dans mon équipe. Donc j'ai infiltré une taupe chez Franck juste après la fusillade. C'est lui qui a trouvé votre numéro. Ça n'a pas été facile, car il l'avait bien planqué cet enfoiré, mais mon type est bien plus malin que lui.

— Le mec qui s'est rendu, c'était qui ?

— Personne ! Ne vous inquiétez pas pour ce bon à rien. Je vous en dois une et quand je dis ça, ce ne sont pas des paroles en l'air.

Je reste silencieuse quelques secondes, avant de lui sortir :

— Je m'appelle Kali.

— Kali... c'est joli. Je préfère ça à votre surnom. Je ne vais pas y aller par quatre chemins, Kali. Je souhaite me débarrasser de Franck. Il devient trop gênant et en plus de ça, il a la prétention de vouloir ce qui m'appartient. C'est le genre de chose que je ne tolère pas, surtout quand on est en famille, vous saisissez ? La famille, c'est important. On prend soin les uns des autres, on n'essaye pas de se trander. Vous en avez une, Kali ?

— Une quoi ? lâché-je, surprise.

— Une famille, ma grande, une famille. Tout le monde a des personnes chères, pas vous ?

J'hésite à lui répondre.

— Oui, j'en ai une.

Et elle s'appelle Joseph.

— Vous en prenez soin ?

— Je fais de mon mieux.

— C'est très bien... Pour en revenir à Franck, vous allez faire ce que je vous demande ? Vous pouvez refuser, mais ça serait dommage, je paye très bien, je suis très généreux, surtout quand on me retire une épine du pied.

À ces mots, les quatre gars de la table et le gorille juste à côté de Tony sont prêts à dégainer, même s'ils pensent que je ne l'ai pas remarqué. Je suppose qu'ils ont l'ordre de le faire au cas où ma réponse serait négative. Ils sont agités, mais pas moi, je suis calme, je ne bouge pas, calée dans mon fauteuil. Ils attendent probablement une tonne de réactions de ma part, mais sûrement pas celle qui arrive :

— Vous voulez que je le tue pour vous, Tony ?

— Ça dépend de votre loyauté envers lui.

— Ma loyauté envers lui a pris fin le jour où j'ai su qu'il était à l'origine de mon rapt. Depuis, j'attends le bon moment.

Il est troublé par ce que je viens de lui confier. Il n'était peut-être pas préparé à ce que je sois d'accord avec sa requête.

— Je suis désolé pour vous, je le suis vraiment. Je ne dis pas que je suis un ange, loin de là, mais s'il y a une chose que je ne tolère pas, c'est bien le viol d'une femme, j'ai des règles et je m'y tiens.

— Quand on a seize ans, je ne crois pas qu'on puisse dire qu'on est une femme, pas tout à fait. Ne soyez pas désolé, je ne le suis plus depuis longtemps.

— Putain de merde ! J'étais au courant que c'était une enflure celui-là, mais à ce point ! dit-il, énervé. Vous n'êtes pas obligée de me croire, mais si j'avais su, jamais une chose pareille ne se serait produite.

Il reprend son souffle.

— Combien vous paye Franck d'habitude ?

— Entre dix et vingt mille dollars, ça dépend des contrats.

— Je vous lâcherai le double et s'ils sont plus difficiles, comme Franck, vous aurez le triple.

— Franck, je vous en fais cadeau. Je devais m'en occuper de toute façon, dis-je, un sourire en coin. Cela serait malhonnête de ma part de vous faire banquer alors que je vais avoir du plaisir à le faire.

Un large sourire se dessine sur son visage.

— Kali, vous et moi, on va faire une putain de bonne équipe. Faites-le quand et où vous le souhaitez, je vous donne carte blanche. À partir de maintenant,

vous faites partie de *mon* organisation. Je veux réparer ce que Franck vous a fait. Je vous le dois. Vous êtes sous ma protection, même si vous n'en avez pas réellement besoin, ricane-t-il. Ce qui signifie que si vous avez besoin de quoi que ce soit, *quoi que ce soit*, Kali, dit-il en insistant sur ces mots, vous n'avez qu'à demander.

Je lui fais un signe de la tête pour le remercier. C'est quelqu'un de sanguin qui s'emporte facilement. Étrangement, il m'inspire confiance, je ne sais pas comment ni pourquoi, un peu comme Joseph. Encore quelque chose de nouveau pour moi. Même si je me suis trompée avec Colt, j'ai appris de mes erreurs. Cela sera une confiance modérée, mais Tony est maintenant mon seul soutien dans ce job, et il peut m'être utile. On frappe à nouveau à la porte. Une belle rousse aux yeux verts sur échasses fait son apparition dans une robe émeraude qui souligne son regard. Il ne faut pas être une flèche pour savoir pour qui et pour quoi elle est là. Il est temps pour moi de m'éclipser. Je m'apprête à partir quand Tony m'interpelle.

— Attendez, j'ai quelque chose pour vous.

Il appelle un de ses sbires qui lui apporte une mallette en cuir de croco marron.

— C'est pour vous. C'est un petit quelque chose pour vous souhaiter la bienvenue.

— Je ne touche pas à la drogue.

— Moi non plus, je la vends, je n'en consomme pas. Il faut être fou pour en prendre, non ? s'esclaffe-t-il. C'est juste un acompte sur vos prochains contrats. Il y a également un téléphone prépayé qu'on ne peut pas tracer. Vous m'appellerez uniquement avec celui-là, et moi je ferai de même. On le changera toutes les semaines, par sécurité. Les Feds me surveillent, et je ne veux pas tenter le diable et risquer également qu'ils vous coincent. Ça sera notre seul moyen de communication. Si vous avez un problème, allez chez le barbier sur Virgil Av, demandez Andrea, il saura comment me contacter. On mangera aussi ensemble de temps en temps. J'aime bien discuter avec les gens que j'apprécie. Ça me change des bouffons qui m'entourent.

Il fait un signe de la tête vers la table d'à côté avec un clin d'œil.

— En attendant, qu'est-ce que je dis à Franck ? questionné-je.

— Rien du tout ! La prochaine fois que vous le verrez, vous lui transmettez toutes mes amitiés.

— Je n'y manquerai pas, souris-je, hochant légèrement la tête pour approuver.

— Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, ma belle, j'ai des affaires qui m'attendent.

— Tony, avant que je ne parte...

— Oui ?

— Rappelez votre taupe. Une fois que je serai chez Franck, je ne ferai plus la différence entre votre homme et les siens. Si vous y tenez, faites-le. Sinon il y passera comme les autres.

Chapitre 12

Je disparaissais pour le laisser à ses « affaires », en l'occurrence la splendide rousse. Je jette la mallette dans la voiture, je ne suis pas curieuse de savoir combien il y a de fric, ça n'a pas d'importance, l'argent n'en a jamais eu pour moi. Pourtant, j'ai déjà une idée de son utilisation. Ce blé servira pour les études de Joseph. Je souhaite qu'il entre dans une bonne école et qu'il réalise son rêve. Quelle étrange sensation de savoir que je vais retourner chez moi et que quelqu'un m'y attend, mais ai-je droit à tout ça ?

C'est un risque, j'en suis consciente, car avoir une personne à qui l'on tient dans mon monde, c'est un talon d'Achille. Il va simplement falloir que je sois plus vigilante que d'habitude, oui, encore plus. Je rentre à la villa, la valise à la main. Je la dépose sur une des chaises de la cuisine. Joseph n'est pas là, je regarde dehors en direction de la piscine, rien non plus. Je reviens sur mes pas, peut-être dans le garage. Bingo ! Je le trouve assis par terre devant les voitures, les bras sur les genoux, pensif. Je m'installe à ses côtés. Il ne décroche pas les yeux des bolides.

— Qu'est-ce que tu voulais dire par « Un jour, je ne rentrerai pas » Kali ? souffle-t-il, l'air triste.

— Un jour, probablement, quand je ne le verrai pas venir, quelqu'un se tiendra derrière moi et me fera payer pour tout ce que j'ai fait, c'est comme ça, c'est la loi de la nature.

— Dans ce cas-là, arrête ton job !

Il tourne la tête vers moi, et me fixe de ses magnifiques yeux bleus.

— Tu n'as pas besoin de ces voitures, de cette maison, de tout cet argent.

— Je ne fais pas ça pour le fric, Joseph, ni pour le plaisir de le faire.

— Pourquoi alors ? Dis-le-moi ! s'irrite-t-il.

— Parce que... fais-je en hésitant, je ne sais rien faire d'autre ! J'ai été modelée, formatée pour ça. Je ne serai jamais avocate, secrétaire ou baby-sitter. Je ne serai jamais femme au foyer ou même... mère. Je vais me venger des hommes qui m'ont rendue comme je suis et toi, tu vas devenir professeur d'anglais.

— Et après ça, qu'est-ce qu'on fera ?

— Je viens de te le dire, tu vas obtenir ton diplôme.

— Et toi ?

— Quand on prévoit de descendre Franck, on ne fait pas de projets d'avenir, car il y a peu de chances que j'en revienne, même moi ! je lui sors avec

fatalisme.

Il se lève d'un coup, agité, révolté par ce que je viens d'avouer. Quand j'ai accepté de bosser pour Tony, je savais que je n'allais pas réellement travailler pour lui, c'était juste pour arrondir les angles, pour ne pas me le mettre à dos, parce qu'il pourrait gêner mes plans. Mon projet est de pénétrer dans la maison de Franck, qui est gardée par pas moins d'une dizaine d'hommes et par André, peut-être... Même si je suis déterminée, il est difficile de croire qu'il y aura une fin heureuse à cette histoire, surtout me concernant. La solution de facilité serait de poser une bombe, et tout serait fini. C'est en général une prise de risque minimum, mais je désire plus, oui beaucoup plus... Et cette méthode n'est pas la mienne, elle est faite pour les lâches et je n'en suis pas une.

Je veux éteindre son sourire dégoûtant, sa suffisance, son arrogance, voir la vie s'évaporer de son regard, parce que je suis en train de la lui enlever. Peut-être que je retrouverai un peu de sérénité à ce moment précis, même si je suis consciente que la vengeance ne m'apportera rien de plus. Je le sais, mais tuer Franck et André a toujours été le but de mon existence, celui qui m'a fait tenir le coup, encore et encore. Et après ça, je pourrai partir en paix, même si j'aspire à une vie normale, à présent, avec Joseph.

— Ne le fais pas, Kali, je t'en prie ! Il y a d'autres moyens de te venger de ce type, me sort-il comme une supplication.

— Oui, il y en a d'autres, affirmé-je, mais ce n'est pas ce que j'ai prévu, du moins pas pour lui.

— Et moi, tu y as pensé ? Peut-être que j'ai envie que tu reviennes en un seul morceau et vivante ?

Je me lève à mon tour.

— Joseph, je ne regrette pas ce que j'ai fait et je suis « satisfaite » que tu fasses partie de ma vie, mais je vais être claire, dis-je, presque sévère. Je ne renoncerai jamais à tuer Franck et même toi, tu ne pourras rien y changer. Accepte-le, c'est tout !

Je retourne dans la maison en le laissant dans le garage. Je veux qu'il comprenne que ce que j'ai prévu de faire est bien plus fort que tout, que moi, que lui, même si je commence à rêver d'une vie sans meurtres, sans sang et avec lui, vivre *pour lui*. Mais ça, je ne suis pas sûre de pouvoir le lui promettre, alors je préfère le préparer au pire. Ma vie est vraisemblablement le prix à payer pour parvenir à mes fins, Joseph ou pas. J'attrape la mallette. Les serrures s'ouvrent automatiquement sans les forcer.

Il y a bien le fameux téléphone. Je compte rapidement les billets et à première vue, il doit y avoir dans les cinquante mille dollars. C'est monnaie courante d'acheter la loyauté de quelqu'un avec du fric, mais de l'argent j'en ai,

il en faut bien pour vivre, mais ça n'a jamais été ma motivation. Pour moi, ce n'est que du papier imprimé. Joseph a raison. Je n'ai pas besoin de cette luxueuse villa, des voitures... Même si j'apprécie ce confort, je peux facilement m'en passer. Il s'est fait discret jusqu'ici, mais je l'entends arriver derrière moi. Si ça avait été quelqu'un d'autre, je lui aurais brisé la nuque en quelques secondes, mais je ne bouge pas.

Je le sens près de moi, à quelques centimètres à peine. Il pose ses deux mains sur mes hanches puis il passe ses doigts sous ma chemise. Il en profite pour caresser le bas de mon dos avec sensualité, ma peau réagit, j'ai la chair de poule. Son souffle chaud s'échappe pour se cogner contre ma nuque. Il ramène mes bras sur mon ventre, il m'embrasse dans le cou et descendant doucement sur mon épaule, toujours en faisant attention à ma blessure. Ma respiration se fait de plus en plus courte, de la même façon que lorsque je me prépare à liquider quelqu'un. Parfois, mon cœur s'accélère, mais là, ce n'est pas pour me concentrer, c'est à cause de l'excitation et du désir que me provoque Joseph.

Depuis qu'il est à la maison, j'ai connu tout un éventail d'émotions que j'avais refoulées, ou presque. Le seul sentiment qu'il ne m'a jamais fait ressentir, c'est la souffrance, non, c'est tout le contraire. C'est de l'amour et du plaisir. Il me retourne pour que je lui fasse face. Mes seins sont contre son torse et sa bouche vient se presser contre la mienne. Je lui enlève son t-shirt avec hâte et brutalité, tout en continuant à l'embrasser. Il m'arrête, et il me prend la main pour m'emmener dans sa chambre, d'un pas lent, mais décidé. Une fois arrivés, il me déshabille complètement avant de m'allonger sur son lit. Avec tendresse, il effleure de sa bouche les quelques cicatrices qui jonchent mon corps. Il attrape mon avant-bras, s'arrête sur mon tatouage, et le baise également comme pour lui faire allégeance.

Il capture mes lèvres avec fougue et passion et une fois encore, je m'abandonne à lui, en lui, en lui laissant le contrôle, en lui faisant confiance. Il me prend encore et encore avec douceur, tendresse, amour. Oui, maintenant, je sais ce que « faire l'amour » veut dire. Il est allongé à côté de moi, il a couvert une partie de son intimité avec le drap chiffonné et j'ai gardé le reste pour m'enrouler dedans. Il est épuisé, car nous avons joué presque trois heures de suite, sans discontinuer, avec nos corps. J'en suis moi-même essoufflée. Je comprends mieux pourquoi l'agence l'avait engagé, il est doué pour le sexe et je regrette presque de n'avoir pas profité de ses compétences la première fois que je l'ai rencontré. Il se retourne vers moi, sa peau est perlée de gouttes salées.

— C'est quoi le tatouage sur ton bras ? Je n'ai jamais osé te le demander.

— C'est la Corse. Une île de Méditerranée. Je ne me souviens même plus l'avoir fait.

— Tu es née là-bas ? me questionne-t-il, tourné vers moi, la tête posée sur sa main, le coude enfoncé dans le matelas.

— Je le suppose. Je ne me rappelle plus de tout ce qui s'est passé avant mes seize ans. Kali est un nom que j'ai emprunté, car je ne me souviens pas de qui je suis ni d'où je viens, du moins pas avant mon adolescence.

— Pourquoi ce prénom en particulier ? Tu ne te souviens vraiment de rien, raconte-moi !

— J'ai fait des recherches sur cette île il y a quelques années et parfois, on la nomme aussi « Kallisté », ce qui, en grec ancien, veut dire « la plus belle ».

— Et à propos de ton amnésie ?

Je serre les mâchoires, et je lui tourne le dos.

— OK, je vois... encore une question de trop, soupire-t-il.

Il essaye de changer de sujet, il s'aperçoit que je n'ai pas envie d'en parler.

— Tu l'as bien choisi ton prénom parce que c'est vrai, tu es la plus belle, me sort-il, charmeur.

Je lui fais de nouveau face, j'apprécie ses efforts pour ne pas me contrarier.

— Ce n'est pas par vanité que je me suis appelée comme ça, je trouvais ça joli à entendre. C'était un de mes rêves d'aller là-bas.

— « C'était » ? Ça peut toujours se faire ! Arrête de parler de toi comme si tu étais déjà morte, tu es bien vivante et tu peux encore le réaliser.

— Crois-moi, quand tu penses que tu es déjà mort, dans ce métier, ça facilite les choses.

— Je peux comprendre tes motivations, ton besoin de vengeance, mais je veux que tu reviennes en vie. Je veux que tu me voies réussir mes examens, je veux t'aimer, je veux que tu réalises tes rêves, je veux que tu vives, Kali ! Je veux que tu vives, répète-t-il.

Je lui caresse la joue, un geste de tendresse que je suis en train de faire sans même m'en rendre compte, pour la première fois de ma vie.

— Tu m'as déjà tellement donné que je pourrais mourir aujourd'hui... heureuse, lui avoué-je. Tu as enlevé une partie du poids que j'avais sur le cœur, moi qui étais persuadée que c'était impossible.

— Je suis tombé amoureux de toi, Kali.

— *Ditto*^[2], fais-je, dans un soupir.

— Tu sais ce que ça veut dire ? murmure-t-il. Que l'on est responsable l'un de l'autre maintenant.

— C'est une grande charge, en effet.

— Promets-moi que tu vas penser à une façon différente de le tuer, en te préservant, jure-le-moi ! implore-t-il.

— Je vais y réfléchir, mais cette pourriture mérite une mort douloureuse, je

t'assure.

— Je n'en doute pas, mais est-ce que te venger va t'apporter la paix que tu recherches ?

Je souhaite lui répondre « non », mais il essaiera alors de m'en dissuader et je dois le faire pour deux bonnes raisons. Pour moi et pour Tony. Je le quitte pour aller dans la salle de bains. Après ma douche, il vient me rejoindre pour changer mon bandage. La blessure ne guérit pas comme elle le devrait. Il m'ordonne d'aller voir un médecin, mais si je fais ça, celui-ci devra le signaler à la police, c'est comme ça pour les blessures par balle. Je suis consciente que je dois faire quelque chose, mais ça devra attendre un peu.

Je supporte la douleur et je demande à Joseph de la nettoyer une fois encore et de remettre un nouveau pansement. Il m'obéit, mais montre de la désapprobation quant à ma décision. Je suis propre, baisée, habillée... Non je ne peux plus dire ça désormais... comblée, aimée ? Je suis un peu perdue dans tout ce flot de sentiments entremêlés. Je ne suis pas sûre que tous ces changements servent au mieux mes plans. Je vais emmener Joseph dans une université au sud de Los Angeles, en espérant qu'il puisse encore s'y inscrire pour ce semestre. Il me donne les clés de la Mustang, mais je lui fais remarquer qu'elle est à lui maintenant, et qu'il doit la conduire. Juste avant de partir, le téléphone de Franck se manifeste. Cette fois, pas de SMS, mais un message vocal :

« Bordel de merde, t'es où ? Tu as loupé deux paquets à livrer et ils étaient importants, ceux-là ! J'espère pour toi que tu es morte, parce que c'est moi qui m'en chargerai, sinon. »

Sale petit nabot prétentieux. Il ne pense quand même pas qu'il peut me faire la peau ? Peut-être caché derrière un de ses gardes du corps ou derrière André, et encore... Je rejoins Joseph qui est au volant, fier de son joujou. Je le crois à moitié quand il dit qu'il n'a pas besoin de tout ça, surtout des voitures, vu la mine réjouie qu'affiche son visage à chaque fois qu'il les regarde. On ne discute pas beaucoup pendant le trajet, lui est angoissé et moi je pense à une manière agréable d'atteindre mon but, peut-être en me protégeant. Pour l'instant, je ne vois pas comment y arriver, je n'ai pas pour habitude de me poser autant de questions quand je dois éliminer quelqu'un.

Ce scénario, je l'ai repassé cent fois dans ma tête, de plusieurs manières différentes. Mais à chaque fois, la fin est indéniablement la même : j'y reste. J'ai le temps de réfléchir avant que nous arrivions à la fac, et je suis en train de prendre une « mauvaise » décision, une de celles que l'on regrette. Nous y sommes. Le campus grouille d'étudiants, c'est vivant. Quelques regards de jeunes en pleine poussée de testostérone viennent s'égarer sur moi, accompagnés d'un joli sourire. À chaque fois que les hommes ont ce genre de comportement

envers moi, la même réflexion me revient automatiquement à l'esprit : *Tu ne sourirais pas si tu savais ce que je suis et ce que je fais*. Certains mecs, ça les excite ou ça ne leur fait pas peur, comme Joseph. J'ai l'impression que je peux faire les pires trucs au monde, il me les pardonnera toujours. Pourtant, ils ne savent pas qu'il n'y a aucune gloire à tuer quelqu'un, que ça ne vous rend pas plus important ou puissant, mais qu'au contraire, cela vous bouffe de l'intérieur et cela vous vide.

Non, ils n'en ont aucune idée puisqu'ils n'ont jamais descendu personne. Après quelques mots échangés avec la secrétaire, nous sommes dans le bureau du doyen de la fac qui a bien voulu nous recevoir entre deux rendez-vous. Il nous serre la main à tous les deux, en nous faisant expressément remarquer avec politesse que l'on doit se dépêcher. Chauve, cheveux gris, moustache grise, costard gris, il est « gris ». Il pose beaucoup de questions à Joseph. Ses diplômes, ses motivations, et pourquoi veut-il reprendre ses études maintenant, à son âge, un homme qui a la trentaine.

C'est en entendant toutes ces questions et leurs réponses que je m'aperçois que je ne lui ai jamais rien demandé, malgré toutes ces semaines passées ensemble. Ni son nom de famille ou bien même sa date de naissance, rien. À aucun moment, je n'ai pensé à l'interroger à ce sujet, ni lui à l'évoquer. C'est donc comme ça qu'il s'appelle : Joseph Kane. Il a dû imaginer que je n'en avais rien à foutre. Ce qui n'était pas faux au début de notre relation, mais ce n'est plus le cas à présent. Il est bien plus curieux de moi que moi je ne le suis de lui. Le doyen ne souhaite pas en entendre plus, il ne veut pas non plus qu'il remplisse une fiche ni pour ce semestre ni pour un autre. Je sens ce léger vent qui se lève, à l'intérieur de mes entrailles, celui qui peut vite se transformer en tempête. Je suis venue pour l'inscrire et il est hors de question que je reparte sans son dossier, approuvé et signé.

Je demande à Joseph de m'attendre à l'extérieur et de me laisser avec le doyen. Je lui lance un regard confiant. Je perçois de l'inquiétude dans ses yeux, mais il obtempère et sort du bureau. À moi maintenant d'être convaincante avec ce vieux crouton :

— Mon ami est bosseur et il mérite une place dans votre école comme n'importe quel autre étudiant de Californie.

— Nous exigeons un certain niveau de nos élèves, dit-il en s'éclaircissant la voix. Nous avons une réputation à tenir et nous n'acceptons que les meilleurs. Il débarque en cours de semestre, sans une lettre de recommandation, sans diplômes à me présenter, et vous comprendrez que c'est... embêtant. De plus, nous n'avons plus de places, je suis désolé. Essayez avec d'autres établissements, peut-être qu'ils seront moins regardants.

— Et si je faisais une grosse donation à votre fac pour rénover ce que vous voulez ?

— Ma très chère mademoiselle, ce n'est pas avec de l'argent que je vais céder. Nous avons des règles et de généreux mécènes. Comme je vous l'ai dit, nous n'avons plus de places, nous sommes complets.

Il détourne les yeux, saisit un stylo sur son bureau et fait mine de commencer à noter quelque chose. C'est une façon polie de me demander de partir. Je me lève pour fermer la porte à clé, il redresse la tête immédiatement. Avant qu'il ne sorte un mot supplémentaire, je fais le tour de son bureau et ouvre l'un des tiroirs, le plus en hauteur. Il émet des protestations, je passe rapidement derrière lui, je le maintiens assis dans son fauteuil en cuir bordeaux, le bras serré autour de son cou pour l'étrangler un peu. Il commence à se débattre, à changer de couleur. Il est paralysé, incapable de bouger, de parler, il peut à peine respirer, et il a encore de la chance que je lui autorise un léger souffle. Je m'approche de son oreille et je lui murmure :

— Je sais exactement où tu habites, toi, ta femme, tes deux filles et ton teckel. Je suis au courant que tu te tapes ta secrétaire trois fois par semaine dans le petit motel à deux pas d'ici, et que tu as des pratiques sexuelles plus que douteuses.

Je relâche mon étreinte et plaque ma main gauche contre sa bouche avec fermeté. Il essaye désespérément de s'en dégager, mais il ne le peut pas. Je suis bien plus forte que lui, et de surcroît, en position dominante. Je lui attrape la main droite, la glisse dans le tiroir, et d'un coup sec, je le lui referme sur les doigts, plusieurs fois. J'entends ses phalanges craquer sous la pression que j'exerce. Je sens sa respiration haletante dans la paume de ma main. J'aime toujours autant le bruit des os qui se cassent, je ne peux rien y faire, c'est comme ça. Il crie, mais pas assez pour alerter qui que ce soit, mes doigts pressés sur ses lèvres atténuent le son de sa détresse. Il souffre, ça doit faire mal, c'est ce que je recherchais. Il doit penser qu'il prend cher, qu'il est au summum de la douleur, mais il se trompe. Il ne connaîtra jamais ce que j'ai enduré, ce que j'ai dû supporter, ça c'était de la torture. Je lui explique avec sérénité :

— Remplis le dossier de Joseph afin qu'il commence ses cours dès demain.

Je le lui demande avec les « formes » cette fois.

— Mets-lui une chambre à disposition également, compris ?

Il secoue la tête pour me donner son consentement. Je n'ai pas besoin d'insister plus pour obtenir ce que je suis venue chercher. Il remplit et signe avec hâte l'admission de Joseph. J'ai remarqué en entrant dans son bureau qu'il était gaucher. C'est pour cela que j'ai éclaté sa main droite et pas l'autre. Je lui chuchotte aussi :

— Tu m'as vue calme et civilisée, mais s'il te prend l'envie d'ouvrir la

bouche, je pourrais rendre visite à ta famille et pas pour aller prendre le thé.

Le message est bien passé, il sait à présent de quoi je suis capable. Je sors de son bureau quinze minutes plus tard avec le précieux sésame. Joseph est content et surpris. De retour à la voiture, il me pose quand même la question.

— Comment as-tu fait pour qu’il change d’avis ?

— Je peux être très persuasive quand je veux.

— Tu n’as pas utilisé ton calibre, n’est-ce pas ?

— Non... soupiré-je. Je ne me suis pas servi de mon pistolet. Tu commences demain. Tu auras une chambre sur le campus également.

— Rien à foutre de la chambre, puisque je rentrerai tous les jours après les cours.

Je ne lui réponds pas.

— Tu l’as menacé, n’est-ce pas ? demande-t-il.

— Je n’aime pas ce mot, « menacé »... je convaincs les gens, ce n’est pas la même chose.

— C’est quand même cool de sortir avec quelqu’un comme toi qui bosse pour des gangsters.

— Cool ? fais-je, effarée. Crois-moi, c’est loin d’être cool ! Tu sais ce que c’est de travailler pour des types comme eux ?

— Ouais, enfin, je me doute.

— Ce sont des personnes qui font du business, ni plus ni moins. Ça claque quand ça sort de la bouche, mais ils sont comme tout le monde. Ils ont une famille, ils jouent au golf, ils payent leurs impôts. Mais ils sont aussi vulnérables que les autres. Ce qui les rend moins attaquables, c’est l’argent et des gens comme moi qui veillent sur leurs intérêts, sur eux. Ce sont des *businessmen* qui ne s’embarrassent pas des règles comme je le fais, ils sont sans scrupules, c’est tout. Il n’y a rien de fabuleux là-dedans.

— Tu les détestes ?

— C’est moi que je déteste, je déteste ce que je suis. Ils m’ont appris à résoudre les problèmes uniquement par la violence et c’est encore ce que je viens de faire. Je ne peux pas changer, Joseph. Avoir caressé l’idée d’être quelqu’un d’autre pendant un instant, ça a été plaisant. Pendant un moment, tu m’as fait oublier qui j’étais, mais c’est fini. Cet entretien avec le doyen a une fois de plus fait ressurgir le pire en moi. Je ne sais faire que ça, régler les ennuis par la brutalité, ça, et rien d’autre. C’est fini, Joseph !

— Fini, comment ça, fini ?

— Tu vas rester ici. Je te laisse la voiture et je t’enverrai tes affaires. Tu recevras régulièrement de l’argent pour tes besoins personnels et pour payer ton école.

— Tu parles comme si on n’allait plus se revoir !

— C’est le cas. C’est terminé !

— Il y a encore quelques heures, on devait prendre soin l’un de l’autre et maintenant, *game over* ? Putain, mais à quoi tu joues ?

Je sors de la Mustang, il me suit en me hurlant dessus, me disant que ça ne peut pas s’arrêter comme ça. Il veut m’attraper pour me retenir, et là, je fais un geste que je regrette immédiatement. Je lui bloque le bras droit derrière le dos et je le plaque contre le capot de la voiture, la joue collée contre la tôle. Des gens regardent la scène de loin, n’osant pas trop s’approcher. On commence à attirer l’attention.

— Je ne vais pas te le répéter une deuxième fois, Kane. Je ne veux plus te voir, c’est compris ? Je t’ai sorti de la merde, tu as de l’argent, une bagnole et un avenir. Si je te croise dans les parages, je te bute, Joseph !

Je le relâche.

— Tu es cinglée ! Tu me dis que tu m’aimes et là, t’es prête à m’arracher le bras !

— Je mens tout le temps ! Je suis une psychopathe. Il faut l’être pour faire ce que je fais. Tu pensais vraiment que j’aurais pu tomber amoureuse de toi ? D’une pute ? T’avoir sous mon toit était... comment dire... pratique. Putain, qu’est-ce que tu es naïf !

— Je ne te crois pas, Kali, non je ne te crois pas ! Comment tu pourrais changer comme ça ? Je t’aime, moi !

— Tu n’as pas encore compris qui j’étais... Joseph ? Cherche le mot « psychopathe » dans le dictionnaire, ça va t’aider. Bien sûr, je n’ai pas besoin de te dire que si tu parles de moi, je le saurai et je viendrai pour toi, *JO-SEPH!*

Chapitre 13

Je dégage de là, le laissant en plan pour attraper un bus pour rentrer chez moi. Je veux fuir les mensonges que je lui ai balancés en pleine figure. Je ne me retourne pas, il ne faut pas que je le regarde, plus jamais, non plus jamais. Ce que je viens de faire, pour moi cela s'appelle un sacrifice, même si ça n'y ressemble pas, même s'il ne voit pas comme ça. Je lui ai fait du mal, moi qui m'étais promis de ne jamais lui en faire. Les mots peuvent être plus violents que les actes eux-mêmes, parfois.

Maintenant, à ses yeux, je suis une cinglée de première, et cela doit demeurer ainsi. Je dois être un danger afin de le protéger. J'ai réalisé subitement que je me cachais la vérité depuis le début. S'il restait avec moi, c'était lui qui allait y « rester ». Lui faire assez peur en le brutalisant pour qu'il m'oublie, c'était ce qu'il fallait faire, ce que je devais faire, je venais de lui offrir un futur... sans moi. Pourtant, j'y ai cru pendant quelques instants, à ma vie avec Joseph, mais la raison m'a rattrapée. Je n'ai pas besoin de marcher beaucoup avant d'atteindre l'arrêt de bus.

Je m'assieds sur le petit banc, j'attends le car, les yeux dans le vide. Il se pointe finalement après une demi-heure, même si je n'ai pas vu le temps passer. J'étais trop occupée à me noyer dans mes remords. Je monte à bord, je paye mon ticket et je m'installe au fond. Je vais en avoir pour un moment. J'appuie ma tête contre la vitre et une chose impensable arrive. Je sens des larmes sur mes joues. J'en touche une pour savoir ce qui se passe, elles sont en train de rouler sur mon visage. La première fois en quinze ans. C'est une étrange sensation que je n'avais plus ressentie depuis mon entraînement, quand je suppliais André d'arrêter de me brutaliser.

Je les essuie du revers de ma main et les fixe comme si c'était une bizarrerie. C'est à une autre douleur que je goûte à présent, celle d'avoir le cœur meurtri. Je lui ai fait mal physiquement en lui cassant presque le bras, et j'ai brisé ses rêves nous concernant. Pendant tout le trajet, et ce jusqu'en arrivant devant le seuil de la maison, je me persuade difficilement que j'ai fait le bon choix, que je l'ai fait uniquement pour sa protection. Une fois à l'intérieur, au milieu du hall, je crie de toutes mes forces. Je hurle de douleur de l'avoir quitté, je vocifère contre moi, contre ce que je suis. J'ai mal, pour la première fois depuis des années, et ce n'est pas à cause des coups que l'on m'a portés.

Je m'écroule sur le sol, à genoux, et ce ne sont plus de petites larmes que je laisse échapper, je chiale pour de bon, sans m'arrêter, pendant un long moment.

Je suis épuisée, épuisée d'avoir autant pleuré pour quelqu'un. L'heure tourne, mais mon portable n'a pas sonné, il n'a pas essayé de me joindre, et c'est ce que je veux. Je l'ai assez terrorisé pour qu'il ne revienne plus vers moi, j'ai réussi. C'est ce que je fais de mieux, faire peur aux gens. Pourtant, tout mon être souhaite qu'il rentre, qu'il me désobéisse, qu'il franchisse cette porte et qu'il me serre dans ses bras en me pardonnant. Après être sortie de mon profond état de désespoir, je suis plantée devant sa chambre, une bouteille de tequila à la main, à regarder les draps qui se sont froissés lors nos ébats, de nos promesses que je ne tiendrai pas, à cause de mon désir de vengeance, plus fort que tout.

Je suis complètement saoule, hors de mon corps, à un tel point que je ne sens plus ma blessure. Je pose la bouteille par terre. Je me déshabille entièrement pour me glisser nue dans le lit qui a gardé son odeur. Je respire le tissu, je suis à l'agonie. Cela me donne l'illusion qu'il est toujours avec moi. Je suis ivre, fatiguée et malheureuse. Je suis au bord du gouffre et j'y saute. Je m'endors presque aussitôt, avec l'aide de la tequila. Je me réveille tard, le cœur lourd, une boule au ventre. Je me souviens de tout, malgré les vapeurs d'alcool. Tuer des gens ne me procure aucune culpabilité, avoir largué Joseph et lui avoir fait mal, par contre, me torture.

Je me lève péniblement, je ne suis que l'ombre de moi-même, mais je dois tenir, je dois aller jusqu'au bout. Je me lave et je me change. J'immobilise mon bras avec une attelle souple qui va limiter les mouvements de mon épaule blessée, pour qu'elle ne me gêne pas pendant mon entraînement. Puis je me rends dans la salle de sport pour faire quelques tractions sur la barre latérale avec mon bras valide. J'enchaîne avec le tapis de course. Je réfléchis, je veux avoir mal. Je libère mon épaule, car je vais l'utiliser. Je continue avec une séance de coups dans le sac de sable pour la rééduquer et lui réapprendre à endurer la douleur, même si c'est trop tôt. J'ai besoin de ça, de me casser physiquement pour oublier la brûlure qui tue mon cœur à petit feu. Je ne me suis pas aperçue que la plaie s'était rouverte et cette fois, je n'ai plus mon infirmier avec moi.

Je me rends dans la salle de bains pour prendre la bouteille de Bétadine et je m'en asperge généreusement. Puis, en serrant les dents je me recouds, encore, et j'applique un nouveau pansement qui n'en est pas vraiment un. Je suis moins méticuleuse que Joseph. Les jours défilent, Franck ne cesse de me solliciter et me laisse des messages de menaces auxquels j'ai arrêté de prêter attention depuis un moment. Il doit probablement me chercher, car on ne tire pas sa révérence sans l'approbation du patron dans une organisation comme celle-là. Permission que j'ai pris la liberté de m'octroyer en connaissant les éventuelles répercussions, même si désormais, je travaille pour le *Big Boss*.

Me débarrasser de Franck devient « urgent ». Par contre, quand Tony

m'appelle, je remplis les contrats qu'il me donne sans discuter. Il est très content de moi, The Korsican frappe toujours efficacement malgré son cœur en miettes. Je suis trop bien payée pour ce que je fais. Je me pointe, je tue, je reviens comme si j'avais sorti les poubelles. C'est ma routine, et je suis à nouveau sur pilote automatique, telle une marionnette. Mais la question qui revient sans cesse dans la bouche de Tony est : « Quand vas-tu t'occuper de Franck ? » et à chaque fois, je lui réponds : « Bientôt. » Je vais le faire, j'y suis préparée maintenant. Je n'ai pas de plan précis, je vais simplement débarquer chez lui, tirer dans le tas, le buter, fin de l'histoire. Je compte bien écrire son épilogue, auquel je me ferai un plaisir de mettre le mot « Fin ». Quatre semaines se sont écoulées depuis que j'ai planté Joseph sur le parking. Un long et interminable mois de tourmente et de peine.

J'ai presque récupéré ma vie d'avant, sauf que je n'engage plus d'*escort boys*, ça aussi, c'est fini. J'ai jeté le portable de Franck aux ordures après son dernier message : « *Tu es morte, salope.* » Il a sûrement appris que je travaille pour Tony maintenant. Je m'attends à tout moment à ce qu'il m'envoie André pour me liquider, mais vu que ce ne sont pas des lumières, ni lui, ni l'autre, ils peuvent toujours s'accrocher pour me trouver. C'est moi qui dois aller à leur rencontre.

J'ai repris mes anciennes activités de piratage, et de temps en temps, je vide les comptes *offshores* que Franck garde à l'abri pour reverser son fric à des œuvres caritatives. Ça me donne l'illusion de faire quelque chose de bien. Le malheur des uns fait le bonheur des autres. Je l'imagine en train de gueuler après tout le monde, s'arrachant le peu de cheveux qui lui restent pour savoir quel est le connard qui lui a fait ça. J'ai appris qu'il changeait beaucoup de comptables ces derniers temps. Même si Franck leur offre un CDI, je le transforme en CDD. C'est le moment que j'en finisse avec lui pour de bon. Je viens juste de le délester encore de quelques centaines de milliers de dollars et j'en ai fait don aux œuvres de la police. Finalement, j'ai appris ce que c'était d'avoir de l'humour. J'ai gardé un œil sur Joseph tout le mois passé. J'ai téléphoné toutes les semaines au doyen qui est devenu très coopératif, pour connaître la progression de mon protégé. Il est un élève appliqué avec de bons résultats. Il va réussir et ça me rassure. C'est l'heure du déjeuner et je suis à la fac, regardant de loin Joseph en train de manger avec d'autres étudiants dans le parc du campus. Il paraît heureux, il est dans son élément, ça se voit. Il rit, surtout avec une jeune fille qui a l'air de s'intéresser à lui.

Il est attirant et ça serait surprenant qu'aucune femme ne jette son dévolu sur lui. C'est la dernière image que j'emporterai avec moi lui, heureux. J'ai fait des papiers chez un notaire, s'il m'arrive quelque chose, il héritera de la maison, des voitures et d'un compte bancaire à son nom avec assez de fric pour le reste de sa

vie. Là aussi, j'ai fait le nécessaire pour que ce soit de l'argent propre, afin qu'il ne soit pas inquiété après ma mort.

Un généreux don d'une de ses anciennes clientes, intraçable. Je n'ai personne, c'est mon unique « parent » et j'ai autant souffert de l'avoir traité de pute que lui de l'avoir entendu, probablement. Je suis sans pitié dans mes actes et dans mes paroles, mais je l'aime, et c'est la seule façon pour moi de le lui montrer, même s'il n'en a pas conscience. Il comprendra plus tard. J'ai au moins cet espoir. Je lui jette un dernier coup d'œil, car maintenant, il est temps que je m'occupe de Franck. Je me suis rachetée une Mustang, plus puissante encore que celle que j'ai offerte à Joseph. C'est une édition spéciale, toujours d'un noir mat, vitres teintées, mais avec beaucoup plus de chevaux sous le capot. Je reprends la route, je n'ai pas emporté grand-chose, juste mon arme et son silencieux, des chargeurs supplémentaires, et mon couteau militaire lié à ma cheville. Je n'ai pas besoin de plus, c'est ce que je suis qui va faire le reste. Je me gare en face de la baraque de Franck à Bel Air, un peu en contrebas.

Je dois déterminer combien d'hommes il y a sur place. Je ne vais pas attaquer tout de suite, car je dois accomplir ma tâche jusqu'au bout et il ne faut pas que je me fasse abattre avant, quelques précautions s'imposent. Je vérifie les allées et venues devant la maison. Il n'y a pas de portail. C'est une grande bâtisse blanche avec une allée en demi-cercle. Il y a quatre gardes armés près de l'entrée et je dois en compter au moins le double à l'intérieur.

Je me suis assurée qu'il était bien chez lui et le petit bonus qui va faire la différence, c'est que sa femme et son fils sont avec lui. Est-ce que je vais me faire ce plaisir ou les épargner ? Il y a encore quelques mois, je ne me serais même pas posé la question, la réponse aurait été évidente. Ils devaient tous y passer. Épargner des innocents ne me rendrait pas mon âme, mais ça détruirait Franck de perdre sa famille, et cet argument pèse lourd dans *ma* balance. Je prends mon ordinateur portable et l'allume. Je veux m'introduire sur son réseau intérieur et contrôler ses caméras de surveillance. J'ai besoin de savoir à quoi m'attendre, même si je m'en doute plus ou moins. Après quelques détournements de codes et de mots de passe, qu'il a l'habitude de changer toutes les quarante-huit heures, j'arrive quand même à pénétrer dans le système, une fois de plus.

À présent, j'ai un œil sur toutes les pièces de sa maison. En comptant les quatre à l'extérieur et les six à l'intérieur, je connais le nombre exact d'hommes que je dois éliminer avant d'arriver jusqu'à Franck. J'ai déjà été confrontée à des cas extrêmes, mais dix mecs à abattre, ça donne à réfléchir, et je ne dois pas me loucher. Ce qui m'inquiète un peu, c'est que je ne vois pas de traces d'André dans les parages. Je vais attendre la nuit avant d'agir. Le soleil va bientôt se coucher,

et il faut que je retrouve mes vieilles habitudes. Me vider la tête, ne plus rien ressentir, que mon corps, mon instinct de survie reprennent le dessus.

Je ferme les paupières, mais le visage de Joseph vient sans cesse parasiter ma méditation. Je n'arrive pas à me concentrer. Ça a été une erreur d'aller le revoir. Mes yeux sont imprimés de son regard et de son sourire. Il m'a changée malgré moi. Je ne me sens pas meilleure, mais un peu plus vivante, avec des envies que je n'avais pas auparavant. Même si je dois mourir aujourd'hui, j'aurai connu l'amour pendant une fraction de seconde. Non, j'ai tort. Il n'est pas une erreur, au contraire, il a sauvé cette petite partie de moi qui essayait de survivre. La nuit tombe enfin. J'ai mémorisé chaque recoin de cette satanée baraque. Ce soir, je vais mettre fin à toutes ces années de douleur et de rancœur. J'ai réussi à neutraliser toutes les caméras et les alarmes de la demeure, afin qu'ils soient tous aveugles et sourds quand j'attaquerai. Je me suis habillée en tenue militaire pour l'occasion, en noir, pantalon *battle*, t-shirt et bottes de l'armée. Si le sang coule, cela ne se remarque pas. Cette couleur donne un certain avantage la nuit, et les chaussures font largement leur boulot quand il s'agit de frapper quelqu'un.

J'ai contourné les gardes de l'entrée, plus intéressés par ce qui se passe sur leur téléphone que par ce qui se trame autour d'eux. J'en profite pour grimper au premier étage par le treillis des rosiers pour venir atterrir sur le balcon. Je fais attention de ne pas être repérée. Cette petite terrasse est celle de la chambre de Franck. Il fait sombre, et je peux voir à l'intérieur de la pièce. Sa femme est devant sa coiffeuse en bois marron, en train de s'enduire le visage de crème. Une blonde d'un certain âge, habillée d'un peignoir imprimé léopard. Elle fait vulgaire, elle a l'air d'une pute après une journée bien chargée.

Elle s'admire tellement dans le miroir qu'elle ne m'entend pas entrer. Savoir me rendre invisible fait aussi partie de mes talents. Elle cherche une brosse dans un de ses tiroirs. Elle la trouve, elle penche la tête en avant afin de coiffer sa longue chevelure. Au moment où elle se redresse, elle me voit derrière elle. Je ne lui laisse pas le temps d'ouvrir la bouche que je l'assomme avec la crosse de mon pistolet. Elle tombe sur la moquette aussitôt. Je la traîne jusqu'au lit, la soulève, puis je l'attache à l'une des barres en métal de celui-ci avec des bas récupérés sur un de ses fauteuils de velours mauve. Elle restera dans les vapes pendant un bout de temps, mais je prends la précaution de la bâillonner au cas où. Je dois me charger de son fils maintenant.

Je traverse un couloir pour atteindre sa chambre, je me repère facilement, car j'ai mémorisé le plan de la maison. J'essaye de me faire le plus discrète possible, mais j'entends des voix qui se rapprochent. Il n'y a aucun endroit où je puisse me planquer et je veux éviter l'affrontement pour le moment, mais là, je n'ai plus le choix. Je me plaque contre un mur pour qu'ils ne puissent pas me repérer,

je visse lentement le silencieux sur mon canon, avec précision. Je les laisse passer et une fois derrière eux, je leur tire deux balles dans la tête. Ils s'affalent dans un grand fracas, j'espère que ce n'est pas suffisant pour avvertir les autres. Et quand bien même ce serait le cas, le boulot doit être fait d'une façon ou d'une autre.

Je n'ai pas le temps de cacher les corps et je n'en vois pas l'intérêt, ça va juste me retarder. Ils comprendront bien assez vite que je suis là. Je m'approche de la porte du fils de Franck, la pièce est bruyante, à cause de la console à laquelle il est en train de jouer. Il ne doit pas avoir plus de quatorze ans. Lui non plus ne m'a pas entendue entrer. Le son de la TV est tellement fort que je pourrais faire n'importe quel raffut, il ne bougerait pas d'un pouce. Un petit brun, les yeux marron, le portrait craché de son père, mais en plus mignon. J'ai mon silencieux braqué sur lui, juste un coup, un seul et tout serait terminé. Je pourrais le tuer et le montrer à Franck, tel un trophée, avant de m'occuper de lui. Lui exhiber son fils baignant dans son sang. Quelle belle vengeance ça serait de lui prendre son bien le plus précieux.

Je suis prête à presser la détente, mon doigt commence à appuyer tout doucement sur celle-ci et tout à coup, je vois Joseph. Qu'est-ce qu'il dirait s'il savait que je m'apprête à tuer un gamin ? Peut-être qu'il est temps pour moi de m'imposer quelques règles supplémentaires. Je n'ai pas besoin de liquider ce gosse, ce n'est pas nécessaire, il n'est pas responsable des actes de son père. Je me reprends, je calme ma petite tempête. Je fais un autre choix. Je lui inflige le même traitement qu'à sa mère, je l'assomme et je l'enferme dans son placard à vêtements, le réduisant au silence. Maintenant, je vais donner le meilleur de moi-même et tant pis pour eux, pour moi.

Je descends au rez-de-chaussée, là où se trouve le bureau de Franck. Un de ses hommes, sans crier gare, fait son apparition dans le hall et il alerte les autres sans perdre une seconde. Je saute la rambarde de l'escalier pour l'atteindre plus rapidement. Je ne lui laisse pas le temps de réagir et je lui décoche un crochet du droit pour le désorienter, puis je le colle contre une petite table et le fais basculer en arrière. Ça me donne une position de force et j'en profite pour attraper mon couteau, que je lui plante immédiatement dans la gorge. Le sang jaillit, il étouffe, c'est fini. Je retire la lame, l'essuie sur mon pantalon, le corps tombe à mes pieds. J'entends les autres qui arrivent. Je jette un rapide coup d'œil dans le couloir, les quatre qui montaient la garde dehors sont en train de se ramener en courant. Je prends l'arme de ma victime et je la joue façon western. J'exécute une roulade sur le côté pour ne pas être dans leur ligne de mire et je vise les genoux des deux premiers, qui s'écroulent. Pour les deux autres, une balle entre les deux yeux. Simple, efficace, The Korsican a encore frappé.

Les deux gorilles à terre ne sont pas morts, eux. Ils cherchent à se défendre, mais je ne leur donne pas cette chance. Je bouge rapidement pour être à leur hauteur et terminer le travail en leur mettant une balle dans le cœur. Ils ne respirent plus. Je me baisse et les fouille, je fais quelques trouvailles, dont une petite grenade. Ce n'est pas le genre d'arme que j'affectionne particulièrement, mais ça peut toujours être utile. Je me relève et je la mets dans ma poche. J'entends le bruit d'un flingue qui est en train de se charger derrière moi.

J'ai à peine le temps de me retourner que je me prends une balle en pleine poitrine. L'impact est tellement violent que j'en tombe à la renverse. Au son, je parierais pour un 357. Magnum. Je suis sur le dos, à terre. Je perçois les pas de mon agresseur près de moi. J'ai un peu mal, j'ai les yeux fermés, mais je ne suis pas morte, pas encore, par contre, lui, il le pense. Il s'accroupit pour constater les dégâts et c'est à ce moment-là que je l'attrape par le cou en tenaille avec mes deux jambes pour le faire fléchir et le lui casser. Un de moins. La gêne que j'éprouve est sûrement due à une côte fêlée. J'ai eu la bonne idée de revêtir sous mon t-shirt un gilet pare-balles fin en kevlar. J'ai promis un jour à Joseph de penser à me préserver et je l'ai écouté, car je n'en porte jamais d'habitude. Je suis trop sûre de moi, me croyant invincible, et j'ai toujours imaginé que je n'en aurais jamais besoin, comme quoi...

Je m'assieds quelques secondes et je balance ma tête de droite à gauche pour faire craquer mes cervicales. J'ai besoin de les décoincer. D'après mes calculs, il doit en rester trois. Deux, sûrement, à la porte du bureau de Franck, un autre avec lui à l'intérieur. Je me dirige tranquillement vers la planque de Franck quand un gorille sort de nulle part, m'agrippant par derrière et essayant de m'étrangler, je ne respire presque plus. Je me suis trompée, je n'ai jamais été très bonne en maths. Putain ! Mais d'où il débarque celui-là ! Je lui donne un coup de coude dans le torse pour qu'il lâche prise, rien, une deuxième fois, pas plus. Il serre de plus en plus fort et je commence à suffoquer.

Je réussis à attraper mon couteau de la main gauche et je le lui enfonce avec vigueur dans les parties génitales. Il me lâche, il hurle à la mort, je reprends mon souffle, je passe derrière lui pour abrèger ses souffrances en lui tranchant la gorge. Ce mec doit peser au moins cent cinquante kilos à vue d'œil. Pas étonnant que j'aie eu du mal à m'en débarrasser. Maintenant il est au sol, son sang se déversant sur le marbre beige de Franck. C'est sa femme de ménage qui va avoir du boulot demain. Cette lutte m'a un peu essoufflée et mon épaule se rappelle à mon bon souvenir. Je ne peux plus me permettre de faire des corps-à-corps pareils, je ne vais pas tenir le coup sinon. Je me rends à l'entrée du couloir qui précède le bureau de Franck.

Il y en a bien deux avec des mitraillettes qui m'attendent. J'ai juste le temps

de me mettre à l'abri pour ne pas me noyer sous leur pluie de balles. Ça dure quelques minutes et je profite de ce moment de répit pendant lequel ils rechargent leurs armes pour faire de même et pour sortir ma nouvelle amie, la grenade. Je la dégoupille et je la leur envoie sans tarder. Je me bouche les oreilles, car ce genre de chose fait du bruit et beaucoup de dégâts. Le couloir explose en grande partie. Même moi, je me retrouve projetée par terre à cause du souffle.

J'ai quelques gravats éparpillés sur le corps dont je me débarrasse afin de me relever le plus vite possible. Le travail n'est pas fini. Je me nettoie hâtivement et je vais constater les dommages. Ils sont bien plus grands que je ne l'aurais pensé. Le couloir est quasiment pulvérisé. Les deux gardes sont morts, et le bureau de Franck a maintenant une énorme ouverture sur le devant. J'enjambe les décombres et les cadavres pour accéder à la pièce. Il y a de la fumée et de la poussière. Tout est embrumé et un bonhomme au sol, la tête ensanglantée, tient son arme comme il le peut dans ma direction. Mon silencieux abrège son supplice. Il n'y a plus personne dans la pièce. Je ne vois pas Franck, à part sur l'énorme portrait de lui qui trône au-dessus de son bureau en chêne. J'ai le pressentiment que je vais le dénicher pas loin. Je m'approche lentement du meuble et je penche légèrement la tête sur le côté. Je ne suis pas surprise de le trouver planqué dessous. Je lui fais signe, avec mon arme, de sortir de sa cachette.

Il hésite, mais ce n'est pas comme s'il avait le choix, je ne le lui laisse pas. Il se traîne à mes pieds comme une larve et la tache humide autour de sa braguette me confirme qu'il s'est pissé dessus. Ça m'arrache un sourire de satisfaction. Il a raison de me craindre, je viens de dégommer probablement ses meilleurs hommes et il est tout seul en tête à tête avec moi. Je le tire par le bras et l'installe sur son énorme fauteuil en cuir marron qui lui donne tant d'importance. Je m'assieds en face de lui sur une chaise, les jambes croisées, mon calibre posé sur mes cuisses.

Il est effrayé et il essaye de plaider sa cause auprès de moi comme le font les autres quand ils sentent que la fin est proche. Je dois faire vite, car la police doit être alertée à présent, avec l'apocalypse que je viens de provoquer.

— Je plaisantais quand je te disais que je voulais te voir morte, et « salope » c'était affectueux, se défend-il, mortifié. Je sais que tu bosses pour Tony maintenant et c'est... super ! Je suis content que tu travailles pour le boss, je t'assure, je vais l'appeler et on va arranger tout ça, c'est probablement un malentendu.

— Où est André ? demandé-je sur un ton glacial.

— À San Diego pour les affaires.

— Dommage...

— Tu veux de l'argent, The Korsican ? C'est ça que tu cherches ? J'en ai plein dans le coffre, va te servir, il est à toi, fait-il en m'indiquant le mur où son fric est planqué.

— Je m'appelle Kali, Ducon.

Il est pathétique à se débattre comme il le fait et à monnayer sa vie, comme si elle avait de la valeur à mes yeux. Quand j'avais seize ans, j'avais tellement peur de lui. Il était mon cauchemar et maintenant, il est si... insignifiant, il n'est personne.

— Je n'ai pas besoin d'argent Franck, et ce n'est pas la peine de déranger Tony, c'est lui qui m'envoie.

— Sale pute ! dit-il en se levant. Je vais vous faire la peau, à toi et à ce gros tas de merde.

Un sursaut de courage ? Il a des couilles finalement ou il est encore plus con que je le pensais ?

Il sort une petite arme de poing de sa poche, mais il n'est pas assez rapide, car je lui tire une balle dans la main avant qu'il ne me vise. Il lâche son pistolet en criant et en m'insultant.

— Tu veux sauver ta peau, Franck ? lui proposé-je, calmement. Je vais te faire une fleur, en fait, je t'en ai déjà fait deux. J'ai épargné ton fils et ta femme. Tu réponds à mes questions et je te laisse la vie sauve.

— Accouche qu'on en finisse, bordel de merde ! crie-t-il de douleur.

— Tu es toujours aussi « élégant » à ce que je constate. Très bien, ne tournons pas autour du pot. Tu étais là quand j'ai été violée par ces deux types ?

— Bien sûr que j'y étais, connasse, et si tu veux tout savoir, je me suis même branlé en te regardant !

Cette révélation ne m'étonne pas, ne me dégoûte pas non plus, parce que j'essaye de ne pas penser, de ne pas ressentir, de toujours garder mon sang-froid, et devant cette larve répugnante, il en faut... beaucoup. Ma tempête intérieure est en train de se lever et de rugir plus fort, mais je dois la contenir encore un peu.

— Et André ? Il savait ?

— André ? Il n'était pas là, mais il connaît ton histoire, et je suis certain qu'il a dû bander aussi quand je lui ai raconté, surtout ta partie de jambes en l'air. Je lui ai tout raconté en détail, jusqu'à la couleur de ta chatte. Tu peux me buter, je n'en ai rien à foutre, mais André viendra pour toi, sois sûre de ça !

Les tempêtes sont dures à contrôler, et la mienne est en train de se libérer :

— Enlève ton pantalon, Franck.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux encore salope ? J'ai répondu à tes questions,

alors arrête de me les casser et barre-toi maintenant !

— Fais ce que je te dis, sinon je m'occupe de ta famille.

Chapitre 14

Il me regarde avec hargne, mais il est conscient que sa vie dépend de mon bon vouloir et celle de sa famille également. Il défait sa ceinture et déboutonne son pantalon de sa main valide pour laisser apparaître un slip kangourou. Si la situation n'était pas si dramatique, j'en rirais tellement il est ridicule. Je lui ordonne d'enlever son sous-vêtement, d'allonger son torse et d'appuyer sa joue contre son bureau, les mains et les jambes écartées. Il m'injurie encore, car la scène est assez cocasse, mais il s'exécute. Je ne lui laisse pas le choix. Franck, le cul à l'air, ça vaut le coup d'œil. Je suis derrière lui, et je lui demande :

— Tu t'es déjà fait sodomiser ?

Il essaye de se relever, mais je le maintiens avec fermeté sur la table en bloquant sa nuque de ma main gauche. Je lui murmure à l'oreille :

— Il n'est jamais trop tard pour bien faire ! N'est-ce pas Franck ?

Et j'enfonce sans prévenir, à sec, le bout du canon de mon silencieux dans son anus. Il meugle de toutes ses forces, et je me nourris de ses cris, je les absorbe avec contentement. J'avais hurlé moi aussi, lorsque j'avais senti le pénis d'un de ces deux gros porcs dans mon cul, hurlé à en perdre la voix. Quand vous n'y êtes pas préparé, la douleur est insupportable, vous avez l'impression que votre colonne vertébrale va éclater.

— Tu sais presque ce que j'ai vécu, même si ce n'est qu'une version « douce » de ce que j'ai enduré.

J'entends les sirènes de la police au loin, je ne peux pas m'attarder, même si j'apprécie le moment. Franck me demande en sanglotant :

— Tiens ta promesse et laisse-moi partir !

Je lui réponds :

— Il ne faut jamais me croire, je mens tout le temps. Ah oui, j'allais oublier Franck,. Les descentes de flics dans ton business... c'était moi qui les renseignais, fais-je avec un plaisir non dissimulé.

— Espèce de pu..

Je ne lui laisse pas le temps de terminer sa phrase et j'appuie sur la gâchette. Du sang jaillit de sa tête, de sa bouche, du moins ce qu'il en reste, car sa cervelle à redécoré une bonne partie de son bureau. C'est fini. Des années à élaborer sa fin, et il n'a fallu que quelques secondes pour que ce soit réglé. J'éprouve du soulagement, mais pas plus que lorsque j'ai tué mes violeurs. Je le tiens mort, au bout de mon canon, et je reste impassible, froide.

Je le regarde baigner dans son sang, comme hypnotisée. Je garderai cette image de lui, de ma vengeance, toute ma vie. Je fais tourner mon arme pour dévisser la partie du silencieux, et je la laisse là où elle est logée pour que les policiers, lorsqu'ils trouveront Franck, apprécient eux aussi le spectacle. Je prends quelques secondes pour respirer, regarder une dernière fois celui qui a fait de ma vie un enfer, et je m'envole par la porte de derrière pour regagner ma Mustang. Je la démarre sans attendre, je dois dégager au plus vite. J'étais résignée avant de venir, résignée à y passer et à ne pas revenir, mais pendant mon attente devant la maison de Franck, réfléchissant à ma fin, ce n'est pas ma mort que j'ai vue, mais ma vie avec Joseph. C'est son sourire et sa joie de vivre qui m'ont fait reconsidérer ma position et m'accrocher à la lumière plutôt qu'aux ténèbres, je désire être à nouveau avec lui.

J'ai réussi, et je m'en suis sortie en un seul morceau. Il y a quelques heures encore, j'étais partie pour mourir, mais j'ai changé mes plans en cours de route. J'arrive chez moi après un trajet qui s'est fait sans aucune pensée, sans aucun regret, sans aucun remords. J'enlève toutes mes fringues car il y a du sang dessus, et je les jette par terre ainsi que mon gilet pare-balles, qui délivre mon corps meurtri. J'ai un énorme bleu sur les côtes, il y en a probablement une ou deux de cassées, mais j'essaye de surmonter le mal. Je mets mes vêtements dans la machine à laver et je sors du congélateur un sac de glaçons que j'applique sur mes contusions.

Après ça, je me rends dans la salle de bains pour m'envelopper d'un bandage léger pour ne pas trop compresser les côtes, mais les maintenir un minimum. J'avale des médicaments pour atténuer la douleur. Je traîne dans la maison en sous-vêtements, drapée comme une momie, mais je suis là, sur mes pieds, et avec une furieuse envie de vivre. Elle est revenue. Cette idée me reconforte un peu car je m'étais préparée à ne plus revoir *mon amour*. Même s'il ne veut plus de moi, ce qui est fort probable après ce que je lui ai fait endurer, je vais le retrouver, ne serait-ce qu'un instant, une seconde, je vais revoir Joseph. Après avoir bu une gorgée de tequila au goulot de la bouteille, je téléphone à Tony pour lui lancer ces quelques mots :

— C'est fait.

— J'ai déjà eu la nouvelle ! Bon boulot, Kali. Nom de Dieu, je n'en reviens pas que tu l'aies enfin eu ce con !

— Je te l'avais promis.

— Pour te dire la vérité, et avec tout le respect que je te dois, je ne savais pas si tu y arriverais, malgré ton talent.

— Eh bien ! Nous sommes deux dans ce cas.

— Franck avait embauché des mecs entraînés. Les gars que tu as dégagés

étaient d'anciens marines et des flics véreux. Tu n'aurais même pas dû atteindre sa porte d'entrée. Tu es douée, Kali, très douée. Je me félicite que tu travailles pour moi maintenant.

— À ce propos, fais-je en reprenant une gorgée d'alcool, j'aimerais quelques jours de vacances. J'ai morflé, il faut que je me retape. Si c'est important, je ferai le job, mais si tu peux le filer à quelqu'un d'autre, je préférerais.

— Après aujourd'hui, tu peux tout me demander, ou presque, rit-il. Prends tout le temps dont tu as besoin, je n'ai rien d'urgent pour le moment. Repose-toi, ma grande, tu le mérites, reviens en forme. Je n'arrive pas à croire que tu aies dégommé cette enflure, ça se fête, non ?

Je l'entends parler avec du monde et derrière lui, on approuve sa décision de « faire la fête ».

— Tony, j'ai laissé sa femme et son fils vivants. Je n'ai pas voulu les liquider, surtout le petit, je n'ai pas pu.

— C'est embêtant, mais pas dramatique. Ils t'ont vue ?

— Elle, oui.

— Je vais régler le problème, ne te préoccupe pas de ça. Tu viens de rendre service à Rose. Je me la suis tapée, tout le monde se l'est faite de toute façon, ricane-t-il, elle ne va pas pleurer son mari bien longtemps, crois-moi ! Kali... Je voulais te dire...

— Oui ?

— Non rien, repose-toi ! se ravise-t-il sans terminer sa phrase.

Je raccroche. La tequila et les médicaments font leur effet, mais avant de sombrer dans un coma imminent, j'ai besoin d'écouter un peu de musique. Je fouille dans mes CD et mon choix s'arrête sur Sohn, *Carry Me Home*. Il appartient à Joseph et j'ai oublié de lui rendre. Il le mettait en boucle quand il était dans sa chambre. Cela me foutait les nerfs en pelote, mais maintenant, je n'ai qu'une envie, l'écouter sans m'arrêter. Je m'allonge sur le canapé et je lance la chanson. Je monte le volume à son maximum, le son est tellement fort que les enceintes en vibrent. J'ai son visage devant moi, comme s'il était vraiment là, à côté de moi, puis je plonge dans les abîmes sans m'en apercevoir. C'est la lumière du jour qui me réveille, tard le lendemain. Je suis complètement dans les vapes. J'ai des difficultés à émerger et à m'asseoir. Ma cage thoracique est comprimée, en plus de la migraine qui me martèle la tête. L'alcool et les médicaments ne font décidément pas bon ménage. J'allume la télévision, il est presque une heure de l'après-midi. Je souhaite savoir ce que disent les *news*. Je cherche la chaîne qui en diffuse en continu. Bien sûr, ils en parlent. Un truand local qui se fait descendre, ça ne risque pas de passer inaperçu.

Ils soulignent le fait que c'est un règlement de comptes interne et ils n'ont pas

plus d'informations à ce sujet. J'ai soulagé la police d'une racaille. Ils interviewent sa veuve, que j'écoute avec attention. Elle affirme, en sanglotant, qu'ils ont été attaqués par des hommes armés jusqu'aux dents, cagoulés, et il est impossible pour elle et son fils d'identifier leurs agresseurs. Elle n'a pas l'air si triste que ça, et je la soupçonne de verser des larmes de crocodile. Je suppose que Tony lui a passé un coup de téléphone pour « arranger les choses ».

J'éteins la TV ainsi que la chaîne hi-fi qui ont dû tourner une bonne partie de la nuit avant de se mettre en veille. Je retourne dans la salle de bains pour avaler de la Vicodine et me scruter dans le miroir. C'est un piètre spectacle. On jurerait qu'un bus m'a roulé dessus. Je suis vidée, physiquement et moralement. Ma blessure à l'épaule commence tout juste à cicatriser. Quelques semaines déjà que je vis avec le fantôme de Joseph. J'ai pris la bonne décision sur le moment, je l'ai mis à l'abri et il n'a plus de connexions avec moi. Mais je dois admettre qu'il me manque terriblement, et que c'est *lui* qui a fait que je m'en sorte presque indemne. Je regagne sa chambre, car c'est là que je dors désormais. Depuis son départ, je n'ai pas changé les draps, moi qui suis une maniaque de première. Même si son odeur a disparu depuis le temps, je veux être dans son lit. Je suis faible, minable et laminée. Je dois reprendre mes habitudes pour continuer à survivre, sans lui, même si je ne me résous pas à cette option. Quand ça ira mieux, je retournerai le voir et je m'excuserai, mais pas maintenant, pas comme ça.

Après une semaine de repos complet, ce qui, me concernant, se résume à des cachets et à de l'alcool, je reprends petit à petit l'entraînement. Il faut que je continue à m'entretenir. Je m'accroche aux chevilles deux supports qui permettent de m'attacher à une barre transversale visée entre les deux murs de l'entrée et de faire des tractions dans le vide. Ce qui donne l'impression que mon corps est un « L » majuscule, aérien et couché. J'attrape la barre, je m'y ancre et je me retrouve la tête en bas dans un premier temps. Tout doucement, je remonte vers le haut, et c'est parti pour une série de trente pompes en apesanteur, les bras croisés derrière la nuque.

Ça fait un mal de chien, mais je dois le faire et me prouver que j'en suis encore capable. J'enchaîne avec des pompes au sol, des haltères, et le tapis de course pour maintenir le cœur en forme, au sens propre comme au figuré. La reprise du sport me redonne envie de sexe, mais pas avec un *escort boy*, avec *mon escort boy*. Je sais que ce que je m'appête à faire n'est pas juste pour lui, je dois aussi le faire pour moi, car j'ai besoin d'être sauvée. Je suis en train de tomber en pièces intérieurement. J'ai toujours son emploi du temps sur mon téléphone, et aujourd'hui, il finit les cours assez tôt. Après avoir terminé ma séance de sport et m'être douchée et habillée pour être présentable, je grimpe

dans ma voiture en direction de la fac.

Je n'ai pas de plan précis, je n'ai aucune idée en tête, je ne sais pas quoi lui dire ni quoi faire, je dois d'abord trouver le courage de l'approcher. Peut-être que je le regarderai de loin comme je le faisais avant, comme je l'ai fait durant ce dernier mois, sans qu'il s'en doute. Est-ce que Joseph voudra encore me parler après ce que je lui ai fait, ce que je lui ai dit ? Je ne peux pas ignorer cette éventualité, et c'est bien ce que je redoute le plus, en réalité : qu'il me rejette.

Il est presque 15h et la sonnerie retentit pour signaler la fin des cours. C'est le week-end, et beaucoup d'étudiants rentrent chez eux en fin de semaine. Je suis assise sur le capot de la Mustang, les mains dans les poches de mon blouson en cuir, mes lunettes de soleil sur le nez, attendant qu'il sorte en espérant qu'il veuille bien me parler, oui, au moins ça, je ne suis pas en droit de réclamer plus. Beaucoup de jeunes garçons me lancent des sourires charmeurs, mais je n'y prête pas attention. Finalement, il est là, en pleine discussion avec la fille que j'ai vue quelques semaines auparavant, main dans la main. J'ai le souffle coupé, mon cœur vient de s'arrêter. J'ai été confrontée à la mort plusieurs fois et voilà qu'une gamine sortie d'un magazine pour ados me cloue sur place, me paralyse. Ils sont ensemble. C'est ce qu'il voulait depuis le début et que je ne pouvais pas lui donner : du romantisme. Se balader, main dans la main, en pleine rue, ne pas se cacher, vivre, tout simplement. Je suis en colère, pas contre eux, mais contre moi, parce que j'ai eu ma chance et que je l'ai laissé passer.

Les gens de mon espèce n'ont pas le droit d'être heureux. Je fais preuve d'un sang-froid extraordinaire car mon pistolet me chatouille le dos, et j'ai très envie de me débarrasser d'elle. J'ai déjà tué pour moins que ça et je dois admettre que ça me plairait de le faire. Je dois changer et ce n'est pas en pensant ou en faisant des choses pareilles que je vais trouver grâce aux yeux de Joseph, car c'est ça que je recherche : son pardon. Je ne vais pas rester là à les regarder roucouler, il faut que je me barre et que je rentre chez moi, vite. J'ouvre la portière quand j'entends mon prénom.

— Kali !

Chapitre 15

Je lève les yeux sur Joseph qui vient me rejoindre en courant jusqu'à la voiture, laissant son amie derrière lui. J'essaye de ne pas lui montrer ma frustration en lui faisant un de mes plus beaux sourires, du moins j'essaie, car je ne suis pas douée pour sourire non plus :

— Salut Jo !

Il se jette sur moi pour m'enlacer vigoureusement.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Je ne pensais plus jamais te revoir. J'ai entendu les *news* à propos de Franck et tous ces... morts. J'étais presque sûr que tu en faisais partie, même si j'espérais que ce ne soit pas le cas. J'ai voulu appeler, tellement de fois, mais... Je suis si content, si soulagé, tu es là, tu es revenue, m'avoue-t-il en me serrant de plus en plus fort, ne s'arrêtant plus de parler.

— J'ai eu des moments difficiles, j'ai un peu dérouillé.

— Tu as été blessée ? m'interroge-t-il.

— Un peu... Je suis juste venue, tu sais, fais-je hésitante, m'excuser pour ce que je t'ai fait et ce que je t'ai dit. Je ne le pensais pas, Joseph, mais je devais le faire pour te protéger. Si quelqu'un avait appris que tu étais avec moi, surtout si je n'avais pas réussi... Ils auraient pu s'en prendre à toi, et ça, je ne le voulais pas, je ne voulais pas que l'on te...

— Je sais, me coupe-t-il sur un ton doux. Je n'ai pas pigé au début, je t'ai même détestée et finalement, j'ai compris quand tu as commencé à venir me voir tous les mardis et tous les jeudis, cachée derrière ta voiture à l'heure du déjeuner, réglée comme une horloge. J'ai compris que tu m'avais jeté pour une bonne raison, tu pensais que j'étais en danger.

— Décidément, je deviens de plus en plus mauvaise à ce jeu-là avec le temps. Je ne me suis même pas aperçue que tu m'avais repérée, tu ne regardais jamais dans ma direction.

— Je n'en avais pas besoin, je sentais tes yeux sur moi et je tournais la tête seulement quand tu rentrais dans la voiture.

— Je vais te laisser avec ton amie... dis-je en m'éclaircissant la voix. Je vais partir, maintenant. Je suis contente que tu ailles bien et que tu ne m'en veuilles plus.

Ces mots me soulagent et je m'apprête à monter dans la voiture quand il contourne la Mustang pour venir ouvrir la portière du passager et il crie à la blonde qu'il l'appellera plus tard :

- Tu m’emmènes ? me lance-t-il charmeur et sûr de lui.
- Où tu veux aller ? demandé-je, surprise.
- Chez nous ! réplique-t-il sans hésiter.

Il grimpe dans la bagnole, je reste sur le parking quelques secondes, la main sur la poignée en réalisant à peine que j’ai récupéré Joseph, je n’en reviens pas. Je ne tarde pas à m’installer derrière le volant. Je chausse mes Ray-ban et je lui demande d’ouvrir la boîte à gants. Il ne m’écoute pas, il enlève mes lunettes pour les « ranger » dans le vide-poche sans y prêter une grande intention. Son regard sonde le mien, et il se fiche bien de ce que je peux dire ou faire. Il bouge de son siège pour venir m’éteindre. D’abord tout doucement. Ses doigts caressent ma joue, puis il m’embrasse passionnément. Il me confie dans un murmure :

- Tu m’as tellement manqué, tu n’as même pas idée !

Ma bouche contre la sienne, nos baisers sont brûlants. Je pose ma main derrière sa nuque pour le tenir fermement et pour lui faire comprendre qu’il ne doit pas arrêter, jamais. Sans même que je m’en rende compte, il m’emmène sur la banquette arrière sans desserrer son étreinte. Je déboutonne avec hâte le haut de sa chemise pour goûter sa peau. Lui aussi m’a beaucoup manqué, son contact, son odeur, tout m’enivre. Je le laisse me posséder, parce que je le désire, je veux lui appartenir. Il est en moi.

Nos corps se retrouvent dans une incandescente fusion de plaisir et d’amour. Je ne sais pas depuis combien de temps nous sommes dans la voiture, mais les vitres commencent à s’embuer à cause de la chaleur que dégagent nos deux corps. Je ne veux pas qu’on s’arrête. Heureusement qu’elles sont teintées, car on pourrait nous coffrer pour attentat à la pudeur, surtout sur le parking d’une école. Après une dernière étreinte, nous reprenons nos places initiales à l’avant du véhicule. Son front est contre le mien. Mon amant halète, il reprend son souffle lentement, nos haleines mêlées, et je peux sentir son cœur qui bat aussi vite que le mien. Quand sa bouche relâche la mienne, je lui demande encore une fois d’ouvrir la boîte à gants. Il sourit et m’obéit. Il y trouve un paquet avec son prénom dessus. Il arrache le papier avec hâte. Je lui ai également acheté une paire de Ray-Ban. Il les met immédiatement, content de son nouveau cadeau :

- Comment je suis ? me demande-t-il.
- Mortel ! ris-je.

Je démarre la voiture presque aussitôt. J’ai la main sur le levier de vitesses et il presse la sienne sur la mienne, comme la première fois, et comme la première fois, je soulève les doigts pour coincer les siens entre les miens. Pendant tout le chemin, il me questionne sur un tas de choses, et j’essaye d’éviter certains sujets en faisant mine de n’avoir pas entendu. Il n’a pas besoin de tout connaître, de tout savoir sur les trucs horribles que j’ai dû faire. Mais je lui fais quand même

un résumé de mes dernières semaines jusqu'à la mort de Franck. Le trajet en voiture est rapide et je ne le vois pas passer. Je ressens une sorte de plénitude, de calme intérieur, et, pour une fois, c'est moi qui lui fais la conversation, moi qui parle le plus.

Je suis tellement « heureuse » qu'il soit là, qu'il m'ait fait l'amour aussi passionnément. Même dans mes rêves, je n'en avais pas espéré autant. On arrive enfin à la maison. Il constate que je n'ai pas touché à sa chambre depuis qu'il est parti, et on en profite pour mettre notre odeur dans les draps encore une fois, pendant des heures, sans se fatiguer, sans parler, remplissant juste la pièce de nos gémissements, en se fondant l'un dans l'autre. Nous sommes allongés sur le côté, son torse ferme contre mon dos. Je suis dans ses bras et je me sens en sécurité. Il effleure de son doigt mes nouvelles cicatrices :

— C'est qui cette fille... blonde qui était avec toi ? questionné-je.

— Olivia ? C'est une copine.

— Tu couches avec ?

— Si je te disais... oui, tu serais jalouse ? lance-t-il, moqueur, mais avec une pointe d'inquiétude dans la voix.

— Si par « jalouse », tu insinues que j'ai eu une envie de meurtre en vous voyant tous les deux tout à l'heure, alors la réponse est oui.

— Je vais être honnête avec toi, elle baise avec tout le monde et non, je n'ai pas couché avec elle, promis ! Elle vise le *quarter back* de l'équipe de foot de l'école. Et comme il n'arrête pas de la repousser, elle pense que lui faire croire qu'on est ensemble, parce que je suis plus vieux, peut la rendre plus intéressante à ses yeux. Je joue le jeu pour lui rendre service. C'est une brave fille au fond. Je n'ai jamais compris tous ces trucs de femmes, enfin... Je dois craindre pour ma vie ou pas ? ricane-t-il, cette fois.

— Non, par contre si tu avais fait joujou avec ton bidule... ! dis-je, sarcastique, en me retournant pour le regarder dans les yeux. J'ai été dégueulasse avec toi, Joseph. Même si tu avais couché avec elle, je l'aurais accepté, crois-le ou pas. Je n'ai aucun droit sur toi et j'aurais amplement mérité que tu me fasses du mal de cette façon-là.

— Je rêve ou tu viens de faire un trait d'humour et de t'excuser ?

— J'apprends, j'essaye de changer, tu serais surpris de savoir à quel point.

— Mais je le suis déjà... impressionné, Kali. Tu as changé, sans aucun doute. Je n'aurais jamais couché avec Olivia ou qui que ce soit d'autre. On ne se remet pas si facilement de Kali Scott, spécialement quand elle marque son prénom sur votre cœur au fer rouge.

Il pince sa lèvre et m'avoue qu'il apprécie de voir les efforts que j'essaie de faire. Je l'embrasse tendrement, on refait l'amour, et c'est encore lui qui

m'impose sa volonté et ses désirs dans ces moments-là. Quand il me touche, je suis sous son contrôle. Il tatoue mon corps de son empreinte et il est le seul à être capable de m'apprivoiser, ou presque.

*

**

Il a réemménagé à la maison. Il se partage entre ses cours et moi. Je surveille avec attention ses progrès, même si je ne suis pas très cultivée, et que la plupart du temps je n'y comprends rien. Et lorsqu'il rentre le soir, il m'explique tout ce qu'il a fait pendant la journée, tout, dans les moindres détails.

J'ai l'impression d'être à la fac, moi aussi. Je n'ai pas encore recommencé à bosser alors, quand Joseph est absent, je vais voir un psychiatre. Il m'apprend à contrôler mes pulsions, à mettre des mots sur ce que je ressens, mais la tempête est toujours là. Moins puissante, mais présente. C'est ce que je suis, ni le Doc ni Joseph ne peuvent changer ça, me transformer complètement. Il ne faut pas qu'elle disparaisse totalement, il faut la dompter mais pas l'éteindre, car le travail est loin d'être fini. André est encore en vie et je dois y remédier, pour boucler la boucle. Je pensais que la mort de Franck m'aurait apaisée, mais j'en désire plus, toujours plus. Je veux la vie d'André. Presque trois mois se sont écoulés depuis que Joseph est revenu. On habite officiellement ensemble et ça se passe plutôt bien. Mon obsession du nettoyage me quitte peu à peu à cause ou grâce à lui. Il n'est pas bordélique, c'est moi qui suis trop maniaque, avec tous mes tocs.

Mais l'amour que je lui porte a pris le dessus et il m'aide énormément à me contrôler. Le psychiatre aussi, avec sa façon tordue et déplaisante, me fait évoluer dans le bon sens. Joseph connaît tout de moi, mais pas le docteur. Il peut traiter quelques problèmes, mais pas tous. S'il savait qui je suis réellement, je devrais le tuer, personne ne doit être au courant, même sous le sceau de la confidentialité. Joseph est proche de son premier examen final et je le fais réviser dur, comme je le peux.

Je me suis octroyée un long break avec l'organisation, Tony et mon job. Je commence à rentrer dans une routine quotidienne avec Joseph, à avoir une vie ordinaire, comme celle des autres, ce qui est loin de me déplaire. J'en rêvais et c'est en train d'arriver. J'apprends à faire les courses sans liste, j'essaie de ne plus vouloir supprimer les problèmes à ma manière quand ils se présentent, je me contiens, mais c'est dur. Je fais des efforts, beaucoup. On sort comme les gens normaux, même si ce mot ne s'applique pas à moi, car je ne me promène jamais sans une arme, pas encore. Joseph m'a fait la surprise d'une petite virée

en fin de journée à Malibu. Nous marchons sur le sable, et je lui tiens la main pour la première fois de cette façon, depuis que nous sommes ensemble, tout simplement par envie, pour lui faire plaisir, et j'aime ça.

Chapitre 16

Je n'ai pas encore abandonné mon envie de retrouver André. Pendant que Joseph est en cours, j'essaye de lui mettre la main dessus, mais il s'est volatilisé. Pourtant toutes ces années, j'ai gardé un œil sur lui comme je l'ai fait pour Franck. Je suis sur le trottoir, devant l'ancien immeuble près de Venice Beach. J'hésite avant d'y entrer. Je n'ai que de mauvais souvenirs dans cet endroit et beaucoup refont surface, mon cœur s'accélère un peu, je ne comprends pas ce qui lui prend. Je ressens la douleur des coups d'André, ma détresse, comme si je n'avais jamais quitté cet endroit. Je déteste Venice Beach.

Je me trouve conne d'avoir peur du passé. On m'a pourtant appris à contrôler ma peur, et je dois appliquer mes leçons. Je me décide à forcer la porte d'entrée qui ne me résiste pas bien longtemps. Le lieu est déserté. Je retrouve mon ancienne chambre, du moins ce qu'il en reste. Si je trouvais ça insalubre avant, maintenant c'est encore pire. La saleté et la puanteur m'assaillent, des détritiques jonchent le sol et des tags en tous genres recouvrent les murs.

J'inspecte les pièces avec minutie sans être dérangée. Je retrouve également ma vieille salle d'entraînement. Tout a disparu, tout a été nettoyé, mais mes souvenirs, eux, sont bien présents, et être à nouveau ici me donne la nausée. Mes investigations sur le terrain et sur le Net ont été un échec, mais je ne me décourage pas, je vais continuer à le traquer et je vais le retrouver. Peu importe le temps que ça prendra, je vais le rattraper et lui faire subir le même sort qu'à Franck. L'alarme de mon téléphone me rappelle qu'il faut que j'aille chercher Joseph à l'école.

Il a passé un de ses examens et je lui ai promis de passer le prendre. Comme je ne travaille pas en ce moment, je l'accompagne le matin et je le récupère le soir. Il pense que c'est du romantisme, mais c'est plutôt de la vigilance de ma part et il n'a pas besoin de le savoir. La disparition subite d'André m'inquiète et je fais ce qu'il faut pour préserver *ma* famille. Je lui ai donné, à lui et aux autres, un moyen de m'atteindre. Je dois protéger Joseph. Si je n'ai pas beaucoup de principes, André en a encore moins. Je me dis qu'il est peut-être parti, ou mort, mais ça serait trop simple et, pour être honnête, j'ai un mauvais pressentiment. Je le sens dans mes tripes. J'attends la fin des cours, assise sur le capot de la Mustang, comme à mon habitude. La sonnerie retentit et les étudiants sortent par groupes, discutant du partiel qu'ils viennent de passer. Je vois enfin Joseph qui a la mine un peu déconfite, sac à dos sur l'épaule. Il me rejoint jusqu'à la voiture pour s'installer à côté de moi :

— Alors ?

— Je ne sais pas... j'ai la sensation... de m'être planté, j'ai révisé à fond, pourtant.

— Ça va aller, je suis sûre que tu l'auras !

— Ce n'est que la partie orale, demain c'est l'écrit. Je ne vais pas y arriver, Kali ! Je suis trop vieux pour ce genre de conneries, je ne retiens rien.

— Qu'est-ce que tu racontes ? J'ai vu tes notes, tu as la moyenne partout.

— Tu veux dire plus exactement que ma moyenne est assez « moyenne ».

— On rentre et je vais te faire réviser, et demain tu déchires tout, d'accord ?

— Déchirer tout, ça ne suffira pas. Putain... souffle-t-il. J'ai merdé, point. Je n'aurais pas dû reprendre mes études, c'était une erreur.

Pendant qu'il parle, mon attention est attirée par un groupe de quatre garçons qui regardent dans notre direction. L'un d'eux imite un pénis entrant et sortant de sa bouche avec sa main. Les autres rigolent de ce qu'il est en train de faire. C'est apparemment le leader, le comique du petit groupe. Leurs yeux ne sont pas portés sur nous deux, mais uniquement sur Joseph.

— Tu connais ces garçons, là-bas ? demandé-je.

Il se retourne pour voir, puis me regarde de nouveau.

— Ils sont dans mon cours.

— Et ? dis-je en insistant.

— Rien, il me chahute, c'est tout.

— Je sais quand tu me mens, alors tu ferais mieux de vider ton sac, et tout de suite.

— Il pense que je suis homo et prostitué. Ce qui n'est pas faux dans le deuxième cas, et maintenant...

— Maintenant quoi ? insisté-je en lui faisant les gros yeux.

— Il fait courir la rumeur que je suis une « pute ».

Ce mot, encore. Il m'écorche les oreilles à chaque fois.

— Ça dure depuis longtemps ?

— Depuis que j'ai repris les cours.

— Et tu ne me le dis que maintenant ?

— Justement... je ne voulais pas t'en parler, ça n'a pas d'importance.

— Bien sûr que ça en a. On est venu ici pour que tu repartes à zéro, pas pour que tu traînes un boulet derrière toi, dis-je énervée. Tu as fait quelque chose pour y remédier ?

— Faire quoi ? Tu veux que je me fasse renvoyer ? Ce sont des fils à papa, laisse tomber, ils n'en valent pas la peine.

— Tu ne me connais pas encore ? Je vais régler ça !

— Je te l'interdis !

— Joseph, je sers à quoi si dans des cas comme celui-là je ne peux pas t'aider ?

— Kali, je t'assure, je m'en tape et ne fais pas de bêtises, je t'en prie !

— Ne t'inquiète pas, mon flingue est dans la voiture, je vais juste discuter avec eux.

— Et moi, je vais passer pour quoi ? Pour une pute *et* une mauviette ? Je te défends de faire quoi que ce soit, je suis sérieux, laisse tomber ! me crie-t-il.

Il est hors de lui, je ne l'ai jamais vu aussi agité.

— Très bien ! Monte dans la voiture, ordonné-je.

J'enlève mes lunettes pour mieux les fixer, spécialement le petit rigolo, pour qu'il remarque bien mon regard. Je prends mon air « menaçant ». Il s'arrête instantanément de faire le con et de sourire. Il tape sur les épaules de ses amis pour les enjoindre de partir. À un autre moment, je les aurais attrapés, lui et ses copains, et je leur aurais, au sens propre du terme, « casser les couilles », si, bien sûr, ils en sont dotés. Je ne supporte l'idée que l'on puisse faire du mal à Joseph, même de cette façon-là. Sans en être conscient, il a ce pouvoir sur moi, parfois.

Il me rend raisonnable, et là, il vient de sauver les fesses de ces types. Je monte à mon tour dans la Mustang. Je suis quand même furax après ces petits merdeux. S'il m'avait autorisée à le faire, ils seraient rentrés chez eux en slip, la queue entre les jambes.

— Merci de n'avoir rien fait, je sais que ça t'a coûté.

— Tu es assez grand et fort pour te défendre, tu as raison, mais ne te laisse pas faire, Joseph. Ce genre de mecs peut ruiner ton année scolaire. Le harcèlement psychologique peut être parfois pire que des coups dans le ventre, et je sais de quoi je parle.

Il ne bronche pas, regardant devant lui, puis il entame la conversation :

— Avant d'attaquer les révisions, qu'est-ce que tu dirais d'un hamburger et d'une glace dans un resto ? Et c'est toi qui payes !

— Pourquoi c'est toujours moi qui devrais raquer ? râlé-je.

— Parce que de nous deux, c'est toi qui as le plus de fric, moi je suis un jeune étudiant, je te rappelle. Tu dois subvenir à mes besoins, c'est toi qui l'as dit.

— Pour une fois, je te laisse le plaisir de dépenser ton argent parce que j'en ai marre de t'entretenir, gigolo ! dis-je en rigolant.

— C'est la première fois que je t'entends rire de bon cœur, tu devrais essayer plus souvent, ça te va bien !

C'est vrai que c'est la première fois que je ris autant, et d'une de mes blagues en plus. Toutes ces dernières années, je n'étais qu'une ombre, mais maintenant, tout est en train de changer, ou presque. Une fois rassasiés d'un énorme hamburger et d'une gigantesque glace, nous rentrons chez nous pour continuer

les révisions. Je lui pose un tas de questions et il essaye d'y répondre.

Parfois il a juste, parfois il se plante lamentablement, mais ça ne l'empêche pas de s'accrocher et de recommencer. On tient comme ça jusque tard dans la nuit. Mais il est temps pour lui d'aller dormir, car il doit être en forme pour « tout arracher » demain, même si, techniquement, on y est déjà. Il va se coucher le premier, parce que j'ai quelque chose à faire avant. Je suis dans mon ancienne chambre, sur mon ordinateur.

Mes vieux démons réapparaissent et je n'ai pas digéré l'agression de ses « copains de classe » cet après-midi. J'entre sur le serveur de la fac pour trouver le nom du garçon qui était si spirituel. Il s'appelle Dan Brightman. Maintenant que j'ai ses coordonnées, il faut que je pénètre dans son intimité. Je me connecte à son réseau Internet, et à son ordinateur, par chance, il est allumé. Il est fils d'avocat, sa mère ne travaille pas. Rien de bien exaltant pour l'instant. Je fouille ses emails, son *cloud* et son disque dur. Le dossier vidéo va peut-être m'apporter quelque chose. Je l'analyse minutieusement et j'obtiens exactement ce que je suis venue chercher. Il s'est filmé en train de sniffer de la cocaïne et de baiser avec une femme. Celle-ci ne m'est pas inconnue. Quand j'ai fait ma petite enquête sur le doyen de la fac, j'ai vu la photo de son épouse et... notre cher étudiant se la tape, ou bien c'est elle qui se le tape, allez savoir ! Comment peut-on avoir des idées pareilles ? Se filmer dans de telles situations, c'est terriblement stupide et surtout très imprudent.

Je récupère l'enregistrement, je vais le diffuser sur les réseaux sociaux, ceux de streaming en ligne et celui de la fac, entre autres. Avec le travail de fourmi que j'ai effectué, dans quelques heures, ce sera la vidéo à la mode et la police lui tombera dessus. Mon cher Dan, tu as fait une grosse erreur en touchant à mon mec. Je suis plutôt contente de moi, même si je suis consciente que cela risque de compliquer, voire de ruiner des existences. Mais n'est-ce pas ce que je fais le mieux ? Anéantir la vie des autres ?

Ma satisfaction me ronge. La personne que je ne veux plus être est toujours-là, je ne peux rien y faire. Je me frotte le front et je respire un bon coup. Je l'ai fait pour Joseph, pour qu'on ne l'emmerde plus. Je n'ai pas à culpabiliser. Je regarde l'horloge de la chambre, je n'ai pas vu les heures passer et, bien évidemment, je ne suis pas allée me coucher. Je fais couler du café pour Joseph, je dois aller le réveiller, mais avant ça, je le regarde dormir un peu. J'aime le faire, cela m'apaise. Je m'approche de lui sans faire de bruit et je lui souffle sur l'oreille pour qu'il s'éveille en douceur.

— Bonjour... fait-il en se frottant les cheveux, les yeux toujours dans la vague.

— Il est temps que tu te prépares, sinon on va être en retard ! le sermonné-je.

- Quelle heure est-il ?
- Presque huit heures.
- Encore cinq minutes.
- Debout ! Allez, gros naze.

Je tire le drap pour qu'il se lève, mais il est plus rapide et il me fait tomber sur lui. Il m'embrasse et il me murmure :

— Si ce n'était pas si important ce matin, je t'aurais attachée au lit pour que l'on y reste toute la journée.

L'idée me fait sourire. Moi, quand j'attache les gens à leur lit, c'est pour tout autre chose en général. Je me redresse presque aussitôt en l'incitant à en faire autant. Ce matin, je n'ai pas envie de plaisanter, c'est important qu'il ait la tête claire pour passer son examen. Je suis dans le salon en train de regarder les infos quand il se décide enfin à me rejoindre. Il est derrière moi, m'enlaçant et me caressant. C'est agréable et sécurisant, j'adore lorsqu'il fait ça.

Comment, pendant tout ce temps, j'ai pu me priver du plaisir d'être aimée par quelqu'un ? Je me retourne et je lui donne une tape sur les fesses en lui indiquant que ce n'est pas le moment, et que son café l'attend. Il l'avale en vitesse, m'embrasse, puis il me laisse pour aller prendre une douche. Pendant qu'il est sous l'eau, j'en profite pour passer un coup de fil à mon patron en toute discrétion :

- Tony, il me faut un renseignement.
- Vas-y, je t'écoute !
- J'ai besoin de savoir où se trouve André.
- André... André, répète-t-il. C'est le mec... de Franck ? Celui qui t'a entraînée ?
- Oui.
- Pourquoi tu le cherches ?
- Affaire personnelle.
- Je vais voir ce que je peux faire. C'est le genre de type qui arrive à se rendre invisible, un peu comme toi. À propos de ça, quand vas-tu reprendre le boulot ?
- Je ne sais pas... justement, Tony... je pense sérieusement à arrêter. Tu te rappelles quand on a eu cette discussion la première fois, sur la famille ?
- Oui, je m'en souviens très bien !
- J'en ai une et je veux en prendre soin. Continuer à faire ce job, ça la met en danger.
- Tu me quittes ? fait-il, surpris.
- Ça en a tout l'air ! Je suis désolée, Tony, fais-je avec sincérité.
- Merde ! Qui je vais trouver maintenant pour faire le ménage ? dit-il,

ennuyé. Réfléchis encore un peu, Kali. Rien ne presse, prends ton temps. On en discutera un peu plus tard, si tu veux. Surtout que je te dois du fric pour deux contrats. La vie est mal faite, putain... C'est pour un mec c'est ça ? C'est pour un autre homme que tu me quittes ?

— Oui.

— Les femmes et leurs hormones ! Toutes les mêmes. Vous tombez amoureux et on ne vous tient plus. Je n'ai pas le choix, je dois me faire une raison !

— Merci Tony.

— Bon, on ne va pas faire du sentiment non plus ! C'est le business. On reste en contact, je te rappellerai si j'ai du nouveau sur ton type, ça marche ?

— OK !

— Ma porte te sera toujours ouverte, tu le sais. Réfléchis longuement à la connerie que tu fais, parce que des nanas comme toi, pour faire ce boulot, on n'en trouve pas à tous les coins de rue. Je ne te cache pas que tu me brises le cœur. Je comprends que tu veuilles te poser et le préserver. Mais tu es douée pour ça, alors tu devrais réfléchir à une autre possibilité.

— Laquelle ?

— Entraîner mes hommes ! Si j'avais quelqu'un comme toi pour enseigner les rudiments du métier à mes lascars, ça ne serait pas une mauvaise chose, tu y gagnerais et moi aussi. Tu serais un peu mon « André ».

Les mots qu'il vient de me sortir me font déglutir et me refroidissent. JE NE SUIS PAS ANDRÉ !

— Je vais prendre le temps d'y réfléchir, même si je pense que ma décision est définitive, fais-je sèchement.

— Je ne considère pas encore ta réponse comme un non, continue-t-il d'insister. Les mecs sont comme les nanas, ça va, ça vient. Aujourd'hui c'est celui-là, et demain, ça en sera un autre. Dans notre job, ce n'est jamais bon de s'attacher.

— Et ta femme, elle en pense quoi ?

— J'en suis à ma troisième et elle ne sera pas la dernière.

— Elle va être ravie de l'apprendre.

— C'est moi ou tu commences à faire de l'humour ?

— Prends soin de toi, Tony.

Je ne le laisse pas dire un mot de plus et je raccroche. Je regarde mon téléphone, sans aucun regret ; désormais on ne m'appellera plus pour le travail, c'est fini. Je suis en train de tourner une page pour en écrire une nouvelle. Mais avant d'oublier complètement l'ancienne, je dois régler le cas d'André. Ce que je fais, ce que je suis, met en péril Joseph. Je dois choisir entre mon job et lui, et il

a gagné. Je me retourne et il se tient derrière moi, lavé, changé, simplement beau. Il s'approche de moi pour me prendre par la taille :

— J'ai bien entendu ? Tu viens de démissionner ?

— J'ai encore un truc à faire, mais après ça, ça sera terminé pour de bon, oui.

— Tu sais que je t'aime ?

— *Ditto.*

— Tu ne dis jamais... « je t'aime », tu me sors toujours ce mot ridicule.

— C'est ma façon à moi de te le dire, mais à mes yeux, ça a la même signification.

— On a parcouru un long chemin toi et moi. J'ai dompté la bête ! fait-il en se moquant de moi et en m'embrassant le bout du nez.

— Je suis devenue docile, mais je ne suis pas apprivoisée, ne t'y trompe pas, je l'avertis.

— Je sais, et c'est ton côté insaisissable qui m'attire le plus.

Il me donne un baiser enfiévré.

— Tu as prévu ta reconversion ?

Qu'est-ce qu'ils ont tous ce matin à vouloir me trouver du travail ?

— Je ne suis pas pressée de trouver un job, j'ai de l'argent et du temps, mais rien faire à la maison, ce n'est pas mon truc non plus. Je suis douée pour tuer des gens et je crois que je le suis autant en informatique.

Il se met à rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de si marrant ? demandé-je, étonnée. J'ai dit quelque chose de drôle ?

— Toi, coincée derrière un bureau sous les ordres de quelqu'un ? Ça risquerait de vite partir en sucette ! On ne dompte pas le vent, chérie !

C'est la première fois qu'il m'appelle ainsi. Il n'a peut-être pas tort. Comment quelqu'un comme moi pourrait prétendre à reprendre une vie totalement normale ? Ce que je fais est spécial et je le suis également. Je suis mes propres règles, pas celles des autres.

— Tu devrais exploiter une des facettes de ton métier, Kali.

Il attrape une pomme sur le comptoir pour croquer dedans.

— Laquelle ?

— Au lieu de tuer des gens, protège-les ! Tu serais sacrément douée pour ça. Avec l'argent que tu as, tu pourrais monter ton propre business de gardes du corps, par exemple. Tiens, même les recruter et les entraîner. Crois-moi, tu ferais un tabac. Si je rate mon examen, je serai ton premier employé.

Je n'avais jamais envisagé mon « métier » de la sorte, mais c'est loin d'être bête. Joseph est loin d'être idiot. Il ne faut jamais juger les gens au premier abord. Quand on s'est rencontrés la première fois, je pensais qu'il était crédule et

insignifiant. Pourtant, cet homme a bouleversé ma vie et il m'a changée, moi, « l'irrécupérable ». Il me sort de mon admiration silencieuse pour me signaler que c'était bien la peine de l'avoir poussé hors du lit si c'est pour que maintenant, je traîne à mon tour. Il a raison, on va être en retard.

On se dépêche et sur la route, j'ai le pied au plancher, ce qui le fait un peu flipper par moments. Nous sommes arrivés juste à l'heure à l'entrée de la fac. Cette fois, c'est moi qui tire sur son menton pour l'embrasser. Il profite de mon excès de tendresse pour prolonger ce moment.

— Appelle-moi quand tu as fini, Joseph, je viendrai te chercher, OK ?

— D'accord.

Je vois qu'il est stressé et ça peut se comprendre. Il a son avenir entre ses mains aujourd'hui. Je n'ai pas eu la chance de faire des études, malheureusement, et parfois, cela se ressent dans ma culture générale. C'est pour ça que j'essaie de lire le plus possible quand je le peux. Mon école a été la souffrance et les meurtres. J'ai fait mon éducation toute seule, car André ne dispensait pas ce « genre » de cours :

— Joseph, tu vas réussir ! affirmé-je. Concentre-toi sur ta respiration et ferme les yeux. Si tu sens que tu paniques, inspire profondément et expire. Ne laisse pas la peur t'envahir, c'est toi qui dois la dominer et pas le contraire.

Je lui mets la main sur la poitrine pour lui montrer.

— Ça va ralentir ton cœur. Refocalise-toi sur tes battements, et seulement ça. Ne pense à rien d'autre et ton angoisse disparaîtra. Tu peux me faire confiance ! fais-je avec une petite moue. Ce conseil vient d'une pro.

Chapitre 17

Il me quitte en me déposant un dernier baiser qui dure. Je ne sais pas qui est le plus angoissé des deux, lui ou moi. Anxieuse pour un petit examen ? Moi qui descends les gens dans un battement de cils, on aura tout vu ! J'espère que tout va bien se dérouler. Ce qui me rassure, c'est que Joseph va avoir un problème en moins à gérer aujourd'hui, car je me suis occupée du petit con.

Ce serait un miracle qu'il soit là pour passer son épreuve. Je ne souhaite pas rentrer à la maison, parce que je veux être présente à l'instant où il appellera. J'ai garé la voiture sur le parking de la fac et je déambule dans les rues, regardant les vitrines des magasins. J'aimerais acheter quelque chose pour Joseph, pour fêter la fin de son année et son concours. C'est bientôt l'été et les vacances pour lui et moi. Encore un mot que je n'ai jamais utilisé car toutes ces années, je suis restée à L.A. et je n'ai jamais eu de contrat à l'extérieur. Il est peut-être temps d'y remédier.

Sur mon téléphone, avec l'aide d'une application, j'essaye de localiser une agence de voyages dans les environs. J'aurais pu faire ça sur Internet, mais je tiens à lui donner son cadeau dès qu'il sera dehors. J'ai une petite idée de ce que je cherche. Finalement, j'en trouve une. Je m'assieds un peu à l'écart des clients et je commence à feuilleter un magazine regorgeant de séjours en tous genres. Je tombe enfin sur celui que j'espérais. Une virée en Corse. Je ne sais pas si je trouverai des réponses en me rendant sur cette île, mais cela vaut le coup d'essayer. Peut-être que cette escapade ravivera les souvenirs que j'ai perdus et me permettra enfin de découvrir pourquoi j'ai ce tatouage sur ma peau. Je vais voir l'agent de voyage, et après un speech interminable pour essayer de me vendre des choses dont je n'ai pas besoin, j'opte pour un voilier qui fera le tour de l'Île de beauté avec des escales dans les ports des principales villes.

Le bateau est dans la classe « luxe ». Long d'une vingtaine de mètres avec une double coque de couleur marron. Rien ne manque, même le jacuzzi extérieur est présent. La femme blonde m'indique que l'on aura notre propre équipage et notre chef à disposition. Elle me donne des photos du fameux voilier, avec les intérieurs des cabines qui ne sont pas répertoriées dans le magazine.

Moi qui pensais que la villa était luxueuse, je suis dans la catégorie « petite joueuse ». Les couchettes sont équipées de tout ce qu'il faut, high-tech, salle de bains dernier cri, le tout recouvert d'une touche de bois qui donne un air marin à l'ensemble. La voyageuse imagine me déconcerter en m'annonçant le prix, car ce genre de croisière est faite pour les gens à pognon. Ce n'est pas ma tenue jean-

baskets qui peut lui laisser deviner que je suis loin d'être dans le besoin. Sans être décontenancée par le montant qu'elle me communique, je sors ma carte *Platinum*, à sa grande surprise, et je paye ce qu'elle demande. Elle a une petite moue, mais de là à dire pourquoi... J'ai fait beaucoup de progrès sur ma personne, sur mes sentiments et l'apprentissage de mon self-control, mais décrypter le comportement des gens et leurs états émotionnels, c'est un art que je ne maîtrise pas encore, loin de là.

Après avoir signé quelques formalités dont écrire le nom complet de Joseph et le mien pour la première fois côte à côte, je repars avec mes billets en poche pour une croisière de quatre semaines, destination la Corse et ses plages. Je suis fière d'avoir les papiers en main et j'ai hâte de les lui montrer. Je ne veux pas traîner trop longtemps, car je tiens à être là quand il sortira de l'école. Je suis à peine arrivée sur le campus lorsque je reçois un coup de fil, cette fois sur mon téléphone personnel. Le numéro n'est pas dans mon répertoire, parce que Joseph est le seul contact dans mon smartphone.

Je me doute que ça ne peut être que celui de Tony. Comment a-t-il obtenu mon numéro? Il est plus doué que Franck, ça ne se discute pas, mais cela signifie aussi que je dois redoubler de vigilance. Dans mon petit monde, personne n'est censé me trouver, personne. Je prends l'appel.

— J'ai eu l'info que tu m'as demandée. Il est bien à L.A. mais on ne sait pas où exactement. Il a été vu par un de mes gars il y a quelques jours, dans le quartier chinois. Je ne peux pas t'aider plus.

— Merci pour le renseignement. Je vais bien le trouver à un moment ou à un autre.

— Est-ce que ça vaut le coup, Kali ? Hein ? De tout risquer pour un type qui a dû t'oublier depuis le temps ?

— Tu as probablement raison, mais le souci, c'est que moi, je ne l'ai pas « oublié ». Tant qu'il est vivant, je ne pourrai pas dormir en paix.

— Tu veux un conseil ?

— Non, réponds-je, sèchement.

— Je vais te le donner quand même ! Laisse couler ! insiste-t-il sur ces deux mots. Tu l'as eue ta vengeance, nom de Dieu ! Tu as eu Franck. André était juste un sous-fifre, point barre. Il a fait ce qu'on lui a dit de faire. Alors arrête de remuer la merde pour rien. Sois heureuse avec ton bellâtre et passe à autre chose. Comme revenir travailler pour moi par exemple.

— Au revoir Tony !

Je raccroche. Il a peut-être raison, je devrais laisser tomber, mais je ne le peux pas. J'ai cette tempête en moi qui a repris du service, et je n'arrive pas à la calmer. Seule la mort d'André le pourra, je suis presque certaine que cela

l'apaisera pour de bon. Cependant, une unique question m'habite : est-ce que je serai capable de lui faire face après tout ce temps ? Il m'a tout enseigné ou presque, même si j'ai beaucoup appris de mon côté. Dans ce genre de métier, il y a toujours le risque qu'un jour, on tombe sur plus fort que soi, et André reste un danger sérieux, même s'il est plus vieux.

Je me suis persuadée que j'avais toutes les chances d'arriver à mes fins, Tony m'a mis le doute. Je risque de tout perdre pour quelqu'un qui ne se souvient peut-être même plus de moi après tout ce temps. Je suis installée sur le capot de la voiture, mes yeux vont de ma montre au portail de l'université, mais rien. Je m'impatiente, putain que c'est long ! Je décide de m'asseoir à l'intérieur de la Mustang. Plus d'une heure et demie s'est écoulée et je suis dans la bagnole à l'attendre, c'est le début de l'après-midi. Je ne savais pas que ça allait prendre une plombe, sinon j'aurais acheté un truc à manger. Enfin, je le vois sortir parmi les autres. Il donne une tape amicale à un de ses camarades avant de venir me rejoindre à l'intérieur de la voiture.

— Alors ?

— J'ai fait de mon mieux, mais il faut patienter pour les résultats maintenant.

— Tu les auras quand ?

— Dans quelques jours, fait-il en posant son sac à dos à ses pieds. Dan Brightman a été renvoyé de la fac et il a été inculpé pour détention de drogues.

— Qui ? lâché-je, l'air dégagé.

— Arrête ton cinéma, je sais que c'est toi, merde ! Je t'avais dit de ne pas t'en mêler, qu'est-ce que tu as encore fait ?

— J'ai agi d'une façon plus modérée, ce que je n'aurais pas fait en temps normal. Je t'ai écouté et je l'ai jouée cool. Parce qu'hier, j'étais à deux doigts de lui péter les deux jambes, à lui et à ses copains. Alors ce que j'ai fait, crois-moi, ce n'est rien à côté de ce que j'aurais pu vraiment lui faire. À ta place, je ne m'inquiétera plus pour lui, surtout qu'avec un père avocat, il sera vite dehors.

— Ça continue ? Il y a un problème, tu l'éradiques, juste comme ça ? s'irrite-t-il en claquant des doigts.

— Tu t'attendais à quoi, Joseph ? À ce que je me transforme à cent pour cent ? Il y a des choses qui font partie de moi et cela ne changera plus. Il s'en est pris à toi, il le paye, fin de la discussion, répliqué-je, énervée.

— C'est quoi la prochaine étape ? Quand tu ne me supporteras plus, ça sera mon tour ? Une balle dans la tête ou un petit *hack* informatique pour ruiner ma vie ?

Je ne réponds pas à sa dernière tirade qui est assez cinglante, mais justifiée. J'ai déjà démarré la voiture en appuyant sur l'accélérateur. Sur le chemin du retour, je ne lève pas le pied et je ne lui adresse pas la parole. Lui non plus

n'ouvre pas la bouche. Il y a une part de vrai dans ce qu'il a dit. Le jour où j'en aurai peut-être marre de lui, qu'est-ce que je vais faire ?

Non... Je suis sûre que je ne lui ferai jamais de mal, mais Joseph, ça, il ne le sait pas, et c'est ce qui me blesse le plus. Il me voit toujours comme quelqu'un de dangereux pour lui, alors que c'est tout le contraire, j'ai développé un instinct protecteur à son égard. De retour à la maison, je descends la première, encore légèrement exaspérée par notre dispute, car je n'aime pas m'engueuler avec lui. Je jette les clés sur le comptoir et attrape la bouteille d'alcool au passage. Je vais m'asseoir au bord de la piscine pour tremper mes pieds dans l'eau et me saouler. Joseph met un petit moment avant de me rejoindre. Je suppose qu'il est aussi en colère que je le suis, voire plus. Je le sens dans mon dos. Il enlève ses baskets pour faire comme moi, et il dépose l'enveloppe de l'agence de voyages entre nous deux. J'ai oublié le cadeau que je devais lui faire.

— Je suis un gros con ! souffle-t-il.

Je demeure silencieuse, je ne le regarde pas, fixant toujours le fond de la piscine.

— Ce que j'ai dit tout à l'heure, je ne le pensais pas, se justifie-t-il.

— Bien sûr que tu le pensais, et tu as raison. On ne peut pas vivre avec quelqu'un comme moi sans se poser la question : « Est-ce que je vais être le prochain ? »

— J'ai surréagi. Je n'ai pas l'habitude que l'on prenne soin de moi, que l'on me protège.

— Pourquoi ? Tes parents ne se sont pas occupés de toi ?

— Je me demandais si tu allais un jour me questionner sur ce sujet, toi qui ne demandes jamais rien. Je n'ai pas de famille, j'ai été élevé à l'orphelinat. J'ai été déposé devant la porte d'une église et après ça, ça a été l'orphelinat pendant un temps, et les familles d'accueil jusqu'à ma majorité. Il y en avait des sympas et d'autres qui l'étaient moins. Mais ce n'est rien par rapport à ton histoire !

— Tu ne sais rien de ma vie, rétorqué-je, presque acerbe.

— Ton comportement, tes cicatrices sur tout le corps, ton métier, tes vengeances, ta volonté d'être meilleure. Même sans la connaître entièrement, je peux l'imaginer.

— Ton « imagination » ne serait pas assez fertile, crois-moi ! Je n'étais pas au courant pour...

— L'orphelinat ? Ne t'inquiète pas, c'était moins horrible que ça en a l'air. Nous sommes deux âmes perdues qui se sont trouvées, Kali.

Il me prend la bouteille des mains.

— Je suis impatient d'y être ! me dit-il.

— Quoi ? réponds-je, toujours un peu étonnée par sa confession.

— La Corse... J'ai hâte d'y être ! J'ai regardé la brochure dans la voiture. Ça semble magnifique... Et le bateau ! Je ne suis jamais parti en vacances, mais là ! Toi, moi, la mer, ça va être juste génial.

— Tu n'as pas peur que je te pousse par-dessus bord si tu m'énerves un peu trop ? dis-je sur le ton de la plaisanterie.

— Je vais tenter le coup, mais après t'avoir fait l'amour plusieurs fois sur le pont, je vais te couper l'envie de quoi que ce soit, tu voudras me garder auprès de toi jusqu'à la fin des temps.

Je soupire de soulagement en entendant ses mots.

— Joseph, je ne te ferai jamais de mal, même si demain, ça doit se terminer entre nous. Tu es la seule personne sur terre à qui je tiens et je ne te nuirai jamais, d'aucune façon ! J'espère qu'un jour tu n'auras plus cette peur dans les yeux quand tu me regarderas.

— Ce n'est pas de la peur que tu vois, mais de l'inquiétude. À chaque fois que tu pars, que tu me laisses, j'ai toujours ce sentiment que tu ne reviendras pas. Et cela me fait mal... au cœur.

— Ça n'arrivera plus, je te le promets, dis-je, rassurante.

Je pose ma main sur son visage pour le caresser et le tranquilliser. Je me lève en l'emmenant avec moi dans mon ascension pour me déshabiller et en faire autant avec lui, sans le ménager. Je l'entraîne dans la piscine pour qu'il me fasse encore l'amour. Malgré la fraîcheur de l'eau, nos corps sont en feu, animés par la passion et le désir qu'ils dégagent l'un pour l'autre.

Je dépose les armes et m'abandonne dans ses bras. Le temps s'est arrêté, le mal qui me ronge est parti pour un moment. Après avoir fait l'amour trois fois dans la piscine et s'être rhabillés partiellement, on s'allonge sur le rebord de celle-ci en regardant le soleil couchant, dans les bras l'un de l'autre. Le ventre de Joseph commence à se manifester. Il se lève pour retourner à l'intérieur de la maison et aller fouiller dans le frigo. Je le rejoins.

— On n'a plus de glaces ? me questionne-t-il, déçu.

— C'est toi qui en manges, pas moi, et c'est toi qui fais les courses, aussi.

— J'ai envie d'une glace. J'ai toujours envie de sucré après avoir baisé.

— Ah, tiens ! Tu ne fais plus « l'amour » maintenant, tu baises ?

— Touché ! Tu n'oublies jamais rien.

— Défaut professionnel. Qu'est-ce que tu veux comme parfum ? Je vais aller t'en chercher.

— Je peux y aller tout seul comme un grand, avec ma super voiture, me taquine-t-il.

— Je sais, mais ça ne me dérange pas de sortir. Et ça fait partie d'un...

— D'un quoi ? fait-il, amusé.

- ... couple de se faire plaisir, je crois !
- Couple, hein ? Finalement, nos engueulades ont du bon, tu deviens plus aimante.
- Alors ton parfum ? dis-je, gênée.
- Ce que tu veux ! Prends ce qui te plaît, ça m'ira aussi.
- Tu sais que j'ai besoin de choses précises pour faire les courses. Sinon, je vais péter un câble !
- Je pensais que cette lubie t'était passée. Vanille-macadamia.
- J'y travaille, mais Rome ne s'est pas construite en un jour. Vanille-macadamia ? C'est quoi ces parfums ? Ils n'arrivent plus à fabriquer « que » de la vanille ?
- Tu m'as demandé ce que je voulais !
- C'est parti pour vanille-macadamia ! me résigné-je, ne souhaitant pas me lancer dans une discussion sans fin.
- Kali !
- Quoi ?
- Je t'aime, tu sais !
- *Ditto*, souris-je.

Chapitre 18

J'attrape les clés de la voiture pour aller acheter sa glace vanille-macadamia. Je roule presque une heure pour trouver un magasin qui en vend. La tâche se révèle plus difficile que prévu, car il y en a avec des noix enrobées de chocolat et ça, Joseph ne me l'a pas précisé. Faire des courses sans liste est déjà un exploit me concernant, mais là, ce genre de décisions me fout la tête à l'envers.

Mes démons sont loin d'être tous partis. Je suis devant les réfrigérateurs du magasin comme une idiote à regarder les deux pots de glace avec ces putains de noix qui sont *avec* ou *sans* chocolat. Une vieille dame passe derrière moi et me lance avec un large sourire :

— Prenez les deux, elles sont aussi bonnes l'une que l'autre.

— Merci, fais-je en pinçant les lèvres.

Pourquoi je n'arrive pas à me décider sur des trucs simples ? Je peux planter un couteau dans le cœur de quelqu'un en trouvant ça presque normal, chercher une solution si je suis dans l'urgence, mais choisir un pot de glace, non, ça, je ne sais pas faire. C'est dans ces moments-là que je me pose encore la question : qu'est-ce que Joseph voit en moi qui lui plaît tant ? Décidément, je ne le mérite pas. Le trajet du retour se fait plus rapidement que l'aller, maintenant que j'ai trouvé ce que je cherchais. Je gare la voiture devant la maison et quand j'en sors avec mes courses, je remarque aussitôt que la porte est entrouverte. Joseph a dû emporter les poubelles et oublié de refermer derrière lui, comme d'habitude :

— Joseph ! crié-je. Fais attention à bien verrouiller la porte quand tu sors, ce n'est pas la première fois que je te le dis !

Je suis en train de ranger les clés dans ma poche quand mes yeux s'arrêtent sur une petite tache sombre sur le carrelage blanc du hall. J'ai pourtant fait le ménage la veille et je l'aurais vue avant de partir tout à l'heure. Je m'accroupis et la gratte du doigt.

La couleur noire vire au rouge carmin. Je laisse tomber mon sac et cours au salon, mon arme à la main. Il y a de plus en plus de traces de sang sur le sol ainsi que des marques de lutte évidentes. La table basse en verre a explosé en mille morceaux et des objets de décoration sont en miettes. Joseph ! Je le cherche partout dans la maison en suivant le sang. Je jette un coup d'œil rapide à l'extérieur également, sans succès. La tempête est revenue. Le garage ! Je n'ai pas encore regardé en bas. Je ne pense plus à rien, sinon au pire. J'ouvre la porte blanche quand je vois ce spectacle qui me glace.

Joseph étendu sur le ventre, ses vêtements trempant dans une flaque rouge.

J'accours vers lui aussi vite que je le peux, je range mon flingue à sa place, mécaniquement. Non, ça ne peut pas être lui, ça ne doit pas être lui. Le sol se dérobe sous mes pieds, je suis en panique et incapable de contrôler quoi que ce soit. La peur de perdre Joseph prend le dessus et me terrorise.

Je me jette à terre pour le retourner avec délicatesse sur le dos et l'appuyer sur moi, le caler sur mes cuisses. Il a des blessures de couteaux sur les bras et le torse. Une plaie près de son poumon droit n'arrête pas de saigner. Je presse deux doigts sur son pouls en espérant que je vais sentir quelque chose. Je respire à fond pour me concentrer seulement sur les battements de celui-ci.

Oui, il est faible, mais il est toujours là. J'appelle aussitôt le 911, il n'y a plus une minute à perdre maintenant. J'essaie de rester calme tout en regardant Joseph se vider de son sang, inconscient. Il n'est pas loin de son dernier souffle. J'explique la situation au téléphone, à toute vitesse. On me donne quelques consignes en attendant leur arrivée. Ils m'ont promis de faire au plus vite. Je l'installe du mieux que je le peux sur moi, plus près. Je déchire un bout de sa chemise pour le compresser sur sa blessure la plus profonde, comme on m'a conseillé de le faire. Je n'ai plus de souffle, mon cœur bat à tout rompre, cela fait une éternité qu'il ne s'est pas affolé de la sorte. Je suis en train de faire face au pire cas de figure qui aurait pu se produire : le perdre. Les secondes paraissent des heures, je l'entends à peine respirer. Je lui murmure à l'oreille :

— Ne me laisse pas, j'ai besoin de toi, accroche-toi.

Je répète cette phrase jusqu'à l'arrivée des secours. Ils vérifient son pouls à leur tour et le mettent aussitôt sous masque à oxygène. Plusieurs personnes sont en train de s'occuper de lui et de lui prodiguer les premiers soins, et moi, je le garde tant qu'on m'en laisse le droit. Toutes ces lumières rouge et bleue m'incommodent, mais je ne le lâche pas des yeux. Ils me l'enlèvent. Ils l'embarquent sur une civière pour l'installer dans l'ambulance. Je monte avec eux et je m'assieds sur la banquette près de lui.

Pendant le trajet qui nous mène aux urgences, un petit papier plié en deux tombe de la poche de sa chemise. Je le ramasse et l'ouvre. Je découvre un mot écrit de la main d'André : « *Tu me cherches ? Tu sais où me trouver ! A .* »

Pendant tout le voyage, je serre sa main en lui disant qu'il faut qu'il s'accroche. Il respire à peine, même avec son masque. Tout ce sang sur lui ! Sur moi ! André a fait la plus grosse erreur de sa vie. Il s'est attaqué à l'homme que j'aime, ce qui n'a fait qu'attiser encore plus ma tempête, qui s'est transformée en ouragan. Pour l'instant, je suis seulement concentrée sur l'état de Joseph et rien que sur lui.

On arrive enfin à l'hôpital. Les ambulanciers qui l'ont pris en charge passent le relais aux médecins et aux infirmiers. Ils l'emmènent à l'intérieur et ils

débitent entre eux un charabia compliqué, mais je comprends quand même que c'est grave. Ils accélèrent le pas vers la salle d'opération, ses minutes sont comptées. Je suis le brancard quand un docteur m'arrête pour m'interdire l'accès.

— On va le prendre en charge. Je suis désolé, mais vous ne pouvez pas entrer.

— Ça va aller, n'est-ce pas ? demandé-je, déjà terrifiée par sa réponse.

— Il est trop tôt pour le dire. Il a beaucoup de lacérations au couteau, ce qui lui a fait perdre beaucoup de sang, mais c'est sa lésion au poumon qui me préoccupe le plus. Sa tension est basse et il n'a quasiment plus de pouls.

— Il va s'en tirer, Docteur ?

— C'est votre ami ou votre fiancé ?

Je ne sais pas quoi lui répondre, mais il me guide :

— Seule la famille peut être près de lui.

— Je suis sa fiancée, dis-je sans hésitation.

— D'accord. Je ne vous cache pas qu'il est salement amoché.

Il fouille dans ses papiers.

— Il a été attaqué à votre domicile, c'est ça ?

— Oui.

— Je vais devoir appeler la police afin qu'ils viennent enquêter.

— Pourquoi les flics ?

Je sais pourquoi. C'est la procédure. Tout comme je savais aussi ce qui allait se passer dès l'instant où j'ai téléphoné aux secours, mais c'est Joseph, et je me fous des conséquences. C'est sa vie qui est dans la balance, pas la mienne.

— Ils vont vous poser des questions. Pour l'instant, allez remplir les papiers d'admission de votre... fiancé.

Je hoche la tête.

— Je viendrai vous voir dans la salle d'attente pour vous tenir au courant, me rassure-t-il. Soyez patiente, ça risque d'être long. Il est entre de bonnes mains à présent.

Il me laisse dans le couloir, derrière ces deux portes qui me séparent de mon « fiancé ». Je dois me ressaisir. Je ne peux rien faire de plus ici pour le moment, et je dois absolument repartir à la maison pour faire un nettoyage express, *mon nettoyage*. J'appelle un taxi pour qu'il vienne me récupérer. Il faut que j'agisse au plus vite. J'attends devant la porte de l'hôpital en guettant la voiture quand une femme m'interpelle, je me retourne vers elle :

— Miss Scott ?

— Oui.

— Je suis l'infirmière Johnson.

C'est une grande Black en blouse rose qui me paraît... infirmière.

— Je dois vous faire remplir les papiers d'admission. Avez-vous un numéro d'assurance ou de sécurité sociale à me donner pour la prise en charge de monsieur... ?

— Monsieur Kane. Non, je n'en ai pas.

— C'est embêtant, car il en faut absolument un pour le dossier, il faut que je l'enregistre et les soins sans assurance coûtent très cher. Et si ce n'est pas le cas... se retient-elle de terminer sa phrase, je dois le transférer dans un autre établissement.

Je comprends, surtout qu'elle commence à me saouler avec son formulaire à la con et qu'il est hors de question que Joseph se retrouve dans un hôpital minable.

— Je vais payer les frais.

— Je ne suis pas sûre que vous réalisiez à combien pourrait s'élever la facture, spécialement avec tous les soins dont il aura besoin.

Je m'approche d'elle, très irritée par ses questions d'argent, comme si c'était ça qui me préoccupait le plus, comme si c'était le moment de me les casser avec ses questions à la con, surtout pour du fric.

— Et moi, je ne suis pas sûre que vous compreniez que l'argent n'est pas un problème, insisté-je. Faites ce qu'il faut pour sauver monsieur Kane et je vous ferai un chèque du montant que vous demanderez.

J'ai articulé chaque mot pour qu'elle pige bien que je n'en ai rien à foutre de son formulaire et du prix à payer pour le sauver.

— Heu... Très bien, Miss Scott, mais il me faudrait tout de même quelque chose, une caution, me lance-t-elle, à la fois gênée par sa requête et un peu déconcertée par la réponse que je lui ai fournie sur un ton peu amical.

Je fouille dans mes poches, et j'en sors les billets que j'ai.

— Je n'ai que cinq cents dollars sur moi, mais je vais revenir avec du liquide, ça vous convient ?

— Ça ira pour l'instant. Je vous remercie, Miss Scott, mais il faudra quand même remplir et signer le formulaire.

Je lui tends l'argent qu'elle prend aussitôt pour retourner au bureau qui est situé à l'accueil, derrière moi. Pendant notre petite conversation, mon taxi est arrivé. Je m'y installe en indiquant mon adresse au chauffeur. Je dois me reconcentrer, neutraliser les émotions qui viennent me parasiter. J'ai du travail à faire, c'est top-priorité de garder la tête froide, je dois absolument redevenir l'« ancien moi ». Je profite du trajet pour faire abstraction de mes émotions, expirer, éliminer cette image qui me torture, la vision de Joseph entre la vie et la mort. Il faut que je retrouve le monstre que j'étais... que je suis. Il faut éteindre mon humanité à nouveau. On arrive à la maison et La Machine est de retour, elle

aussi. Je me sens... horrible.

Je dois m'occuper du plus important, cacher les armes. Je sais que les flics vont débarquer d'un moment à l'autre pour fouiner. J'évite de regarder le sang par terre, sinon ça pourrait me remettre dans l'état d'affliction dont je me suis débarrassée dans le taxi. Je récupère mon artillerie planquée un peu partout dans la maison et cache mes armes dans ma Mustang. J'ai également dissimulé de l'argent liquide dans des sacs de sport, car j'en ai accumulé pas mal et j'en dépose peu à la banque. Je rentre dans ma chambre pour récupérer les disques durs de mon ordinateur. Je ne veux pas qu'ils tombent dessus non plus, on ne sait jamais.

J'ouvre la tour avec un petit tournevis, je les arrache sans aucune précaution. Je remets tout en place pour ne pas montrer que l'ordinateur a été touché. Si l'envie leur prend d'allumer le PC, ils n'auront qu'un écran noir à regarder. Je flanque les disques durs dans le micro-ondes pour les griller. Ceux-ci ne résistent pas, ils commencent à s'enflammer. Un petit éclair électrique m'oblige à reculer d'un pas, car mon tour de passe-passe a fait disjoncter les fusibles de la baraque. Je les sors du four d'une main enroulée dans un torchon, pendant que de l'autre je dissipe la fumée qui s'échappe. Je les pose sur le comptoir le temps qu'ils refroidissent puis je les fourre dans un des sacs. Je fais un aller-retour rapide pour tout cacher dans ma voiture. Quand je reviens dans la maison, je vais dans notre chambre et je rassemble quelques affaires de Joseph pour les lui ramener. Je reste debout quelques secondes, là, immobile, et j'imagine le pire.

C'est ma faute, Joseph est en train de mourir à cause de moi. Je n'ai pas su le protéger de mon monde, de ce que je suis. Je ressors de la pièce quand je tombe nez à nez avec deux policiers en uniforme qui ne se sont pas donné la peine de s'annoncer et que je n'ai pas entendus non plus. La porte était grand ouverte, ils ont dû en profiter pour entrer. Je demeure pourtant impassible devant leur présence :

— Miss Scott ?

— Oui.

— On vient inspecter les lieux et vous poser quelques questions sur l'agression de monsieur Kane. Vous avez un moment ?

— Oui.

— Pouvez-vous nous préciser l'heure exacte à laquelle vous avez trouvé la victime à votre domicile ?

— La victime ? m'énervé-je. Il n'est pas encore mort que je sache !

— Répondez à la question, Miss Scott.

— Vers sept heures, rétorqué-je, sur un ton plus calme.

— Où étiez-vous quand la victime a été attaquée Miss Scott ?

— Arrêtez de l'appeler la victime ! OK ?

— Très bien, s'exclame-t-il, blasé. Où étiez-vous donc quand « monsieur Kane » s'est fait agresser ?

— J'étais partie faire des courses.

Je lui indique avec un mouvement des yeux le paquet au sol, qui est en train de nager dans la glace fondue. Il note tout ce que je dis et regarde à son tour par terre :

— Est-ce que des témoins peuvent le confirmer ?

— Pourquoi, je suis sur la liste des suspects ?

— Tout le monde l'est. On a vu bien pire, surtout dans les crimes passionnels. Une dispute qui aurait mal tourné, par exemple.

Si ça avait été moi, j'aurais fait du travail propre, connard !

— Il y a un supermarché sur Hollywood Boulevard, c'est là que je me trouvais. Plusieurs personnes pourront vous le confirmer ainsi que les vidéos et le ticket de caisse qui est dans le sachet, l'heure y est indiquée.

Ils me regardent, surpris.

— Le nom de la boutique est dessus, continué-je.

— Avez-vous une idée, Miss Scott, de qui aurait pu faire ça ?

— Non !

Oh que oui, j'en ai une et il va le payer cher.

— En parlant de caméras de surveillance, en possédez-vous ?

— Non.

— C'est étonnant ! Surtout quand on a une superbe maison comme la vôtre.

— En général, je me surveille toute seule, et je n'en ai jamais vu l'utilité jusqu'à aujourd'hui, dis-je, furieuse après moi.

— Tout le monde fait cette erreur. Il faut que le pire arrive pour qu'on réalise que c'est toujours indispensable. Ça nous aurait aidés si vous aviez eu une vidéo à nous montrer. Enfin... Est-ce que monsieur Kane a des ennemis ou a-t-il été menacé récemment ?

— Non.

Sa seule menace, c'est moi pour le moment.

— Vous n'êtes pas très loquace, me rétorque-t-il.

— Joseph est à l'hôpital et j'étais en route pour le rejoindre avant que l'on vienne « me déranger ». Sauf si vous m'en empêchez, j'aimerais y aller. Si ça ne vous gêne pas.

— Restez dans le coin, car il se pourrait qu'on ait encore besoin de vous.

— Vous savez où me trouver.

Une équipe scientifique fait son entrée.

— On doit inspecter votre maison pour faire notre enquête, m'annonce un des

deux policiers.

— Elle est à vous ! lancé-je, ironique.

— Qu'est-ce que vous avez dans votre sac ?

— Des affaires de rechange pour monsieur Kane, vous voulez vérifier ? dis-je, avec assurance et en le regardant avec défiance, droit dans les yeux.

— Non, vous pouvez y aller.

— MERCI ! fais-je dans une grimace.

Il me fait un signe de la main pour me faire comprendre que je peux « circuler ». Si j'avais eu le temps, j'aurais pris le soin de m'occuper de son cas, il m'a sérieusement gonflée celui-là. Je retourne à la voiture et je pose le sac sur le siège passager. Je démarre la Mustang avec hâte et je repars en direction de l'hôpital. Il fait nuit noire maintenant, et j'en profite pour m'arrêter sur le bas-côté du chemin. Il y a une sorte de décharge sauvage. Les gens viennent y jeter tout et n'importe quoi. Je sors les disques grillés pour les déposer parmi les autres détritrus.

Si quelqu'un les trouve, je lui souhaite bien du courage pour en tirer quoi que ce soit. Je remonte dans la bagnole, pied au plancher, car presque trois heures se sont écoulées depuis mon départ. Une fois sur le parking de l'hôpital, je prends deux liasses de dix mille dollars dans le coffre de la voiture et les laisse au passage à l'infirmière qui se montre un peu moins bavarde tout à coup. Les gros paquets d'argent font autant d'effet qu'un pistolet pointé sur la tête de quelqu'un. Tout en remplissant son foutu formulaire, j'essaie de glaner des informations :

— Vous avez des nouvelles ? lui demandé-je.

— Il est toujours en salle d'opération, mais vous pouvez rester dans la salle d'attente. Le docteur viendra vous voir quand ça sera fini.

Je fais des allées et venues devant les deux portes bleues, mais personne n'en sort, et je commence sérieusement à m'impatienter. Il est presque deux heures du matin maintenant, et toujours rien. Je suis assise, tête baissée vers le sol, quand je vois deux pieds en dessous de mon visage. Je me lève de ma chaise pour faire face à la personne qui est devant moi. C'est le docteur qui m'a parlé quelques heures auparavant. Il est plutôt beau garçon, la quarantaine, les cheveux grisonnants, les yeux verts, pas très grand :

— Alors ? le questionné-je, en avalant ma salive.

— On a réussi à le stabiliser. Ses blessures sont très profondes, mais pas mortelles. On a également pu opérer le poumon endommagé. C'était limite, mais heureusement que l'agresseur s'est loupé !

— Comment ça... il s'est « loupé » ?

— À quelques centimètres près, je ne sais pas si on aurait pu faire quelque chose. Ça a été fait plus par malveillance que pour tuer, à mon avis.

— Un avertissement, bien sûr, chuchoté-je.

— Pardon ?

— Non, rien.

André veut m’effrayer, me fragiliser, et il a presque réussi son coup.

— Je peux le voir ?

— Oui, mais ne le fatiguez pas. Il est toujours endormi et il a besoin de repos.

Il a perdu beaucoup de sang, il est faible.

— Merci, Docteur !

Lui et ses collègues viennent de lui sauver la mise.

— Vous avez appelé les secours à temps, peut-être que plus tard... continue-t-il.

— Je sais.

— Je vous laisse, prenez également du repos, vous en aurez besoin.

Chapitre 19

Il est étendu sur son lit toujours sous oxygène, le visage meurtri par les coups et... son corps... Joseph a été lavé, le sang est parti. Ses bras sont enroulés dans des bandages et la blouse de l'hôpital cache presque son énorme pansement, celle de la plaie près de son poumon. Le voir si vulnérable, dans cet état, me donne la nausée. Sous mes yeux, j'ai le résultat de ce qui se passe quand on s'attache à moi. Je ne peux pas me le pardonner. Et Joseph ? Est-ce qu'il le pourra un jour ?

Je prends une chaise dans le coin de la chambre pour m'asseoir à ses côtés. J'écoute sa respiration saccadée, il a des difficultés à attraper l'air dans le masque. Je n'ose pas prendre sa main, là, juste devant moi. J'ai la sensation que si je le fais, je vais le casser, le faire encore plus souffrir. André a su comment m'atteindre, bien plus que si c'était à moi qu'il avait infligé ses coups.

Après une longue hésitation, je me décide à prendre sa main dans la mienne. Je m'appuie au bord du lit pour y installer ma tête, sans le lâcher. Je suis fatiguée. Je ferme les yeux pour me concentrer sur la chaleur de ses doigts qui sont entrelacés avec les miens. Je respire lentement pour freiner les palpitations de mon cœur qui n'a pas arrêté de s'emballer depuis que je suis entrée dans la chambre. Il faut que je me calme. Il est en sécurité maintenant, il est faible, mais sauf. Je dois attendre qu'il se réveille, en espérant qu'il souhaite encore me parler, me pardonner. La fatigue est la plus forte, je sombre.

« Tu veux m'épouser, Kali ?

Joseph est là, sans blessures, sans pansements, rayonnant, beau. Mais où suis-je ? Nous sommes sur le sable blanc, bordé d'une mer cristalline. C'est une des plages que j'ai vues dans la brochure de l'agence. Nous sommes seuls au monde dans cet endroit paradisiaque. Il se tient au-dessus de moi, mon visage entre ses mains :

— Alors, tu veux m'épouser ? Pourquoi tu ne réponds jamais aux questions importantes ?

— Pourquoi tu désires te marier avec... moi ? répliqué-je.

— Parce que je t'aime... et c'est ce que les gens font quand ils s'aiment.

— Je ne te mérite pas, Joseph.

— C'est juste de l'amour, rien que de l'amour ! Ferme les yeux, m'ordonne-t-il.

— Pourquoi ?

— Arrête de poser autant de questions, ferme les paupières, c'est tout.

Je lui obéis. Je les rouvre, et je suis à présent dans la cuisine d'une maison, préparant à manger. La baraque n'est pas très grande, mais elle est confortable. Elle a des murs blancs, parés de pierres marron. Elle est un peu rustique, mais bien équipée. Comment je me suis retrouvée là ? Joseph est derrière moi, feuilletant le journal en buvant un café. Il me lance un magnifique sourire avant de retourner à sa lecture. Je suis heureuse, je ne comprends pas comment je peux le ressentir, mais je le sais. Pendant que je suis en train de me battre avec le repas que je concocte, je remarque cette alliance à ma main gauche. Nous sommes mariés, cela ne fait aucun doute. J'entends des cris d'enfants, je me retourne et deux jeunes garçons d'une dizaine d'années se tiennent à côté de Joseph. Ils sont en pleine discussion avec lui, et ils lui ressemblent énormément avec leurs grands yeux bleus. Il est doux et attentionné lorsqu'il leur parle. Tout semble si vrai. Les deux gamins se sont réfugiés auprès de moi, ils se disputent. J'essaye de caresser la tête de l'un d'entre eux quand Joseph hurle : « Franck, André, arrêtez d'ennuyer votre mère ! »

Je me réveille en sursaut. Je respire fort, je transpire un peu, j'essaye de me calmer. Ce n'était qu'un rêve. Joseph est toujours couché dans son lit d'hôpital, enrubanné dans ses bandages. C'est l'aube, les rayons commencent à pointer à travers le rideau. Je ne lui ai pas lâché la main de la nuit, mais je dois le faire, maintenant.

Je me redresse pour m'approcher de la fenêtre. Je ne m'arrête jamais à ce genre de détails, admirer le soleil ou écouter la pluie. Tous ces petits trucs simples, mais qui sont pourtant magnifiques. Non, je n'y ai jamais prêté attention. Mais les choses ont changé depuis que je suis avec lui... tellement de choses. Tout en fixant la couleur orangée, je pense à André et à la manière dont je pourrais le faire trinquer. Est-ce que je vais être expéditive ou prendre mon temps ? Jouir de l'avoir entre mes mains pour mieux le briser ? Il est au courant de mes recherches, il veut probablement venger Franck ou tout simplement m'affronter, rien que pour le plaisir, pour savoir ce que je vaudrais, même s'il connaît la réponse. Mon palmarès ne ment pas. Il aurait pu liquider Joseph, mais il ne l'a pas fait. Pourquoi ? Pourtant, le tuer était la meilleure façon de m'atteindre.

Est-il tout simplement devenu moins bon ? Non, j'en doute. Il veut que j'aie peur, il veut que je souffre. Quelles que soient ses motivations, je m'en tape. Il va payer. Une infirmière entre pour vérifier le moniteur et s'assurer que tout va bien. Elle me fait un sourire mécanique et repart aussitôt. Il est presque huit heures du matin maintenant, et il n'est toujours pas réveillé. Je ne tiens pas en place. Pourquoi n'ouvre-t-il pas les yeux ?

Je reviens sur ma chaise, droite comme un « i ». Je me calme et j'attends sans bouger, telle une statue. Deux heures plus tard, le médecin fait une apparition à son tour, un bloc à la main. Il l'examine sans rien dire, mais j'ai besoin de lui parler, de comprendre :

— Comment va-t-il, Docteur ?

— Il est stable pour l'instant, ne vous inquiétez pas, réplique-t-il rassurant.

— Pourquoi il ne se réveille pas ?

— Il a subi un gros traumatisme et une lourde opération. Il faut qu'il reprenne des forces.

— Combien de temps ? je le harcèle d'un ton peu agréable.

Il sourit.

— Il peut émerger dans une heure comme dans deux jours. Laissez-lui le temps, il va ouvrir les yeux. Votre fiancé est un homme robuste, il veut vivre, il s'accroche. Il a de bonnes chances de récupérer rapidement. Soyez patiente !

Il me plante avec ce mot : « patiente ». Comment peut-on l'être quand quelqu'un qu'on aime souffre à cause de nous ? La journée passe et Joseph n'a toujours pas repris conscience. Les infirmières vont et viennent, et moi, je fais les cent pas devant le distributeur de sucreries. Il est onze heures du soir, je suis exaspérée de ne pas le voir « ressusciter » et heureusement pour moi, je ne suis pas diabétique, car j'aurais fait exploser mon taux de sucre vu comment je me suis empiffrée. Je suis près de la fenêtre de la chambre, à regarder la lune entourée d'une légère brume, quand j'entends mon prénom dans un chuchotement :

— Ka...li...

Je me retourne, il a enfin ouvert les paupières. Je me précipite à son chevet pour m'asseoir à ses côtés :

— Joseph... murmuré-je, libérée.

— Ça va ? balbutie-t-il.

— C'est à moi que tu le demandes ? C'est à moi de te poser la question, non ? Je lui prends la main.

— J'ai mal un peu partout et c'est dur de respirer, me sort-il avec difficulté.

— Arrête de parler, alors ! me fâché-je. On aura tout le temps de discuter quand tu iras mieux.

— Le type qui m'a attaqué...

Je jette un coup d'œil derrière moi pour m'assurer que la porte est bien fermée.

— C'était André, Joseph. Il a voulu m'atteindre en te faisant du mal. Tu n'as pas idée de la culpabilité que j'éprouve à cause de tout ça, t'avoir laissé... c'est de ma faute. Pardonne-moi.

Je ferme les yeux pour ne pas affronter son regard quand il dira les mots que je ne souhaite pas entendre : « *Sors de ma vie* » ou bien encore « *Je ne pourrai jamais te le pardonner* ».

— Te pardonner de quoi ? J'étais...

Il tousse, et je me dépêche de lui donner un verre d'eau qu'il avale volontiers.

— Je savais exactement à quoi m'attendre, reprend-il, le jour où je suis tombé amoureux de toi. Ta vie est en danger en permanence et parfois, il faut bien qu'il y ait des conséquences.

— Je ne veux plus que tu sois un dommage collatéral. J'aurais dû trouver André avant que lui ne nous trouve. J'ai merdé, mais je te promets que je vais lui faire la peau.

— Ça servira à quoi ? Ce qui est fait est fait, me lance-t-il sur un ton résigné.

— Tu ne comprends pas, Joseph ?

Je me lève.

— Comprendre quoi ?

— Ce n'est plus juste une vengeance pour ce qu'il m'a fait, et pendant un moment j'avais presque laissé tomber l'idée, mais il s'est attaqué à toi, putain ! Il s'en est pris à toi, toi que j'...

Je souffle en me tortillant la bouche, je n'arrive pas à dire « je t'aime » .

— Viens ici ! m'ordonne-t-il.

Je m'assieds près de lui.

— Crois-moi, quand je te dis que rien ne me ferait plus plaisir que tu ailles zigouiller ce pourri. Mais laisse faire la police. Je ne veux pas que tu risques ta vie encore une fois.

Il tousse à nouveau.

— On en reparlera plus tard. Repose-toi, fais-je, en essayant d'être douce.

— Ne le fais pas ! supplie-t-il.

— Je ne le ferai pas, réponds-je, sachant que je mens.

Pas aujourd'hui, du moins, mais cette journée se termine dans quelques minutes.

— Dors, Joseph, tu as besoin de te reposer.

Il ne conteste pas mon ordre, il est épuisé et pas assez en forme pour me tenir tête. Je me cale contre lui pour m'assoupir à ses côtés, pour le protéger. Il a peut-être raison, ça ne vaut peut-être pas la peine d'affronter André, mais si je ne règle pas le problème, il va revenir à la charge et qu'est-ce qu'il fera à Joseph la prochaine fois ? C'est le genre de type qui ne lâche pas prise tant qu'il n'a pas obtenu ce qu'il est venu chercher, en l'occurrence, moi. Il s'endort enfin, et je fais de même. Les rayons du soleil baignent la chambre et me réveillent.

J'ai peu dormi, dans une position inconfortable, mais je m'en fiche. Il est

sauf, et dans quelques heures ce sera la fin d'André. Une infirmière vient jeter un coup d'œil à son patient qui dort profondément puis repart. Un petit objet qu'elle a laissé sur la tablette, une seringue, me donne une merveilleuse idée. Mes yeux reviennent sur lui et je l'observe dans son sommeil, j'aime toujours autant faire ça. Mon ancien moi est encore là mais Joseph a transformé le reste. J'ai commencé à renaître le jour où il m'a offert son amour, le jour où il m'a dit qu'il m'aimait. Je vais revenir, il le faut, et avec un peu de chance, je serai de retour avant son réveil.

Je suis au volant de la Mustang en chemin pour Venice Beach, en direction de l'ancien immeuble. Je sais qu'André m'attend. Mais avant d'affronter mon passé, je m'arrête chez un dealer du coin pour lui passer une commande d'une marchandise bien particulière. Je lui note ce que je désire sur un morceau de papier. C'est un revendeur avec un look de rappeur « bling-bling », ce qui est super discret quand on refile des produits interdits. Quelle cloche ! Lorsqu'il lit ce que je veux, il refuse catégoriquement :

— Je ne fais pas dans ce genre de came.

— Eh bien, vois ça comme une opportunité d'élargir ton business.

— T'es sérieuse ? Comment je fais pour trouver un truc pareil ?

— T'as une heure ! Pas plus. Et ne t'avise pas de traîner, je n'aime pas attendre.

— Pour qui tu te prends pour me donner des ordres, pouffiasse ?

Je passe derrière lui, j'attrape son bras droit et le ramène dans son dos, ce qui me permet de faire levier dessus et à tout moment, je peux le lui casser. D'ailleurs, ses cris de douleur me montrent que ça fait son effet. Je lui répète encore une fois avec calme :

— Une heure.

— Putain, c'est bon, j'ai compris, faut pas s'énerver !

Je le relâche. Il se dégourdit l'épaule en faisant de grands cercles avec son bras, car j'ai été à deux doigts de la lui déboîter. Il s'en va en râlant en espagnol, et je retourne dans la voiture. Je suis assise dans la Mustang en train d'écouter de la musique classique. Il faut que mon ancien moi reste là pendant quelques heures encore, même s'il ne m'a jamais vraiment quittée. Il s'assoupit seulement en présence de Joseph. J'ai les paupières fermées quand on frappe à la fenêtre de la voiture. C'est le dealer. Je descends la vitre :

— Tu as ce que je t'ai demandé ?

Il sort une bouteille minuscule de sa poche.

— Ça n'a pas été facile, mais je l'ai eu. Personne ne peut rien me refuser ! se vante-t-il.

— Voilà ton argent, maintenant, dégage, fais-je en lui lançant deux billets de

100 dollars.

— Même pas un merci, rien ?

Je remonte la vitre de la bagnole afin qu'il ne me dérange plus. C'est effectivement une toute petite fiole, contenant le précieux liquide que je convoitais. Je sors une seringue de ma poche de blouson. Celle-là précisément qui m'a donné l'idée de ma vengeance. J'introduis l'aiguille dans le bouchon en aluminium pour la remplir du poison. Parce que ce que je lui ai commandé, c'en est un. Je réserve à André un sort différent de celui de Franck, mais tout aussi douloureux. Une fois fait, je range ma petite arme dans la boîte à gants, en sûreté, car il est temps de retrouver mon « vieil ami ». Je me gare dans la rue de l'immeuble. Il y a un 4x4 vert devant, je présume que c'est le sien. Je prends quelques secondes, histoire de vérifier que le monstre en moi est bien-là, et il y est. J'entre dans le bâtiment, avec mon arme bien sûr, mais elle est toujours rangée dans mon dos, je ne l'ai pas sortie, je n'ai pas encore besoin de le faire. Cet endroit fait à nouveau remonter mes souvenirs, les pires, parce que je sais qu'André n'est pas loin.

Je peux même entendre mes cris emprisonnés dans les murs. Je regarde un peu partout, mais les pièces sont vides. Il est probablement dans la salle d'entraînement. Je m'y rends d'un pas assuré, je n'ai pas peur, je ne pense à rien, je sais ce que je dois faire et rien ni personne ne va m'arrêter à présent. Je le vois. Il est assis sur une cagette de bois en train de boire dans un gobelet Starbucks. Il est habillé d'un ensemble militaire noir. Il n'a pas changé par rapport au souvenir que j'avais de lui, il a juste quelques années en plus, des rides, des cheveux blancs.

Cela dit, et c'est une différence de taille, il ne m'effraie plus lorsque je le regarde, quand il est près de moi. Il sait que je suis là, pourtant, il continue à avaler son café comme si de rien n'était. Finalement, il me fait un signe pour que je m'approche, comme si j'avais besoin de sa permission. Je prends à mon tour une cagette pour m'installer en face de lui. Il redresse enfin son visage vers moi. Je le fixe droit dans les yeux afin qu'il puisse lire dans les miens que sa fin est proche, qu'un ouragan fait rage et qu'il va y goûter. Je me sens invincible et je désire qu'il le sache. Après m'avoir dévisagée sans broncher, il engage la conversation :

— Je t'ai vue de loin, mais je dois avouer que tu es devenue une belle femme maintenant, dit-il d'un ton neutre. Et douée avec ça ! Franck ne parlait que de toi. Tu as fait preuve d'une sacrée imagination pour le descendre. Ton silencieux dans le cul... il fallait le faire, rit-il. Je dois dire que je n'y avais pas pensé à celle-là.

— Je me doute que tu n'as jamais été violé par des salauds quand tu avais

seize ans. Crois-moi, ça développe la créativité. Tu t'es attaqué à Joseph à cause de Franck ? Parce que je l'ai tué ?

— Pour Franck ? Cet enulé ? Rien à foutre ! Tu m'as même rendu service, je pouvais plus le voir en peinture, cette enflure. Joseph, hein ? C'est comme ça qu'il s'appelle ? Il s'est bien battu, pendant cinq bonnes minutes, et il n'a pas gueulé une seule fois, même quand je faisais des sillons dans sa peau avec mon couteau. Tu peux être fière, il est costaud.

Mon ouragan se déchaîne, prêt à tout dévaster sur son passage.

— Je me suis bien amusé, continue-t-il, et je ne l'ai pas tué, mais... j'aurais pu. Pour tout te dire, je deviens un peu rancunier en vieillissant. Le job que t'a offert Tony, c'est moi qui aurais dû l'avoir, pas toi. Je suis toujours le meilleur... Le meilleur, répète-t-il dans un murmure. Je t'ai tout enseigné, pourtant c'est toi qu'ils veulent, tous.

Il se lève d'un coup, si violemment que sa cagette en est éjectée. Il jette son gobelet contre un mur avec hargne, mais je ne bouge pas. Toutefois, je reste sur mes gardes :

— Mais c'est toi la star de l'organisation ! The Korsican par-ci, The Korsican par-là, je t'ai tout donné. Tu ne serais pas ce que tu es maintenant si je n'avais pas été là.

Son ton devient plus menaçant, à présent. André, jaloux d'un boulot ? *C'est de ça qu'il veut me punir ? Le con !*

— Non, pas tout, André. Tu m'as inculqué une grande partie de ce que je sais, mais ces quinze dernières années, je me suis formée par moi-même, tu serais surpris. Et tu as surtout oublié de m'enseigner l'essentiel, mais ça, quelqu'un d'autre s'en est chargé à ta place. Tu as agressé Joseph, juste pour une histoire de job ? Tu t'es attaqué à lui parce que tu n'as pas eu les couilles de t'en prendre à moi ? Que c'est ironique, car je viens de démissionner, tu vois, le poste est vacant. Non, je suis bête, dis-je en grimaçant, tu n'auras pas l'occasion d'en profiter parce que je t'aurai tué avant !

Il rit encore une fois.

— Parce que tu crois que tu vas réussir à me buter, Korsican ?

— Mon nom, c'est Kali, connard !

Je me lève, mais il se jette sur moi et me projette en arrière sur un des piliers délabrés de la salle et me plaque dessus, je n'ai pas le temps de réagir. Il m'attrape par la gorge avec sa main droite et serre avec force. De la mienne, je frappe son bras sans interruption pour qu'il lâche prise, mais il réussit encore une fois à m'agripper et à me projeter sur la colonne avec puissance. Je dois changer de tactique. Je m'appuie sur sa jambe gauche pour passer ma jambe droite derrière sa tête et la prendre en tenaille pour lui faire perdre l'équilibre. Il tombe

dans une roulade arrière et il se relève aussitôt pour m'attraper le bras et me faire tomber par terre.

Mon crâne vient s'écraser dans un grand fracas sur le sol, et je sens un filet de sang couler le long de ma tempe gauche. Je suis un peu sonnée, mais pas assez pour qu'il m'arrête. Le temps qu'il se dirige vers moi pour un nouvel assaut, je suis déjà sur mes pieds, prête à me battre. Il essaye encore de m'atteindre, mais j'esquive ses attaques avec agilité. Nous sommes à nouveau en contact, lui donnant des coups, et moi tentant de les éviter. Il a réussi à m'immobiliser par l'arrière et, avec son coude, il me tabasse dans la nuque pour me déstabiliser et me faire le plus mal possible. Ça a été une erreur de ma part de l'avoir sous-estimé, car c'est lui qui prend l'avantage sur moi.

Il me flanque par terre une fois de plus. Je me retrouve sur le dos et il en profite pour me décocher un coup de poing dans les côtes. Je ressens une immense douleur, mais je ne vais pas lui donner la satisfaction de le lui montrer en laissant échapper un cri. Intérieurement, je hurle de toutes mes forces, mais je parviens à garder le silence. C'est le moment de me dégager, pendant qu'il est penché sur moi, en lui donnant un coup de genou dans la tête. Il tombe à la renverse, mais il se relève encore... Tout est rapide et millimétré comme si on exécutait une chorégraphie. Il revient à la charge encore et encore, il a le dessus sur moi, je le sais, et mon corps aussi commence à céder sous ses attaques répétées. Je fatigue et c'est ce qu'il recherche. Pendant qu'il me donne une pluie de coups, mon esprit vagabonde et s'arrête sur le visage de Joseph qui doit être en train de m'attendre. Il se demande probablement où je suis passée même s'il doit s'en douter.

Je n'y passerai pas aujourd'hui, non, pas encore. Je me relève et il essaye de m'atteindre, mais je suis plus rapide que lui. Cette fois, je dois le dominer, je ne me laisse plus le choix, je dois le stopper. Je lui fonce dessus tête baissée, pour le frapper dans le torse. Il est projeté en arrière et s'écroule, étourdi par la charge. Lui aussi faiblit. Il est à mes pieds, sur le dos, tentant de fuir en marche arrière, tentant de *me* fuir. Son visage est amoché par des bleus et des coupures qui laissent échapper du sang. Si je suis abîmée, lui l'est encore plus.

Je ne sens plus le tiraillement des coups qu'il m'a donnés, j'ai encaissé et je supporte la douleur, plus déterminée que jamais. Son heure va bientôt sonner. C'est la rage et la colère qui me portent, et il ne s'agit plus de *me* venger, mais de rendre justice à Joseph. Dans sa fuite désespérée, il attrape mon arme qui est tombée par terre pendant la bagarre pour la pointer dans ma direction. Je suis à sa merci et je n'ai pas prévu cette fin-là. Peut-être qu'il était écrit depuis le début que je devais mourir de la main de l'homme qui m'avait créée. La seule image qui me traverse l'esprit est le visage de Joseph, allongé dans son lit d'hôpital et

que je ne reverrai plus dès lors qu'André aura appuyé sur la détente. Je regrette de ne pas l'avoir écouté et de ne pas être restée avec lui. Je suis prête à mourir et à faire face à mon destin quand j'entends le déclic de la gâchette en action. Je ferme les yeux, qu'il en finisse, mais rien ne se passe, l'arme s'enraye, elle n'obéit qu'à son propriétaire, moi.

C'est trop beau, je n'attends pas une seconde de plus et je me jette sur André, profitant de la chance que l'on me donne. Il est au sol. Je me tiens sur lui pour le maintenir et je le frappe à la tête avec mes poings, encore et encore, sans discontinuer. Ma respiration est de plus en plus rapide et mon cœur commence à s'emballer également. Je continue à le brutaliser, je sais que mon existence en dépend, aveuglée par l'image de mon autre qui souffre dans sa chair à cause de ce cafard. Je tiens sa vie entre mes mains, maintenant.

Mes poings sont douloureux et ensanglantés. C'est eux qui me font arrêter. André ne supporte plus la correction que je lui donne et s'évanouit. J'ai gagné. Je reprends ma respiration pour revenir à un état normal et serein. Je dois apaiser l'ouragan pour retrouver une légère brise et poursuivre mon plan. Je n'en ai pas encore fini avec lui, loin de là.

Chapitre 20

Fini de jouer, il faut que j'en termine avec lui. André est toujours inconscient. Je l'attache à un des piliers avec de la corde que j'ai récupérée, et avec les nœuds que je viens de faire, il sera impossible pour lui de se détacher. Quand il a commencé son petit somme, je suis retournée dans la voiture chercher la seringue que j'avais laissée à l'intérieur. Je m'attendais à cet affrontement et je n'ai pas pris le risque de l'emporter avec moi de peur qu'elle ne se casse.

Je la range dans une de mes poches en faisant bien attention à l'aiguille. Je m'arrête à ma vieille salle de bains qui pue, mais j'ai besoin de constater les dégâts dans le miroir. J'ai quelques ecchymoses, une blessure sur la tempe qui saigne un peu à cause du choc sur le sol, mais je suis encore présentable. C'est la partie cachée par mes vêtements qui a morflé le plus. Je prends un mouchoir dans ma poche et j'en profite pour me nettoyer, et enlever le sang sur mon visage.

Je n'ai pas la chance de coaguler vite, mais la blessure se refermera rapidement, elle n'est pas profonde. Ce que je vois dans le reflet de la glace n'est rien comparé à la correction que j'ai infligée à André. Lui est presque méconnaissable. Une fois fini, je récupère une des cagettes et je m'assieds devant lui en attendant qu'il se réveille. L'heure tourne, et il ne se décide pas à revenir à lui, alors je vais un petit peu l'y encourager afin de mettre un terme à notre entrevue qui n'a que trop duré à mon goût. Je lui assène une gifle avec le revers de la main pour qu'il ouvre les yeux, et ça marche. Il reprend conscience dans une grande inspiration, comme s'il avait manqué d'air pendant tout ce temps. Une fois fait, je repars à ma place, pour le fixer avec froideur. Il me regarde puis crache par terre le sang qu'il a dans la bouche :

— Je suis impressionné. Pour tout te dire, je ne pensais pas que tu réussirais à me battre, l'élève a dépassé le maître, rit-il.

— Tu savais ce que faisait Franck avec les jeunes ? Ce qu'il m'a fait ?

— Oh ! ricane-t-il, ça te rendrait la tâche plus facile si je te disais... oui ?

— Ton sort est scellé, André. Alors que tu répondes oui ou non, quelle importance ?

— J'étais au courant, cela faisait partie du job. Je n'ai pas besoin de te mentir, car quelle que soit l'explication que je vais te donner, je ne m'en sortirai pas. Mais toi, je dois dire que tu as été ma plus belle réussite... Kali, c'est ça ? Kali, répète-t-il. Après toi, Franck n'a jamais plus voulu personne d'autre, je crois qu'il avait le béguin, ricane-t-il de nouveau.

— Si tu avais laissé Joseph tranquille, j’aurais peut-être abandonné, j’aurais arrêté de te chercher et tu n’en serais pas là aujourd’hui, attaché comme un con à ce pilier. Même si je dois avouer que le spectacle est loin de me déplaire, j’attendais ça depuis très longtemps. Je peux comprendre ce que tu as dû ressentir quand tu me torturais pendant l’entraînement. La toute-puissance d’avoir la vie de l’autre entre ses mains.

— Tu penses que je faisais ça par plaisir ? C’était le TRAVAIL, putain de merde ! se justifie-t-il. Grâce à moi, tu es plus forte physiquement et mentalement, quasi intouchable. Tu n’aimes pas ce que tu es devenue ?

— Tu veux dire la personne que tu as modelée ? Sans conscience, sans émotions, un monstre vivant, sans états d’âme ou presque ? C’est ça que tu veux que j’aime ? Tu souhaites que je te remercie en plus ?

— L’amour... Il te rend faible, fait-il, l’air dégoûté, en crachant par terre. Écoute-toi parler. J’aurais dû l’achever ! J’ai fait une erreur.

— Rassure-toi, André, tu n’en feras plus, désormais.

Je me lève, je sors la seringue de ma poche et la tapote un peu afin que le liquide circule. Je m’approche de lui :

— Qu’est-ce que c’est ? Qu’est-ce que tu vas me faire ? m’interroge-t-il.

Il se débat, mais j’arrive sans mal à lui faire la piqûre :

— Tant de questions, André ! balancé-je avec le sourire. Toi qui m’as appris à me taire, pourtant. Tu as de la chance, je suis d’humeur à papoter un peu avant que tout soit fini.

Je repars m’asseoir à ma place :

— Je voulais quelque chose d’aussi créatif pour toi que pour Franck, mais je dois t’avouer... dis-je, hésitante, j’étais en panne d’inspiration et je me suis souvenue de cette anecdote... Celle de la guêpe. Et là, je me suis dit que si tu en avais la trouille, c’est que tu étais probablement « sensible » à ces petites bêtes. Je me trompe ?

Je me fous de sa gueule, car je connais la réponse à ma question :

— Qu’est-ce que tu m’as injecté ?

Il commence à suer à grosses gouttes.

— C’est un petit cocktail de venin de guêpe, de frelon et d’abeille. C’est une commande toute spéciale, rien que pour toi. Tu as avalé un anti-allergique aujourd’hui, j’espère ?

— Putain de merde !

Je vois qu’il panique et il a du mal à respirer.

— Parle plus fort, je n’entends pas ! crié-je en prenant mon oreille dans ma main.

Je le fixe, il transpire de plus en plus, il est en train de s’étrangler, il bave à

cause de sa langue qui gonfle. Il m'implore de le détacher, je crois, car c'est difficile pour moi de comprendre ce qu'il essaye de dire. Je le regarde avec délectation. J'aime le voir souffrir, j'ai enfin ma revanche.

Il va bientôt crever. Je jette un œil à ma montre, il est presque onze heures. Je n'ai pas vu l'heure passer, c'est comme ça quand on s'amuse. Sans aucun doute, mon ancien moi est là, et je le laisse savourer le spectacle. Je ne peux pas m'en défaire totalement, c'est une partie de mon âme que je dois accepter et avec laquelle je dois vivre. André a fait de moi ce que je suis et même si j'ai changé, j'aurai toujours ce côté sombre en *stand-by*, attendant le moment opportun pour réapparaître.

Mes yeux sont rivés sur André, il agonise. J'aurais pu lui mettre une balle dans la tête pour abrégé ses souffrances, mais j'aurais fait preuve de clémence, et aujourd'hui, je ne suis pas d'humeur à ça, surtout pas avec lui. On le trouvera dans quelques jours, peut-être moins, peu importe, c'est enfin fini. Je le laisse se débattre avec son sort pour me diriger vers la sortie.

Je suis sur le seuil de la porte, mes lunettes sur le nez, profitant des rayons du soleil sur mon visage et savourant ma victoire, la boucle est enfin « bouclée ». Je suis de retour à l'hôpital et je me suis arrêtée acheter de la nourriture décente pour le déjeuner de Joseph. Il est midi passé quand j'arrive dans sa chambre avec mes boîtes de bouffe chinoise. Des inspecteurs de police m'ont devancée.

Ils sont en train de lui poser des questions et dès mon entrée dans la pièce, ils s'interrompent. L'un d'eux, un très grand mec un peu dégarni, cheveux blancs, les yeux marron, en costard et tennis, me demande comment je m'appelle. Je ne réagis pas tout de suite, car mon regard est posé sur Joseph. Le flic insiste et j'obtempère :

— Kali Scott.

— Vous êtes la propriétaire de la maison où l'agression s'est produite, c'est ça ?

— Oui.

— Où étiez-vous lors de l'attaque ?

— J'ai déjà répondu à vos collègues.

— Je veux l'entendre encore, Mademoiselle.

Je souffle, je serre les mâchoires, je me contiens, je le dois.

— J'étais en train d'acheter des glaces quand ça s'est passé.

— C'est quoi les marques sur votre visage ? Vous vous êtes battue ?

Joseph me fixe avec désapprobation et inquiétude :

— Je suis assez maladroite, j'ai glissé.

— Vous avez glissé où ?

— En descendant de voiture, Inspecteur. Occupez-vous de son agresseur

plutôt que de nous emm... embêter avec vos questions.

Il ne dit rien, il se mord la lèvre, en notant des trucs dans un carnet :

— On en a fini ici pour l'instant. Mais restez dans le coin.

— Ouais, je sais.

— J'ai fait une petite recherche sur vous et ce qui est bizarre, *Mademoiselle*, c'est que je n'ai rien trouvé, *nada*. Pas de parcours scolaire ni même la trace d'un ex-employeur, ce n'est pas courant, on laisse toujours des indices.

— Rappelez-moi votre nom, Inspecteur ?

— Vaughn !

— Vous n'avez rien trouvé sur moi tout simplement parce que je voyage beaucoup et que je ne suis pas de nationalité américaine.

— Pourtant, ça fait un petit moment que vous habitez à L.A. ?

— Pourquoi j'ai l'impression que vous faites une enquête sur moi ?

— Non... s'amuse-t-il. Vous ne faites *plus* partie de la liste des suspects puisque monsieur Kane nous a affirmé que ce n'était pas vous, mais il y a des trucs étranges, cela dit. Je suis inspecteur de police, c'est mon métier de fouiner, débusquer ce qui cloche.

— La seule chose qui cloche ici, c'est que mon fiancé s'est fait attaquer sauvagement dans notre villa et que nous attendons que vous retrouviez le coupable.

— Mais nous allons l'appréhender, mademoiselle. En parlant de votre maison, à part la scène de l'agression, tout était incroyablement... clean.

— J'adore la propreté.

Il commence sérieusement à me gonfler celui-là.

— J'aimerais avoir une femme comme vous qui nettoie partout avec de la javel, ça élimine beaucoup de choses, n'est-ce pas ?

— Effectivement, il n'y a rien de tel pour supprimer les microbes ! insisté-je sur ce dernier mot. Vous avez terminé de foutre le bordel chez moi, ou je dois encore attendre que vos petits toutous déguerpissent ?

— Oui, vous pouvez retourner chez vous. Nos experts scientifiques ont fini leur travail et ont récupéré de l'ADN. On espère trouver une concordance dans notre fichier.

— Faites donc ça, dis-je sèchement.

— Vous avez une sacrée collection de belles voitures. Il vous en manque une ?

— Non... pourquoi ?

— J'ai relevé des traces de pneus sur un emplacement et elles ne correspondent pas à celles...

Il cherche dans son carnet.

— Attendez... votre Mustang ! C'est ça ? Vous avez bien une Mustang ?

— Deux en fait. La mienne et celle de mon fiancé.

— Exact, deux Mustangs. J'ai noté les immatriculations de vos autres voitures et aucune d'elles n'est au même nom, une raison particulière à ça ?

— Je les ai achetées à l'étranger et c'est assez long de faire les papiers, c'est pour ça que je ne les sors jamais du garage.

Il va devenir gênant à fouiner comme ça, c'est qui, ce mec ? Columbo ?

— Il faudra que vous régularisiez ça rapidement, même si ce n'est pas du ressort de mon service. Je m'y connais un peu en voitures de sport, c'est une de mes passions, à vrai dire.

— Heureuse pour vous.

— J'aurais parié ma chemise que les traces au sol étaient celles d'une autre bagnole du même gabarit.

— Vraiment ? Eh bien, je suis désolée de vous annoncer que je n'ai pas la chance d'en posséder une supplémentaire, quatre c'est déjà bien assez. Les marques que vous avez trouvées doivent correspondre à une des Ford.

— Non, j'ai vérifié.

— Je change souvent les pneus, répliqué-je.

Il me regarde fixement, il sait quelque chose, que je lui mens, pas de doute là-dessus.

— Je ne vais pas abuser de votre temps, fait-il, courtois. Je vous tiens au courant si nous avons du nouveau. Je vous souhaite une très bonne journée ! Ah ! J'allais oublier, il faut désinfecter vos poings, vous avez glissé dessus aussi, je suppose ? fait-il avec un sourire en coin.

Il tourne les talons. Je prends une grande inspiration. La police qui va se mêler de mes affaires, ça ne sent pas bon du tout. J'ai été négligente. J'aurais dû effacer ces putains de traces dans le garage. Ce Vaughn risque de devenir un problème, mais je m'en occuperai plus tard. Je me tourne vers Joseph qui n'est pas très heureux de me voir dans cet état :

— Qu'est-ce qui se passe, Kali ? Ta tête ! s'exclame-t-il.

— Je t'ai apporté du chinois.

— Je n'ai pas faim, j'ai déjà mangé de toute façon.

— OK... de rien, Joseph, fais-je en balançant les boîtes sur la table près de lui.

— Qu'est-ce que tu as fait ? m'interroge-t-il.

— Ce que j'aurais dû faire il y a bien longtemps, ça aurait évité que tu ne sois là, dans ce lit d'hôpital, par ma faute.

J'attends quelques secondes avant de lui annoncer :

— Je me suis occupée d'André.

— Tu veux dire que tu l’as... tué ?

— Quelque chose dans ce genre-là, oui, même si... techniquement, ce n’est pas tout à fait le cas.

Il ferme les yeux, il désapprouve.

— La police m’a posé des questions sur mon agresseur, j’ai répondu que je ne savais rien, bien sûr, mais ils sont intéressés par toi. Tu vas avoir des ennuis à cause de moi, tu n’aurais pas dû appeler les secours à la maison.

— Tu déconnes ou quoi ? Qu’est-ce que j’étais supposée faire ? Te laisser mourir ? Ce genre de blessures, je ne sais pas les soigner, tu comprends ? J’ai fait ce que je devais faire, j’ai pris la bonne décision, je ne regrette rien. Et je t’interdis de te mettre en tête que je vais avoir des problèmes à cause de toi, parce que c’est moi qui suis à l’origine de tout ce bordel !

— Ils vont enquêter sur toi à cause de moi, continue-t-il.

— Merde Joseph ! Tu ne vas pas t’excuser en plus ! lancé-je, énervée. Ce qui est arrivé, c’est uniquement MA faute, MA FAUTE, répété-je, pas la tienne ! Et les flics, je m’en occuperai aussi, plus tard. Maintenant, on va se concentrer sur ta guérison et rien d’autre.

— Tu as mal ? me demande-t-il.

— Non. Seulement quand je te vois dans ce lit, fais-je, en me radoucissant.

— Je suis content que tu sois revenue et que tu lui aies mis une raclée ! rit-il, du moins essaye-t-il.

— Moi aussi, je suis heureuse de l’avoir fait.

Je m’approche de lui pour l’embrasser encore et encore, avec délicatesse, me rappelant que j’ai été à deux doigts de ne plus jamais le revoir, de ne plus jamais le toucher, mais ça, il ne le saura jamais.

*

**

Je fais le va-et-vient entre la maison et l’hôpital depuis quelques jours. Quand je ne suis pas là-bas avec Joseph, je suis devant mon PC en train de me rencarder sur Vaughn. J’ai acheté un nouvel ordinateur, j’ai réinstallé tous mes logiciels et j’ai *hacké* encore une fois tous les systèmes dont j’ai besoin. Je m’amuse avec un stylo que je fais passer d’un doigt à l’autre, ça m’aide à me concentrer. Mes recherches n’ont rien donné jusqu’à maintenant.

Ce Vaughn, s’il a des infos me concernant, ce qui est fort probable, ce n’est pas le genre à les mettre sur le réseau informatique. C’est évident qu’il est de la vieille école, et je dois jouer selon ses règles pour le coincer. Il est divorcé, il n’a pas d’enfant, il n’est marié qu’à son métier. Le faire disparaître ne résoudrait rien, s’il a des dossiers sur moi, je dois les trouver. Je n’ai jamais été confrontée

à ce genre de situation, car je fais toujours attention à tout, mais là, c'est différent. Ce que j'ai dit à Joseph est vrai, j'ai pris la meilleure décision pour sa vie, même si ça devait compromettre la mienne. Tous ces événements nous ont presque fait oublier que c'était bientôt le jour des résultats de ses examens. Je dois passer à l'école pour vérifier s'il est sur la liste des reçus.

C'est son SMS qui m'extirpe de mon écran et m'y fait repenser, car j'avais oublié, je n'ai pas vu le temps passer. J'ai conscience que c'est important. Ça l'est, mais Vaughn l'est bien davantage. Je peux sentir qu'il se rapproche de plus en plus et pour une fois, je ne sais pas comment régler le problème, bien que j'aie ma petite idée. Les résultats doivent déjà être affichés et Joseph n'arrête pas de me harceler pour les connaître. Je me dépêche pour arriver le plus vite possible à la grille de l'école, où une longue liste en papier est accrochée. Un groupe d'étudiants est agglutiné devant, en train de se féliciter ou de pleurer. Je n'ai jamais compris pourquoi des examens donnaient des émotions si paradoxales. Les notes ou les évaluations, pour moi, n'ont jamais défini ce que quelqu'un était ou ce qu'il pouvait faire.

Je trouve ça un peu pathétique. Probablement car je n'ai pas eu besoin d'en passer, même si pendant une longue période, mon travail a été expertisé d'une autre façon. Je dois pousser quelques jeunes afin d'accéder à la fameuse liste. J'ai beau chercher de haut en bas et de droite à gauche, Joseph n'y figure pas. Et là, je teste un nouveau sentiment, la déception. Je m'attendais tellement à ce qu'il ait son examen, il a travaillé si dur, comment j'allais lui apprendre un truc pareil ?

Je ne sais pas annoncer les mauvaises nouvelles, ni les bonnes d'ailleurs. Je souffle un coup, et je me décide à repartir en ruminant, essayant de trouver les mots pour lui dire qu'il est recalé. Je me dirige vers la voiture quand mes yeux se posent sur l'inspecteur Vaughn qui se tient à côté de la Mustang, les bras croisés, arborant un léger sourire. Maintenant, plus de doute, il me traque. Je m'approche de lui avec assurance, sans montrer aucune émotion, une chose que je maîtrise à la perfection :

— C'est juste une impression où vous me suivez, Inspecteur ? Vous avez eu le coup de foudre pour moi ?

— Ce n'est pas une impression, je vous colle aux baskets depuis un moment. Ne vous flattez pas trop, vous n'êtes pas mon genre, mais alors pas du tout.

Je ne m'en suis même pas aperçue, il est meilleur que je le pensais ou c'est moi qui me suis sérieusement ramollie :

— Je peux savoir pourquoi ? demandé-je.

— Il y a quelque chose chez vous qui me dérange. Je cherche, et quand je cherche, d'habitude, je trouve. Là, mon problème, c'est que je ne découvre pas

grand-chose vous concernant. Tout le monde laisse des traces, des visites chez le dentiste par exemple. Les seuls papiers que j'arrive à obtenir vous concernant sont vos factures d'électricité et de téléphone, et un compte bancaire que vous n'utilisez presque jamais, avec pas mal d'argent dessus. Cela dit, avec la baraque que vous possédez et les voitures, on s'attendrait à un compte bien plus fourni. Pourtant ce n'est pas le cas et côté boulot, pareil. Vous voyez de quoi je parle ? Vous êtes un vrai fantôme. Même à l'hôpital, on m'a informé que vous aviez payé en liquide. Avoir autant d'argent sans travailler, c'est perturbant. À moins que vous soyez une riche héritière très discrète.

— Vous avez fait tout ce chemin pour me dire ça ? m'irrité-je. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Seulement vous prévenir que nous avons retrouvé l'agresseur de votre ami, mort dans un immeuble près de Venice Beach.

Je reste impassible devant la nouvelle.

— Son cadavre commençait à se décomposer quand on l'a trouvé, mais le médecin légiste a constaté plusieurs choses troublantes. Cela vous intéresse ?

— Allez-y, je vous écoute !

— La cause du décès est une forte dose de venin de guêpe, d'abeille et de je ne sais plus quel insecte. Il n'y avait aucune piqûre sur son corps à part celle faite par une aiguille. Il n'aurait pas pu se faire ça tout seul puisqu'il était attaché à un pilier. Quelqu'un s'en est occupé pour lui. Et il a trouvé encore une chose intéressante, quelques os fracturés qui datent du jour où il a rendu l'âme. Il a dû se battre avec quelqu'un juste avant de mourir. Et la cerise sur le gâteau, dit-il de façon théâtrale, c'est qu'on n'a pas encore pu l'identifier. On sait que c'est l'agresseur, car on a pu comparer l'ADN trouvé chez vous avec le sien, mais à part ça, ce type n'est personne. Pas de nom ni de numéro de sécurité sociale, un autre fantôme. Mais je ne vous apprends rien, n'est-ce pas ?

— Ne vous méprenez pas sur mon manque d'expression. Je suis très impressionnée, au contraire, et reconnaissante que vous ayez retrouvé le coupable, même si j'aurais préféré qu'il passe devant un jury, feins-je.

— Très bien, alors qu'est-ce que vous dites de celle-là ? Je sais que c'est vous qui étiez là-bas, on a recueilli un autre ADN, le vôtre ? Comment vont vos poings au fait ?

Je reste silencieuse quelques instants, en me demandant quelle attitude adoptée :

— Pourquoi vous ne m'arrêtez pas dans ce cas ? répliqué-je, glaciale.

— Parce que je n'ai pas toutes les preuves qu'il me faut, mais ça ne va plus tarder maintenant.

— Très bien, rétorqué-je, d'un ton hautain. Je vais vous laisser chercher

encore un peu, je dois retourner à l'hôpital et je n'ai pas de temps à perdre.

Je m'apprête à ouvrir la portière quand il m'en empêche en se mettant devant moi :

— Quelle alliance étonnante, un ancien gigolo et vous, comment vous appelle-t-on dans votre milieu, tueur à gages, nettoyeur ?

Il sait.

— Supposons que je sois celle que vous dites. Vous vous tenez là devant moi en train de me raconter ce que vous croyez savoir, ce que je fais, ce que je suis. Ce n'est pas un peu risqué pour vous si tout est vrai ?

— Que feriez-vous en public ?

Je me rapproche pour lui murmurer d'un ton menaçant :

— On parle toujours hypothétiquement, bien sûr. Là, tout de suite, rien ! Mais si j'étais un nettoyeur, j'attendrais la nuit. Une nuit dans la semaine ou la semaine suivante, quand ce serait le moment le plus opportun pour moi, un moment où vous vous penseriez en sécurité. Et là, je serais derrière vous sans même que vous soupçonniez un seul instant que j'étais là tout ce temps, à vous observer. La mort serait rapide ou lente, ça dépendrait de mon humeur du moment. Mais dans votre for intérieur vous souhaiteriez, espéreriez qu'elle soit immédiate, pour souffrir le moins possible. Vous pourrez voir dans mes yeux de quoi je suis capable ou plutôt ce que je suis incapable de ressentir quand je « nettoie ». Mais ce n'est qu'une hypothèse, évidemment.

— Je sais que c'est vous, même pour Santa Monica, je sais qui vous êtes, The Korsican.

— Merci pour notre conversation qui a été... instructive. Je n'ai pas vu l'heure passer. La nuit tombe si vite depuis quelque temps.

— Vous me menacez ? me lâche-t-il, moins sûr de lui, cette fois.

— Vous menacez ? De quoi ? En vous ayant donné un point de vue, des hypothèses ? En ayant regardé ma montre ?

Je ris presque, tellement je suis pathétique à essayer de lui faire peur. Mais j'aime ce petit jeu, je le reconnais.

— Je dois y aller maintenant, j'ai des choses à faire, Inspecteur, conclus-je.

— On se reverra, sort-il, en colère.

— J'y compte bien, dis-je sans le regarder, et en le poussant afin d'accéder à ma voiture.

Sur le trajet du retour, je ne sais pas ce qui m'ennuie le plus : la mauvaise nouvelle que je dois annoncer à Joseph ou bien que Vaughn soit au courant et qu'à tout moment, il peut me balancer. J'essaye de me calmer. Une chose après l'autre. Je m'arrête lui acheter quelques magazines et du chocolat. Peut-être que la pilule passera mieux avec du sucré, enfin du moins, je l'espère.

J'ai fait d'énormes progrès, désormais, je n'ai plus besoin de liste pour les courses. Je fais ça naturellement, comme les gens normaux. Ça ne ressemble à rien d'exceptionnel vu de l'extérieur, mais pour moi c'est une petite victoire, un pas de plus vers le chemin de l'humanité.

Chapitre 21

J'arrive à l'hôpital et en entrant dans la chambre, j'y trouve Joseph assis au bord du lit essayant avec difficulté de se lever. Je jette au sol mon sac pour aller l'assister :

— Qu'est-ce que tu fous dans cette position ? Tu devrais t'allonger pour te reposer.

— Le docteur est passé, il m'a annoncé que je pouvais sortir.

— C'est encore trop tôt, tes blessures ne sont pas complètement guéries.

— C'est bon, je peux me lever et marcher, et je ne veux plus rester ici de toute façon, je deviens dingue. J'en ai marre de cet endroit.

— Je trouve ça déraisonnable, je vais parler au médecin pour lui demander si...

Il me coupe.

— Je te dis que ça va ! s'énerve-t-il légèrement. Ramène-moi à la maison, s'il te plaît.

— OK ! Joseph, je suis passée à l'université et ...

— Je sais, j'ai appelé, m'interrompt-il. Tu ne répondais pas au téléphone... Je me doutais du résultat, ce n'est pas grave.

— Je suis désolée, fais-je avec sincérité.

— J'ai tout loupé, je n'ai pas le niveau.

— Ne dis pas ça ! Quand on rentrera de vacances, on ira te réinscrire pour une nouvelle année, et tu obtiendras ton examen l'année prochaine, c'est tout.

— Pour quoi faire ? Non, je vais arrêter et chercher un travail. Tu as assez déboursé comme ça, et moi j'ai assez perdu mon temps.

— Ne te préoccupe pas de l'argent, à quoi ça sert d'en avoir si on ne le dépense pas ?

— Je ne veux pas y retourner, ne m'y force pas. Je n'ai plus envie.

— D'accord... m'incliné-je sans insister. On trouvera bien quelque chose à te faire faire.

J'aborderai le sujet quand il sera de meilleure humeur. Il souffre, et il est un peu traumatisé après ce qu'il a vécu. Difficile d'avoir les idées claires avec tout ça. Une fois rétabli, peut-être qu'il changera d'avis.

— Viens ici ! m'ordonne-t-il.

— Ça ne va pas ? Tu as mal ?

— Oui, à cause de toi, parce que depuis que je suis hospitalisé, tu ne m'as pas

embrassé beaucoup.

— Je ne veux pas te toucher pour ne pas te faire... mal.

— C'est en ne le faisant pas que tu me blesses le plus, il faut y remédier ! J'ai besoin de soins médicaux spéciaux, dit-il dans un sourire.

Je m'approche de lui en essayant d'être la plus délicate possible. Il est toujours assis sur le lit, moi debout, et je lui renverse la tête pour lui déposer un léger baiser sur la bouche. Il m'agrippe, car il ne veut pas qu'un simple toucher de lèvres, mais bien plus. Il m'embrasse beaucoup plus langoureusement et m'encercle la taille, pour me tenir encore plus près de son torse. Il me fait savoir que je n'ai plus besoin de prendre de précautions avec lui et que je peux à nouveau le toucher normalement. Je réalise à cet instant combien le contact de ma bouche contre la sienne, la chaleur de mon corps enveloppée dans le sien m'ont manqué. Même s'il me le fait comprendre par ses gestes déplacés, il est hors de question pour l'instant que l'on se remette à faire l'amour, même si j'en ai terriblement envie. Il doit récupérer, c'est *ma* règle.

On rassemble ses affaires pour partir enfin d'ici. Il s'assied dans une chaise roulante et je le pousse en direction de la sortie. L'infirmière nous arrête pour me donner la facture des frais médicaux qu'il me reste à payer. Elle souhaite un bon rétablissement à Joseph, il la remercie. Je l'aide à se relever une fois devant les portes automatiques. On marche doucement jusqu'au parking car c'est compliqué pour lui de se déplacer. Je l'installe dans la voiture en faisant attention à chaque mouvement que j'exécute. Il en profite pour m'embrasser au passage. Je suis la cause de ses malheurs et il continue à m'aimer. Comment peut-il faire ça ? C'est donc ça l'amour ? Aimer l'autre inconditionnellement ?

Dans les bons et les mauvais moments ? Je pourrais mourir aujourd'hui, je saurais enfin ce que cela veut dire. Nous sommes arrivés à la maison. J'ai préparé *notre* chambre. La mienne est devenue mon bureau, la porte reste ouverte, je n'ai plus besoin de lui cacher quoi que ce soit, presque plus. Je sens que ses blessures le tiraillent, mais il ne se plaint pas, il prend sur lui. Je l'aide à se coucher sur le lit et je le laisse un petit moment pour aller préparer à manger. Une nouveauté pour moi. J'ai acheté quelques livres de cuisine et je m'y suis mise, même si je n'aime pas trop ça. Je fais simple car je ne maîtrise pas encore l'art culinaire. J'ai fait cuire une pièce de viande et des pommes de terre pour les réduire en purée. Je lui apporte son repas sur un plateau pour qu'il le mange dans la chambre, et je m'installe à ses côtés. Je ne le vois pas tenir debout toute une journée, il est encore faible. Il commence à avaler ce que je lui ai apporté, et sans faire aucune grimace.

J'en conclus que ce n'est pas si dégueulasse que ça, après tout. Cela me mine qu'il veuille laisser tomber ses études, c'est plus fort que moi, je dois lui en

reparler. J'entame la conversation :

— C'est une mauvaise idée de lâcher la fac.

— On en a déjà discuté, j'ai échoué, fin de l'histoire.

— C'est ton rêve de devenir prof d'anglais, pourquoi abandonner si vite ?

— Parfois, les rêves ne sont pas faits pour être réalisés et tu t'en crées de nouveaux. Je suis déçu d'avoir raté mes examens, mais ça ne me bouleverse pas autant que tu le penses.

— Moi si ! Je t'aurais bien vu enseignant dans une école, c'est un boulot honorable.

— Tous les métiers le sont. Même *escort*, tu sais ! J'avais besoin de manger et de payer mes factures, c'était un moyen comme un autre de vivre. Un peu comme toi.

— Ce que je fais... Ce que je *faisais* n'avait rien de respectable Joseph, crois-moi !

— Tu tuais les méchants, non ?

— Pas tout le temps. Parfois, il y avait des mecs ou des femmes bien aussi.

— Combien ?

— Combien, quoi ?

— Combien tu as liquidé de personnes depuis que tu fais ce métier ?

— Pourquoi tu me poses toutes ces questions ?

Je me lève du lit.

— N'évite pas la réponse ! Je peux tout entendre.

— Je n'ai pas compté, Joseph ! Je ne tiens pas un tableau Excel de mes victimes, si tu veux tout savoir. Quel intérêt d'en parler maintenant ?

Je sens une légère brise se réveiller. Cela me met mal à l'aise de discuter de mes contrats avec lui.

— Si tu ne l'avais pas fait, qu'est-ce qui te serait arrivé ?

— Joseph, arrête, s'il te plaît !

— Réponds, je veux que tu répondes !

Je le fixe en me mordant l'intérieur des joues, pour ne pas exploser, mais je cède.

— Franck m'aurait probablement fait descendre, du moins, il aurait essayé.

— Voilà où je souhaitais en venir, c'était eux ou toi.

— Tu crois vraiment que mon existence a plus de valeur que la leur ? Ma vie n'en a aucune, Joseph. Tu n'es pas objectif parce que tu es amoureux de moi. Mais si tu étais un peu plus lucide, tu saurais que ce que je dis est réel. Qui voudrait rester avec un tueur à gages ? Personne ! Il n'y a que dans les films qu'on voit ce genre de choses, c'est romantique et excitant. Mais dans la vraie vie, c'est... soufflé-je, hésitante.

— C'est quoi ?

— Insupportable ! Surtout quand tu partages ça avec quelqu'un.

— Tout le monde a droit à une deuxième chance, Kali ! Même toi.

— Tu m'as fait y croire pendant un instant, je l'avoue, mais le passé revient toujours te mettre une claque en pleine figure, à un moment ou à un autre.

— Tu parles de ce flic ?

— Il sait tout, pour moi, pour toi, pour Santa Monica, pour André, et je ne trouve rien sur lui. Je vais probablement me faire pincer par un inspecteur de seconde zone.

— S'il est la seule personne qui se met entre nous et notre bonheur, fais ce que tu as à faire.

Je suis un peu effarée par ce que je viens d'entendre, surtout de sa part, ce n'est pas le genre de Joseph.

— Écoute-toi ! Tu me demandes presque de le tuer.

— Pas nécessairement. Tout le monde a des secrets. Découvre le sien et si tu ne le trouves pas, dans ce cas, enfin, tu sais...

— L'éliminer n'y changera rien, il a sûrement planqué des dossiers sur moi et si je ne les récupère pas, ça me mettra plus dans le pétrin qu'autre chose, toi inclus !

— J'aimerais qu'on parte de L.A. qu'on se marie et te faire une tonne d'enfants.

— Tu dois encore être sous l'effet des médicaments, ce n'est pas possible autrement, pour sortir autant de conneries à la minute.

— Je ne plaisante pas ! C'est ce dont j'ai envie. Tu n'aimerais pas qu'on s'achète une maison dans un trou paumé où personne ne nous connaît, vivre tranquillement ? J'ouvrirais un garage, toi, tu ferais ce que tu veux, à part nettoyeur, bien sûr. Je te demanderais un genou à terre de m'épouser et tu dirais oui, et après ça, on remplirait notre petite demeure de gamins. Tu n'as même pas idée de comment on va être heureux.

— Tu as de jolis rêves, Joseph ! Mais ce n'est pas pour nous.

— Ça le sera bientôt. Occupe-toi du flic comme tu l'entends, après, on partira en vacances sur ce magnifique voilier, et peut-être qu'on ne reviendra plus jamais. Kali, tu m'as offert une deuxième chance, ne te vois pas plus mauvaise que tu ne l'es ! Je veux qu'on partage le même rêve, on le mérite, fait-il avec une pointe de mélancolie dans la voix.

— Si tu savais, Joseph, les choses que j'ai faites, tu m'aimerais moins. Et je n'ai pas droit à toutes ces belles choses. Déjà t'avoir toi, c'est... plus que je n'osais espérer.

— Je t'aime encore plus parce que tu te bats pour changer, pour devenir

quelqu'un de meilleur. Viens ici !

Je vois bien que son regard pétille et qu'il cherche bien plus qu'un baiser ou un câlin.

— Il est hors de question qu'on ait des relations sexuelles.

— Pourquoi ?

— Parce que tu crois vraiment que tu es en état pour ça ? Tu marches à peine.

— Pour le sexe je n'ai pas besoin d'être debout, raille-t-il.

— On en reparlera dans quelques jours. Pour l'instant, tu finis de manger et tu dors ! Et ce n'est pas négociable, Kane !

Je pars de la chambre.

— Kali ! s'exclame-t-il, frustré.

Je suis à nouveau sur mon PC en train de chercher la faille de Vaughn. Cette fois, je lance une reconnaissance faciale en utilisant les vidéos de surveillance de la ville. Je n'ai qu'à scanner une photo de la personne concernée et la transmettre via un logiciel que j'ai acheté sur le marché noir, un de ceux qui appartiennent au gouvernement. Celui-ci peut se connecter à plusieurs réseaux, dont celui de toutes les caméras de Los Angeles.

Que ce soient les magasins, les parkings, les rues, tous les recoins de la ville. Là où est placée une caméra, j'y ai accès. Il faut juste être patient. Pendant mon attente, je repense à ce qu'il a dit, son rêve rejoint le mien, mais ai-je le droit d'y croire ? D'autant plus que l'étau se resserre sur moi. L'ordinateur va en avoir pour un bout de temps avant de collecter les infos que je cherche, en espérant qu'il trouve ce que j'attends de lui.

Je me lève pour passer la tête dans notre chambre. Il est sur le dos, assoupi, et en train de ronfler. J'ai bien fait de le dissuader de faire l'amour, il n'aurait pas tenu le coup, il est claqué. Je suis dans l'entrebâillement de la porte, les bras croisés sur ma poitrine, encore une fois en train de le regarder dormir. Son visage est presque revenu à la normale, mais le reste de son corps va garder pendant longtemps les souvenirs qu'André lui a laissés. J'espère qu'il en a bavé, attaché à son putain de pilier. C'est une maigre consolation de me dire qu'il a dû mourir dans d'atroces souffrances. J'aime Joseph et je n'imagine plus ma vie sans lui, c'est lui, ma seconde chance.

*

**

Les jours défilent et je me partage entre mon PC et Joseph. Il fait de plus en plus de progrès et il n'a presque plus besoin de moi pour marcher à présent. Je lui fais faire un petit peu d'exercice pour que ses muscles réapprennent tout

doucement à redevenir vaillants. On se balade une heure par jour autour de la maison. Cela lui fait du bien de prendre l'air. Nos journées sont rythmées par ses soins, nos promenades, un peu de natation que je lui impose, notre futur voyage et la littérature. Je n'ai pas le temps de lire énormément, alors le soir, quand il a terminé un nouveau bouquin, il m'en fait le résumé. J'aime ces moments en particulier. Parce que j'apprends des choses, et qu'ils ne sont rien qu'à nous.

Blottie dans ses bras, rien n'est plus magique que ça. Il me pose souvent des questions sur Vaughn, et je lui réponds toujours la même chose, que ça avance, mais je lui mens. Je n'ai rien trouvé et je sais qu'un jour ou l'autre, il me tombera dessus. Il est tard et je l'ai un peu poussé dans la piscine aujourd'hui afin qu'il s'épuise plus rapidement. J'ai besoin de sortir sans l'inquiéter, et j'espère qu'il va aller se coucher assez tôt. Après le dîner, je n'ai pas à attendre longtemps avant qu'il ne batte des cils.

Après quelques câlins, je le mets au lit contre sa volonté, mais la fatigue est la plus forte et il s'endort enfin. Sans faire de bruit, je me faufile à l'extérieur. Il se fait tard et les recherches sur Vaughn ne donnent toujours rien. Je vais le filer à l'ancienne. Les vieilles méthodes, il n'y a rien de tel. Je ne me gare pas très loin du commissariat et je vais attendre qu'il sorte pour le suivre. Je ne patiente pas longtemps avant qu'il ne se montre. Il est 23 h et il rentre dans sa Chrysler bleue. Je commence ma filature.

J'ai quand même recueilli quelques renseignements le concernant. Par exemple, je sais où il vit, et il en prend la direction. Il arrête sa voiture devant chez lui, dans un quartier populaire de Los Angeles. Il habite dans un immeuble et j'ai réussi à avoir le numéro de son appartement. Même si j'ai conscience que je ne vais pas avancer plus en restant là, c'est quand même ce que je vais faire, en espérant que quelque chose se passe. Mon attente paye. Après deux heures à me faire chier, il sort de chez lui.

Je reprends ma filature. Il m'emmène dans un quartier mal famé de L.A., réputé pour ses prostituées et ses salles de jeux clandestines. Il s'arrête dans une ruelle sans lumière. Je me gare un peu plus loin pour ne pas me faire repérer et je descends de la voiture pour l'espionner. Bien cachée, je le surveille. Il est entré dans une laverie. Je connais ce genre d'endroit, c'est une fausse façade pour abriter les tables illégales qui se trouvent à l'arrière du magasin. Je dois attendre qu'il se montre. S'il en ressort dans quinze minutes, ça signifie qu'il est venu pour le travail, par contre, s'il se pointe plus tard, ça veut dire qu'il est là pour le plaisir, et c'est ce que j'espère.

Les quinze minutes se sont écoulées et toujours rien. Peut-être que finalement, ça va tourner en ma faveur. Je reviens et m'engouffre dans la Mustang, ne lâchant pas mon rétroviseur des yeux. J'attends patiemment qu'il

fasse son apparition. Une heure plus tard, c'est ce qu'il fait. Je le vois tituber un peu, il est probablement alcoolisé. Je pourrais le cueillir et lui faire sa fête, ici, maintenant. Comment pourrait-il me résister ? Non. Si ce que je pense se confirme, je vais devoir jouer mon affaire autrement, afin qu'il nous laisse en paix définitivement, et sans avoir besoin de le tuer. Une nouveauté pour moi.

Chapitre 22

J'attends qu'il rentre dans sa voiture et qu'il démarre pour aller à mon tour faire une visite à la laverie. J'ouvre la porte, et une petite cloche retentit pour indiquer ma présence au molosse qui garde les lieux. Il se lève de sa chaise pour m'intercepter. Pas besoin d'être un génie pour savoir où se cachent les tables de jeu, la porte est juste derrière-lui. J'essaye une approche cordiale, mais il me barre la route.

Je suis un nouveau visage, et il a ordre d'arrêter quiconque souhaitant aller plus loin. Je me lance dans une négociation, mais il ne veut pas entendre raison, donc j'opte pour une approche plus énergique, cette fois. Malgré sa grande taille, ses muscles sous amphétamines et ses trente centimètres de plus que moi, je lui luxe l'épaule d'une frappe puissante et maîtrisée. Je ne la lui ai pas fracturée, juste démise pour capter son attention.

Ah ! Le bruit des os ! Décidément, j'aime toujours autant ça. Il grogne de douleur. Je lui ordonne de m'emmener jusqu'à son boss. Il a compris à qui il avait affaire et m'obéit sans que j'aie besoin de me répéter. La porte qu'il garde si précieusement s'ouvre sur une arrière-salle voilée par la fumée des cigares et des cigarettes. Des filles habillées en petits lapins s'assurent que les verres des clients soient toujours pleins. Il y a beaucoup d'hommes, occupés à la roulette, au black jack ou bien au craps, à tous les jeux d'argent qui peuvent exister. Ils pensent avoir des chances de gagner, mais ils ne le peuvent pas. Toutes les tables sont truquées, et le but dans ce type de bouges, est de soutirer le plus de fric possible aux pauvres malheureux qui viennent s'y perdre. Je sais comment ça marche puisque la plupart des établissements de ce genre appartenaient à Franck.

Ce qui m'étonne le plus, c'est que Vaughn connaisse le propriétaire et qu'il vienne quand même s'y faire dépouiller. Est-il sous couverture ou est-il là pour son plaisir personnel ? Je vais vite le découvrir. Le bouledogue m'emmène jusqu'à son patron qui est accoudé au comptoir du bar à reluquer les jolies serveuses en gardant un œil sur sa clientèle. Mon guide lui glisse un mot à l'oreille qui détourne son attention de la salle vers moi. D'un signe de la main, il m'invite à m'asseoir. Il est très cliché.

Il ressemble aux mafieux des années 70 qu'on peut voir à la télévision. Des vêtements très kitchs, il est affublé de chaînes et de grosses gourmettes en or, petite moustache, quelques cheveux sur le crâne, en résumé : repoussant. Après m'avoir détaillée de la tête aux pieds, il m'adresse la parole :

— Peu de personnes arrivent à passer Vladimir et réussissent à le blesser.

— J'ai essayé de lui expliquer d'une façon courtoise que je désirais entrer, mais il a fait la sourde oreille, alors j'ai dû utiliser l'autre manière... moins polie.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Jouer ?

— Non, des renseignements !

— Vous êtes flic ?

— Non.

— Alors quoi ? Vous vous pointez comme ça et vous pensez que je vais vous balancer ce que vous demandez, juste parce que vous avez un joli minois ? Dégagez ! me fait-il, d'un geste de la main.

Il appelle son sbire pour me faire sortir. Cette fois, je vais être moins conciliante avec Vladimir. Je m'occupe à nouveau de son épaule et là, je la lui démets pour de bon. J'enchaîne avec un coup de boule sur le nez qui le met sur un de ses genoux et je finis le travail en l'assommant avec la crosse de mon pistolet que j'ai attrapé entre-temps.

Il est au sol, gémissant. Je dirige aussitôt mon arme vers son patron qui est devenu tout à coup bien plus sociable. Il lève les mains en l'air et les gens commencent à crier autour de nous :

— On peut discuter, non ? me lance-t-il, décomposé.

— Je pose les questions et vous y répondez, c'est simple.

— OK, OK ! Maintenant, rentrez votre joujou, vous allez faire fuir la clientèle.

Je n'ai aucune raison de ne pas le faire, j'obtempère.

— Je veux savoir ce que foutait Vaughn ici.

— C'est un client comme les autres.

— Vous êtes au courant que c'est un flic ?

— Bien sûr que je le suis, mais ça ne l'empêche pas de dépenser son fric malgré tout.

— Il vient souvent ?

— Plusieurs fois par semaine. Pourquoi vous intéresse-t-il tant ?

— C'est moi qui pose les questions ! Depuis combien de temps ?

— Je ne sais pas, deux, trois ans, peut-être moins !

Ça se confirme, c'est un accro aux jeux.

— Des dettes ?

— Il n'a que ça.

— Combien ?

— À peu près vingt mille dollars, si j'oublie quelques ardoises de l'an dernier.

— Pourquoi vous l'accepter à vos tables s'il vous doit autant d'argent ?

— Pourquoi ? Parce que c'est un flic ! Voilà pourquoi !

— Franck était d'accord ? Ce n'était pas son genre de perdre du fric, d'autant plus que c'est une belle somme.

— Ce n'était pas Franck qui avait affaire à Vaughn ! Il peut fermer l'établissement à tout moment, et il m'a bien fait comprendre que je ne pouvais pas refuser de lui faire crédit non plus, avec son canon sur ma tempe. Comment savez-vous que c'était Franck qui...

— Peu importe. Je vais racheter sa créance. Mais je veux un petit bonus avec.

— Je ne saisis pas.

— La prochaine fois qu'il viendra, obtenez des photos, des vidéos de ce qu'il fait ici. Ne lui dites pas que sa dette est épongée.

— Pourquoi je ferais ça ? s'exclame-t-il.

— Parce que je suis bien plus dangereuse que Vaughn, au cas où cela vous aurait échappé. Je repasserai en fin de semaine et je veux avoir ce que j'ai demandé sinon, je risque de me fâcher, et je me mets en colère assez facilement. Vladimir ne pourra rien pour vous. Je dois répéter ou tout est bien clair ?

— Non non, j'ai pigé, en fin de semaine, sans faute ! sort-il, paniqué

— Bien... Je vous donnerai votre argent à ce moment-là. N'essayez pas de m'entuber, les conséquences seraient... comment dire... tragiques pour vous.

Il secoue la tête, il a compris le message. Je suis encore assez bonne à ce petit jeu, leur faire perdre tous leurs moyens, c'est toujours aussi divertissant pour moi. Il est un peu plus de quatre heures du matin quand je reviens à la maison. Je jette un coup d'œil pour m'assurer que Joseph dort encore, mais il n'est pas dans le lit. Instinctivement, je sors mon arme, prête, au cas où.

La cuisine est allumée et des bruits de ferraille se font entendre. Sans nul doute qu'il se fait quelque chose à manger. Il a développé une passion pour la nourriture depuis que j'ai commencé à préparer nos repas, ce qui veut dire, en d'autres termes, que ma bouffe est dégueulasse, mais il n'ose pas me le dire. Il est torse nu, les cheveux en bataille, accoutré d'un long short noir de boxe, laissant entrevoir ses obliques, ses cicatrices. Il est en train d'avaler un sandwich. Je range mon arme à sa place, dans mon dos. Il sait que je suis là et pourtant, il ne lève pas les yeux sur moi, il continue de manger. Je m'installe sur un des tabourets de la cuisine et je le fixe pour l'obliger à me regarder. Je me doute qu'il m'en veut.

— T'étais où, Kali ?

— Je suivais Vaughn.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

— À quoi bon ? Pour t'inquiéter plus ? Tu n'as pas besoin de ce genre de soucis, pas en ce moment.

Il jette le sandwich avec exaspération dans son assiette.

— Tu sais ce qui m’ennuie ? C’est de me réveiller et de me retrouver seul ! Voilà ce qui me contrarie. Je n’ai aucune idée d’où tu es et de ce que tu fais. Tu ne me dis rien, tu es trop secrète et je n’aime pas ça. Je n’ai pas envie que la police se pointe ici et m’annonce que c’est toi qui es à la morgue, tu comprends ? Je sais qui tu es et ce que tu fais, pourquoi me le cacher ? Ce n’est pas comme ça que fonctionne un couple. On doit tout se dire !

— Joseph, je ne connais pas toutes les ficelles du fonctionnement d’un couple, mais j’apprends. Je t’assure que je fais des efforts. Ce que je fais en ce moment, ce n’est rien que du boulot. Je n’ai jamais eu pour habitude de discuter avec qui que ce soit de mon job. Essaie de comprendre que je tente aussi de te protéger de tout ça, de ce que je suis.

— Tu trouves que ça a bien fonctionné la dernière fois, peut-être ? fait-il, acerbe.

— Touché ! soupiré-je.

— Pardon... s’excuse-t-il. Je suis un con, je n’aurais pas dû te dire ça.

— Non, tu as raison, je t’exclus de ce que je fais pour te préserver mais ça ne marche pas. Je n’ai pas envie de t’inclure parce que ça m’effraie qu’on s’en prenne encore à toi. C’est compliqué et je ne sais plus quoi faire pour te protéger, quoique je fasse, rien ne marche !

— Malgré ce que tu penses, je ne t’en veux absolument pas pour André. Tu n’étais pas en mesure de prévoir ce qui allait arriver, et tu n’as pas besoin de me défendre, je suis assez grand pour le faire tout seul. Même si cela n’a pas été très... concluant pour l’instant, je l’avoue.

— J’aurais dû m’en douter pour André, j’ai commis une erreur de débutant. Il y a encore quelques mois de ça, il n’aurait jamais posé un seul pied dans cette maison. Mais depuis que je te connais, tu mets le chaos dans ma vie et dans ma tête, et j’accumule les conneries. J’ai les idées et la raison qui s’embrouillent.

— Ça s’appelle l’amour, Kali !

— Le mien ne t’amène que des ennuis.

— Détrompe-toi. Depuis que tu as croisé mon chemin, j’ai l’impression d’être enfin un peu important pour quelqu’un. Tu me soutiens dans tout ce que je fais et tu prends soin de moi. Tu m’apportes plus que tu ne le crois, bien plus. Quand je suis tombé amoureux de toi, je savais qui tu étais, alors tu n’as pas besoin de me cacher cette partie de toi en permanence, je t’aime tout entière. Le bon comme le mauvais. Accepte le fait qu’on puisse t’aimer pour ce que tu es.

— Je déteste ce que je suis.

— Laisse-moi t’aimer deux fois plus dans ce cas.

Il me rejoint pour dégrafer les premiers boutons de ma chemise et du bout de ses doigts, il me caresse dans le cou. J’ai une petite réticence à ce qu’il le fasse, à

ce qu'il a en tête, il est toujours en convalescence. Il me murmure à l'oreille :

— Je vais très bien et je vais te le prouver.

Il me prend par la main pour m'attirer dans la chambre. Il m'embrasse comme il l'a toujours fait avant l'accident, avec passion. Il jette ma chemise par terre pour continuer ce qu'il est en train de faire dans mon cou et sur mes épaules. Je l'arrête un petit instant pour l'effleurer de mes lèvres et passer le bout de ma langue sur ses blessures, ses cicatrices, comme il l'avait fait pour moi, les premières fois. Je ne sais pas pourquoi je fais ça, comme si mes baisers allaient effacer sa douleur, la faire disparaître.

Je me fais la plus douce possible, parcourant son corps meurtri. Il a fermé les paupières, apparemment il apprécie le traitement que je lui inflige. Le désir est le plus fort, et on se retrouve au pieu rapidement. Je ne veux pas qu'il s'épuise, alors pour une fois, c'est lui qui est en dessous de moi, assis contre la tête du lit, et moi à califourchon sur lui. Nous sommes les yeux dans les yeux, nous continuons à nous embrasser avec intensité, et nos corps s'aiment jusqu'à l'aube, brûlants de désir l'un pour l'autre. Il me prouve avec amour et vivacité qu'il est presque guéri. Nous sommes enlacés, nous n'avons pas envie de dormir :

— Tu m'as parlé de Vaughn tout à l'heure, comment ça se passe ? Il va nous causer des ennuis ?

J'adore quand il dit ce mot, *nous*.

— Je vais le coincer, Joseph. Je te jure que je vais le faire. J'ai trouvé ce que je voulais et d'ici la fin de la semaine, tout sera fini pour de bon et je n'aurai pas besoin de l'éliminer. Je vais régler les choses différemment, sans bain de sang, sans violence, mais c'est difficile d'effacer quinze ans de ma vie d'un claquement de doigts.

— Tu reviendras ? s'inquiète-t-il.

— Oui. Je sais que tu ne souhaites pas qu'on en parle, mais si un jour, il m'arrive quelque chose...

— Kali, arrête, je ne veux rien entendre, ne pas y penser.

— C'est important, Joseph, tu dois m'écouter. Ça peut se produire, tu le sais, non ?

— Très bien, dit-il, résigné.

— J'ai fait le nécessaire. La maison, l'argent, les voitures, tout sera à toi. Tu es ma seule famille, tu n'auras pas à t'inquiéter pour l'avenir.

— Tu viens juste de le faire, m'inquiéter, comme si tu avais déjà pris des dispositions concernant ta mort.

— La mort fait partie de la vie, non ? Rester avec moi, c'est la mettre en balance en permanence, tu le sais à tes dépens maintenant.

Il se serre plus fort contre moi.

— Tu crois que tout ça se terminera un jour ? Qu'on puisse vivre enfin comme les autres !

— Je m'y emploie, Joseph. Quand j'en aurai fini avec Vaughn, on sera tranquille.

— J'aimerais qu'on déménage, me demande-t-il.

— Où tu veux aller ?

— Je ne sais pas, New York, Londres, Berlin. Pour repartir à zéro, pour reconstruire une nouvelle vie, pour oublier ce que nous sommes, toi et moi !

— Si c'est ce que tu souhaites, pourquoi pas.

— Tu n'es pas contre ? se réjouit-il.

— Non, rien ne nous retient. Alors, ici ou ailleurs, après tout...

Je me lève du lit pour disparaître dans mon bureau. Je fouille dans un placard pour en sortir une mappemonde. Plus jeune, je me la suis offerte et j'ai mis des points sur les villes où je rêvais de partir. Je l'ai acquise quand j'ai acheté cette maison. C'était pour moi la seule façon de voyager. Une fois trouvée, je la ramène à Joseph. Il est surpris par ce que je lui rapporte. Il écarquille les yeux pendant quelques secondes.

— Comme nous ne savons pas où l'on veut aller, c'est la carte qui choisira pour nous, annoncé-je avec enthousiasme. Je la fais tourner et toi, ne regarde pas. Quand je te le dis, tu mettras le doigt dessus, prêt ?

— Tu es sérieuse ?

— Oui, je le suis. Tu me connais pour mon sens de l'humour ?

Je le faisais tout le temps avant. Sauf que c'était pour de faux, mais maintenant, cela va devenir une réalité, parce que je ne suis plus seule désormais.

— C'est la chose la plus romantique que tu aies faite, Kali.

— Romantique ? Je ne savais pas que je pouvais...

— Quoi ? Que tu pouvais l'être ? Tu l'as souvent été. Tu m'as sauvé la vie, la Mustang, les cours, ça. Ce sont ces petites attentions qui prouvent ton amour pour moi, parfois on n'a pas besoin de le dire pour le montrer.

Voilà autre chose... Moi romantique ? Je trouvais ça amusant et pratique, mais je ne pensais pas au romantisme. Décidément, il m'a changée plus que je ne le l'imaginais.

Je reprends la conversation, gênée :

— Bon alors, tu la tournes ?

— OK, j'y vais.

Il ferme les yeux et je fais graviter la Terre. À mon signal, il l'arrête avec son doigt et celui-ci se pose sur le nord de l'Écosse.

— Qu'est-ce que tu en penses, Kali ? L'Écosse ?

— Eh bien ! Que l'Europe est une merveilleuse idée, et l'Écosse, pourquoi pas. Aller se perdre dans les Highlands ne me déplaît pas, au contraire. Calme et sérénité, c'est tout ce que je recherche.

— Non, t'es sérieuse ? répète-t-il.

— Oui, je le suis, insisté-je. Et c'est toi qui as raison, on a besoin de reprendre tout depuis le début.

— Comment va-t-on faire ? Quand pourrons-nous nous en aller ? Où va-t-on vivre ?

Il commence à s'emballer.

— Du calme ! On préparera notre départ, et tout se fera au moment voulu. Pour l'instant, je dois régler l'affaire avec Vaughn et après, tu pourras me saouler avec toutes tes questions.

Je me lève à nouveau, pour m'habiller cette fois. Je sens ses yeux sur moi, il est excité par la perspective de s'enfuir d'ici pour une nouvelle vie, moi aussi, même si je sais que ça n'effacera pas ce que j'ai fait et ce que je suis. Mais je commence à croire au concept de la deuxième chance. Si on a mis Joseph sur mon chemin, c'est sûrement pour une bonne raison, du moins, je l'espère.

Je le regarde assis dans le lit, ses yeux rivés sur moi, et je réalise que tout le temps où j'étais loin de lui, je m'inquiétais à son sujet. J'avais peur que la petite scène avec André ne se reproduise un jour. Je dois le rendre moins faible, même s'il m'a assuré qu'il pouvait se débrouiller tout seul :

— Tu as encore de l'énergie, Jo ?

— Pourquoi ? Tu veux que je te refasse l'amour ?

— Ce n'est pas vraiment ce à quoi je pensais, mais plutôt à une petite séance d'entraînement avec moi.

— Je ne suis pas en forme pour de la natation, mais pour quelques cabrioles dans le lit, là, je vais tenir, rit-il.

Je souris de son côté si léger, je l'envie tellement d'être comme ça.

— On verra plus tard pour les galipettes. Ce que je te propose est différent de ce qu'on fait d'habitude, et si tu le souhaites, je te montrerai comment manier une arme.

— T'es sérieuse ?

— Arrête de répéter ça tout le temps, c'est énervant ! fais-je, sans être fâchée. Bien sûr que je le suis. J'aimerais que tu apprennes à te défendre. Même si je stoppe tout, si on change de vie, je regarderai toujours au-dessus de mon épaule, et je dois savoir que tu pourras te battre si le besoin s'en fait sentir. Je ne vais jamais assez te le répéter, mais vivre avec moi est dangereux, il faut que tu te protèges.

— Oui, apprend-moi, m'affirme-t-il, motivé.

- Très bien, rejoins-moi dans la salle de sport quand tu seras prêt.
- Je suis d'attaque.
- Je dois préciser « habillé » ? fais-je en baladant mes yeux sur son corps nu.
- Tu vois quand tu veux, tu es drôle !

Je souffle. Décidément, il perçoit des choses chez moi qui n'existent pas, ou dont je n'ai pas conscience. Il vient me retrouver après quelques minutes. Il a enfilé une tenue décontractée, un bas de jogging gris, des baskets hautes blanches et un t-shirt sans manches qui fait ressortir ses muscles. Quand il est habillé de cette façon, je n'ai plus aucun doute sur les critères qui ont convaincu l'agence d'*escort boys* de l'engager.

On débute doucement. Il prend place sur le tapis de course et, en sélectionnant la position la moins intense, il commence à cavalier. C'est un petit peu dur pour lui, je le vois, mais il ne se plaint pas, jamais. Trotter un peu lui réveillera les muscles et fortifiera son cœur. La première session ne dure pas plus de quinze minutes. Je veux le ménager. On poursuit ensuite par une séance sur le sac de boxe. Je le lui tiens et suivant mes indications, il tape dedans, sans trop de puissance. Il enchaîne en soulevant de petites haltères. Pour une remise à niveau, il se débrouille bien. On continue la semaine à son rythme, car même s'il devient un peu plus fort chaque jour, il n'est pas encore au sommet de sa forme. Nous sommes déjà vendredi soir et après avoir fait l'amour, il s'est endormi aussitôt. Mes entraînements, même aménagés, sont un peu durs, comme on m'a appris à l'être moi-même, dure.

Je profite de son sommeil pour aller rendre visite à mon indicateur. Il est temps que je reprenne les choses en main et que je stoppe Vaughn avant que lui ne me stoppe. Arrivée sur place, je m'assure quand même que la voiture de mon inspecteur ne soit pas dans le coin, même si je me suis assurée avant qu'il était encore à son commissariat. Quand je rentre dans la laverie, Vladimir a le réflexe de se lever de sa chaise, comme s'il avait un ressort au cul, prêt à en découdre, même s'il sait qu'il ne va pas gagner.

Je suis devant lui, les bras croisés sur la poitrine à lui jeter un regard du genre « sérieux ? ». Il se ravise aussitôt et me laisse entrer dans la salle de jeux. Il y a toujours autant de bruit, de monde et de fumée. Drew, le propriétaire des lieux, est là où je l'ai trouvé la première fois, au comptoir du bar. Il me voit arriver et avale d'une traite son verre d'alcool. Il me fait un signe de la tête afin que je le suive. Ce que je fais. On se retrouve dans son bureau, c'est plutôt un débarras sans fenêtre, mal rangé, et qui pue le cigare et la sueur. Quelqu'un de normalement constitué ne resterait pas plus de cinq minutes dans cette pièce, ou alors avec une pince à linge sur le nez, peut-être. Sans qu'il me le propose, je m'assieds sur une des chaises devant son bureau. Je le regarde farfouiller dans

un tas de papiers et finalement, il en sort une enveloppe qu'il me tend :

— C'est ce que vous vouliez ? me grogne-t-il.

Je jette un œil à l'intérieur et j'y trouve des photos de Vaughn en train de jouer aux tables illégales, de discuter avec des gens peu fréquentables, et j'ai même droit à un bonus : une clé USB.

— C'est quoi cette clé ? Qu'est-ce qu'il y a dessus ?

— Vaughn, la nuit dernière, s'est payé deux de mes putes, mais il n'était pas seul, il a amené un de ses collègues. Ils ont fait ça à quatre dans le petit salon, à côté, et il était d'humeur à tout essayer, me lance-t-il en allumant le cigare qu'il vient de sortir de son tiroir.

— Une partouze ?

— Je vais vous laisser découvrir la vidéo. J'ai fait ce que vous m'aviez demandé, maintenant vous pouvez dégager, et ne revenez plus, j'ai rempli ma part du marché.

— Je n'en ai pas encore fini avec vous.

Son regard change d'expression, il a probablement peur que je ne tiennne pas ma parole et que je lui fasse subir le même sort qu'à son garde du corps, ce qui ne serait pas très difficile, vu son gabarit. Je sors une liasse de billets de la poche intérieure de mon blouson en cuir et la jette sur son bureau.

— C'est l'argent que je vous ai promis pour éponger la dette de Vaughn.

— Pourquoi vous voulez effacer son ardoise alors que vous essayez de le faire chanter ? s'interroge-t-il tout en récupérant le fric.

— C'est mon problème, pas le vôtre. Prenez ce pognon et ne posez plus de questions, jamais.

Je me lève de mon siège.

— Une dernière chose, lancé-je, si vous parlez de moi à quiconque, et je dis bien à *quiconque*, je vous tue, fais-je d'un ton à donner la chair de poule. Vos caméras de surveillance ne pourront pas vous sauver, car tous mes passages ici, même celui de ce soir, seront effacés. Il n'y a rien entre vous et moi, alors ne me décevez pas.

Je peux lire de la panique dans ses yeux et il a raison de l'être, paniqué, car je ne suis pas d'humeur à plaisanter. Il est encore tôt quand je rentre à la maison. J'ai pris la précaution de ne pas tomber sur Vaughn qui a ses habitudes à la salle de jeux. Je passe la tête dans la chambre et Joseph pionce toujours. J'en profite pour squatter dans mon « ancienne chambre » et consulter de plus près les documents qu'on m'a transmis.

À part les photos que j'ai déjà vues et qui constituent une bonne base pour faire chanter mon flic, il y a également quelques reconnaissances de dettes écrites de la main de Vaughn, ce qui est très intéressant aussi. Mais toute mon

attention se porte sur cette fameuse clé USB. Je l'introduis dans le port de mon ordinateur, et je mets mon casque sur les oreilles. Il y a une vidéo, comme Drew me l'a promis. Je la lance. On y voit effectivement Vaughn en train de baiser une des femmes, mais pas que ! Il s'adonne également à la sodomie avec son partenaire, et c'est lui qui en fait les frais à sa grande satisfaction. Sur le moment, je n'ai pas compris les allusions que m'a faites mon indic, mais là, c'est plus que clair, vidéo à l'appui. Ce ne sont pas ses rapports avec son collègue qui me dérangent le plus, mais tout ce que j'ai sous les yeux. J'ai l'impression de visionner un mauvais porno.

Joseph a raison, tout le monde a des secrets. J'ai tout ce qu'il me faut pour qu'il tombe, pour le faire virer de la police. L'argent que j'ai fourgué à Drew pour régulariser ses dettes est du fric sale, il n'a pas été blanchi. Il provient d'un braquage de banque et il est marqué. Je garde toujours ce genre de billets, au cas où ! Ça permet souvent de régler quelques problèmes imprévus, comme Vaughn. Mon indic ne va pas me balancer, surtout sur l'origine de l'argent. Je lui ai menti, je l'ai piégé aussi, car en acceptant ce pognon, je l'ai mis dans une situation inconfortable, il peut, il va probablement aller en prison pour ça, mais il ne le sait pas encore. Des remords ? Non ! Il va me haïr, je n'en n'ai rien à battre.

Il redoute Vaughn, mais moi, je le terrorise bien plus, je l'ai remarqué à son regard. Je sais quand les gens me craignent, j'arrive encore à le lire dans leurs yeux. Peut-être qu'il a compris qui je suis ? S'il doit choisir un bourreau, il préférera Vaughn, sans hésitation. Qui aimerait passer entre les mains de The Korsican ? La vidéo, les photos et le pognon, Vaughn ne s'en relèverait pas. Je peux le détruire quand je le veux, je le tiens !

Chapitre 23

Il est presque trois heures du matin quand je rejoins Joseph dans le lit. Je me glisse aussi discrètement que possible près de lui, mais il me lance :

— T'étais où ?

— Rendors-toi, on en discutera demain.

Il ne cherche pas à argumenter et il vient se coller encore plus contre moi. Il passe ses bras autour de ma poitrine et l'on sombre jusqu'en milieu de matinée. Je me lève bien avant lui. J'en profite pour aller piquer une tête dans la piscine. Je n'ai découvert que très récemment ses bienfaits. Ça me permet de réfléchir clairement. L'effort physique me procure un sentiment de bien-être, si je peux l'appeler comme ça. Alors que je suis sous l'eau, j'entends un gros « plouf ».

Je relève la tête aussitôt, et c'est Joseph qui vient de plonger complètement nu. Il me rejoint. Il me prend dans ses bras, silencieux. Il m'embrasse avec ardeur, pendant que j'essaye de nous maintenir à la surface. On dirait deux poissons exécutant une danse. Je coiffe ses cheveux en arrière, car l'eau les a désordonnés. Je suis plaquée contre son corps, je ne peux plus bouger, mais j'aime ça, qu'il me contrôle, qu'il me possède. Il nous ramène près du bord. Une fois fait, il s'appuie sur celui-ci dans le seul but de m'imposer sa force et sa domination. Il me coince entre ses bras afin que je ne m'enfuie pas, je suis sa prisonnière. Il arrache avec brutalité le bas de mon maillot. Il entre en moi avec fougue et ne relâche pas ses assauts, vivaces, intenses. Je ne peux plus remuer, je ne peux plus respirer, je suis sous son emprise. Il revient à la charge pour m'asséner l'attaque finale. Je suis hors de mon corps, un cri involontaire s'échappe de ma bouche, un cri de plaisir, c'est la première fois que ça m'arrive. Sa tête tombe sur mon épaule, il m'a tout donné. Puis, avec lenteur, il s'extirpe de ma chair et de l'eau pour aller s'asseoir au-dessus de moi sur le rebord de la piscine. Je fais de même quand je mets la main sur la pièce manquante de mon maillot.

— Après ça, tu ne pourras plus te plaindre que je ne suis plus en forme ! me balance-t-il, triomphant.

— Je constate surtout que le milieu aquatique t'inspire... énormément, lancé-je avec malice.

— N'importe où, tu m'inspires, même si j'ai une préférence pour la piscine, je dois l'avouer, et pour notre première fois dans la Mustang.

— Dans la voiture, je t'ai baisé, Joseph.

— Et là, c'est moi qui t'ai baisée ! sourit-il.

— J'espère que tu es encore en train de me « faire l'amour », répliquée-je, méfiante, sinon ça va barder !

— Toujours. Je t'ai enseigné à faire la différence entre les deux, au moins ça. Je ne le lâche pas des yeux.

— Tu m'as appris bien plus que ça, n'en doute pas ! Tu m'as fait revenir de très loin, même si je dois encore découvrir beaucoup de choses, je le sais, mais tu me rends meilleure un peu plus chaque jour.

Il emprisonne ma tête entre ses mains pour m'embrasser tendrement :

— Et toi, tu as changé ma vie à jamais. Avant je n'étais rien, et quand je me vois dans tes yeux, j'ai l'impression d'être quelqu'un. Je sais que tu as de la noirceur en toi et que tu te bats pour t'en défaire et ne pas me la montrer, mais, Kali, quand on s'est rencontrés, je suis tombé amoureux de toi, c'est tout. Accepte mon amour et embrasse tes ténèbres également, c'est ça qui te rend si spéciale. Tout le monde a un côté sombre. Certains arrivent à le dissimuler mieux que d'autres, c'est tout. Tu es ce que tu es, et je t'aime comme ça. Toi aussi, tu m'as accepté comme j'étais, c'est ça l'amour, non ?

— Je ne suis jamais tombée amoureuse avant, comment pourrais-je le savoir ?

— J'espère pour moi que ça sera également la dernière.

— Je serais incapable d'en aimer un autre que toi.

— Je suis rassuré, rétorque-t-il, en m'embrassant langoureusement. Tu devrais te balader en maillot plus souvent, j'adore voir ton tatouage, ça te rend encore plus sexy.

Sexy ?

Intérieurement, je suis un peu « choquée » par ses mots, car ma Corse inspire plutôt la terreur à celui qui la connaît que le côté glamour qu'il lui trouve. Je ne veux pas lui dire ce que je pense de ce qu'il vient de me sortir, surtout après sa déclaration. Il ne peut pas comprendre. Joseph voit toujours le meilleur en moi et parfois, cela me dérange, car je sais qui je suis dans le fond. Cette phrase me revient à l'esprit : « *L'amour est aveugle* », elle peut s'appliquer à lui.

— Alors, t'étais où la nuit dernière ? me questionne-t-il.

— Tu ne lâches rien, toi ! Je réglais des détails à propos de Vaughn.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit, une fois de plus ? Je serais allé avec toi, fait-il, agacé.

— Sûrement pas ! m'exclamée-je. Je ne t'emmènerai jamais dans ce monde.

— Je t'ai déjà vue à l'œuvre, Kali.

— Justement ! Je ne souhaite pas que tu en connaisses plus, c'est bien assez comme ça. Je ne veux pas que ça recommence, me voir tuer des gens, te faire

attaquer par des types comme André, c'est fini, il faut que ça cesse, tu comprends ? J'ai besoin de te savoir en sécurité. Te mêler à ce que je fais encore en ce moment, ça te mettrait en danger, surtout avec Vaughn. Il a aussi un œil sur toi et j'ai envie qu'il te foute la paix.

— C'est pour ça que tu m'entraînes ?

— Je veux que tu puisses te défendre à l'avenir, si je ne suis pas avec toi pour m'en charger.

— Pourquoi j'aurais besoin de le faire ? Tu as quitté ton boulot, non ?

— Ce monde est plein de dangers, Joseph, et parfois, ils arrivent de là où on les attend le moins. J'aurai l'esprit plus tranquille si je sais que tu peux te battre. Et ce n'est pas parce que j'ai « démissionnée » que cela efface mon ardoise.

— Tout ça devient ridicule, souffle-t-il.

— Vivre avec moi n'est pas sans risques, tu le sais, non ? fais-je sérieusement. Alors, à partir d'aujourd'hui, c'est ma nouvelle règle ! Tu veux rester avec moi ? Apprends à te défendre ou va-t'en !

— Il y a deux secondes, tu m'avouais que tu m'aimais et là, tu me demandes de me tirer si je ne t'obéis pas ?

— C'est ça ! lancé-je avec un haussement de sourcils. Je t'ai dit que tu me rendais meilleure, pas que j'étais complètement bonne. Tu crois que ce sont les gens normaux qui font ce métier ? Il faut être détraqué ou psychopathe pour « pratiquer » un tel job. Je me situe entre les deux, et il n'y a que toi qui me donnes un semblant d'équilibre. Accepte, s'il te plaît, fais-je sur un ton plus doux.

— Tu viens de me dire s'il te plaît ? Ça, c'est une première. Très bien... soupire-t-il. Je ferai ce que tu me demandes, je sais que c'est important pour toi, et toi, tu es essentielle pour moi.

— Je suis... contente que tu sois d'accord.

— Et si j'avais refusé, tu m'aurais viré pour de bon ?

Je ne lui réponds pas.

— Putain, tu l'aurais fait, Kali ?

Je souris.

— Bien sûr que non ! s'esclaffe-t-il. J'ai eu un doute pendant une seconde. Tu devrais sourire plus souvent, je te l'ai déjà dit, tu es encore plus belle.

Les compliments me rendent mal à l'aise et je lui ordonne de se vêtir, car je vais lui apprendre le maniement des armes. Finalement, il se lève pour se préparer et je lui emboîte le pas après un passage par la douche. Il fait de même une fois que je suis sortie de la salle de bains. Une demi-heure plus tard, il vient me rejoindre dans le jardin où j'ai placé des bouteilles en verre sur quelques pierres. Exercice tout à fait banal pour débiter et faire connaissance avec un

revolver. Avant son arrivée, derrière moi, j'ai disposé des armes et leur silencieux sur un linge clean, lui-même posé sur une table de jardin.

Je suis toujours obsédée par l'ordre et la propreté. Je suis incapable de me défaire de ce toc malgré tous mes efforts, pourtant, j'essaye. Je n'ai pas encore vissé les silencieux sur les pistolets, car c'est une chose que je dois lui apprendre. Ce n'est pas évident à faire, surtout la première fois. Je suis obnubilée par une des bouteilles qui n'est pas alignée comme je le souhaite, au centimètre près, au point que je n'entends pas tout de suite Joseph qui vient d'arriver. Finalement, je me relève et je le vois visser un silencieux sur un canon. Je suis figée, car seul un initié peut le faire avec une telle dextérité, quelqu'un qui s'y connaît.

À aucun moment il n'a mentionné qu'il savait manipuler les armes, et quand j'ai évoqué le fait que je le lui montrerais, il a été plutôt excité par l'idée. Deux options s'imposent à moi. Soit il a « oublié » de me dire qu'il était familier avec les flingues, soit il m'a menti depuis le début, sur qui il est en réalité. Je veux croire en la première possibilité, mais mon instinct reprend le dessus. Le sourire aux lèvres, il s'avance vers moi et me demande si je vais lui apprendre à « shooter » les bouteilles. Je suis muette, incapable de sortir un seul mot et mes pieds sont enracinés dans le sol. Il a comme seule réponse un sourire forcé. Je le regarde se mettre en place à cinq bons mètres devant nos cibles. Je le fixe, mais tout autour de moi est au ralenti. Je peux à peine respirer, j'ai la tête qui tourne un peu, mon monde s'écroule à nouveau. C'est Joseph, en m'interpelant, qui me sort de mon état second :

— Alors, tu viens ?

— J'arrive, dis-je sur un ton neutre, sans émotion particulière.

Je me tiens près de lui afin de lui montrer comment être bien stable sur ses pieds, comment serrer le pistolet avec ses deux mains pour un meilleur maintien, et viser la cible. Je fais en sorte que mon comportement ne lui dévoile rien des soupçons que j'ai à son égard, même si je ne suis sûre de rien pour le moment. Je suis plantée derrière lui, et il applique ce que je lui apprend.

Il rate les bouteilles, sans surprise. J'ai une boule au ventre, je déglutis avec difficulté, un énorme vide s'empare de moi, pas la tempête que j'ai commencé à apprivoiser, non, quelque chose d'autre, de bien pire... C'est plus dévastateur et cela fait encore plus mal. C'est de la déception, provoquée par quelqu'un que l'on aime. J'ai lu un jour que l'amour pouvait vous transporter comme il pouvait vous détruire. « Détruire » est un mot bien faible à mon goût. Je suis toujours dans son dos, l'observant tirer dans le vide. Je l'abandonne discrètement pour attraper un des flingues sur la table. Il ne l'a pas remarqué. Il est concentré sur les bouteilles et je reviens me placer derrière lui en tenant mon arme juste à la

hauteur de sa nuque, le doigt sur la gâchette, prête à tirer. Je respire de plus en plus fort et de plus en plus vite. Je serre les dents, ma main commence à trembler, elle qui ne tremble jamais d'habitude. Je veux appuyer, je veux le faire, mais je n'y arrive pas, quelque chose me retient.

Je baisse mon arme pour la ranger dans mon dos. Il ne s'aperçoit de rien, il n'a pas vu que j'étais à deux doigts de le tuer, lui, l'amour de ma vie. Je suis perdue, confuse, ma tête est en train de tourner, encore. Quelques gouttes salées envahissent mes yeux, je suis au bord du gouffre. Sa voix me fait réagir :

— Ça ne va pas, Kali ? Tu es toute pâle ?

— J'ai la migraine.

— On arrête pour aujourd'hui. On rentre à la maison et tu te reposeras un peu, tu veux ?

Mon self-control est revenu.

— Joseph, tu pourrais te rendre à la pharmacie et me ramener de l'aspirine, s'il te plaît ? Il n'y a que ça qui me soulage.

— Pourtant, je suis sûr qu'il doit en rester encore dans la salle...

— Tu en profiteras pour t'acheter de la glace également, lui souris-je.

— D'accord, je vais faire le plus vite possible et toi, pendant ce temps, va t'allonger, OK ? Et quand je reviens, on se repose ensemble, fait-il en me donnant un baiser.

— OK.

Il pose l'arme sur la table et se dirige vers la villa. Je le suis, et je fais mine d'aller me coucher. Je m'assure qu'il soit bien parti avant de me relever. Il faut que je sache. Je me rue sur mon ordinateur pour entrer toutes les informations que j'ai sur lui. Je tape aussi vite que je le peux, mais ma première enquête ne donne rien. Je lance mon logiciel afin qu'il aille fouiller plus profondément dans toutes les bases de données de tous les départements qui existent sur tout le territoire.

Je m'en veux de ne pas l'avoir fait plus tôt, j'aurais dû pourtant. Pendant ce temps, je vais faire mon investigation « à l'ancienne ». Je retourne de fond en comble les pièces où il aurait pu me cacher des choses. Je dois agir vite, car il sera bientôt de retour. Je dois penser avec efficacité, il ne faut pas que je gaspille mon temps. La chambre, la salle de bains, la salle de gym, le garage. Rien de rien. Ma paranoïa serait-elle revenue ? Pour une fois, j'espère que ce n'est que ça. Au bout d'une heure de recherches, que dalle. L'ordinateur non plus n'a rien trouvé. Ce qui est quand même curieux, car tout le monde laisse une trace de quelque chose, Vaughn a raison à ce sujet. Un retrait de liquide, un achat dans une boutique, une visite chez le docteur.

Il est comme moi, il n'existe pas. Je reviens dans le salon pour m'asseoir sur

le canapé. Je reprends mon souffle pour me ressaisir et je me sermonne en me persuadant que je suis une grande malade. Il sait visser un silencieux sur un pistolet, et après ? Cela ne veut pas dire qu'il m'a trahie pour autant ! Il y a sûrement une explication à tout ça, et quand il rentrera, je vais simplement lui poser la question, et il me donnera une réponse logique, fin de l'histoire. J'expire profondément quand mon regard est attiré par le meuble où je range tous mes vinyles. Obsédée comme je le suis par les choses qui doivent être à leur place, je ne comprends pas pourquoi trois d'entre eux ne sont pas dans le rang comme les autres.

Je me lève du canapé pour y remédier, sinon ça va me rendre encore plus dingue. Je remarque que tous mes albums sont décalés vers l'avant, ils ne sont pas plaqués au fond, comme d'habitude. Il y a un vide entre eux et l'arrière du meuble. J'en dégage une bonne dizaine et j'y déniche une boîte à chaussures. Les disques que j'ai enlevés sont sur le sol, mais je m'en fous, car toute mon attention est portée sur ce putain d'emballage. Je vais me rasseoir à ma place pour l'ouvrir. J'y découvre seulement deux choses, mais elles me glacent le sang. Il y a un 9mm et un portefeuille en cuir noir. Je le prends et le déplie.

Ce n'est pas un portefeuille, mais un badge du FBI avec la photo de Joseph. Il est inscrit dessus : *Agent spécial Joseph Jeremy McCallum*. Joseph Kane n'existe pas, mon intuition avait raison et mon cœur avait tort. Je me suis fait avoir en beauté, comme jamais auparavant. Je n'ai rien vu venir, ou plutôt, j'étais une aveugle consentante. Mon envie d'être aimée par quelqu'un a pris le dessus sur tout, même sur mon instinct de survie. Je voulais être comme tout le monde et pendant quelque temps, j'y ai cru, mais ça va prendre fin aujourd'hui, ce soir tout sera terminé. Je sens la tempête et sa noirceur revenir. Je n'arrive pas à décrocher du canapé, la boîte sur mes genoux. Pour la première fois de ma vie, je ne sais pas... Que vais-je faire de lui, l'homme que j'aime ? Pour l'instant, je suis paralysée, et je dois attendre de connaître ses intentions pour prendre une décision, aussi effrayantes soient-elles. Peut-être qu'il me mettra une balle dans la tête ou bien il m'arrêtera. Il a eu tellement d'occasions de le faire, pourquoi ne l'a-t-il pas déjà fait ?

Agent du FBI ? Joseph ! Moi qui l'ai toujours pris pour cet homme maladroit depuis la première fois où je l'ai vu au motel. Je suis vidée, mes yeux sont dans le brouillard, je suis sourde, je perçois seulement que les battements de mon cœur qui s'affolent à m'en faire mal dans la poitrine, car il est en train de se briser en mille morceaux. J'ai l'option de le descendre, dès qu'il aura mis les pieds à la maison. Je pourrais l'attendre et lui tomber dessus, le tuer sans le faire souffrir, mais j'en suis incapable, je crois.

J'ai appris à aimer à cause de lui, et je sais que je ne pourrais pas lui faire de

mal, même si je le voulais, là, maintenant. Il ne lui faut pas longtemps, après ma découverte, pour réapparaître. Je l'entends, mais je suis toujours inerte sur le canapé, droite, sans rien dire, sans bouger. J'attends qu'il vienne à moi et qu'il en termine une bonne fois pour toutes. J'ai pris ma décision, je ne ferai rien. Il dépose quelque chose sur le comptoir de la cuisine et il lâche un juron. Il hésite avant de se rapprocher du canapé, de moi. Il se demande sûrement ce que j'ai dans la tête, comme je me demande ce qu'il a prévu pour moi, lui aussi. Il sait que je suis dangereuse, mais de mon côté, je ne sais pas à quel point il peut l'être, du moins pas encore. Finalement, il se décide à s'asseoir à mes côtés, je fixe droit devant, je n'ai pas la force de le regarder. Je dépose la boîte entre nous deux :

— Comment as-tu su ? me questionne-t-il, calme.

— Quand tu as vissé...

— Le silencieux sur le pistolet, me coupe-t-il. Comment as-tu trouvé la boîte... ?

Je l'interromps.

— Tu n'as pas rangé correctement les vinyles sur l'étagère, dis-je tout aussi sereinement.

— Des erreurs de ma part.

— Fais-le, Joseph !

— Faire quoi, Kali ?

— Me tuer ! Fais-le maintenant, fais-le pendant que je suis sous le choc, fais-le avant que je reprenne mes esprits. Je ne bougerai pas, je ne ferai rien, je te le promets.

Je le regarde à présent.

— Fais-le pendant qu'il me reste de l'amour pour toi ! Fais-le, parce qu'il est encore temps, crié-je en laissant couler une larme.

— Je ne pourrai jamais faire ça, je devrais, j'aurais dû, mais je ne le ferai pas. Parce que je t'aime, voilà pourquoi. J'ai tout quitté pour être avec toi. Ce badge ne veut plus rien dire à mes yeux. Cette vie-là, celle d'agent du FBI, s'est arrêtée le jour où je t'ai rencontrée.

— Comment pourrais-je te croire ? Tu m'as trompée sur ta véritable identité, sur... qui tu es.

— C'est vrai, je t'ai caché la vérité sur moi, sur ce que je faisais, mais je ne t'ai jamais menti sur ce que je ressens pour toi. Tu étais ma cible, mais à aucun moment, on ne m'a demandé de te séduire et de tomber amoureux de toi. C'est une chose que je n'ai pas planifiée. Et toi, dis-moi pourquoi je ne suis pas par terre, gisant dans mon sang ?

— Parce que, je ne peux pas te tuer, je devrais, mais...

— Je vais te poser une simple question, Kali, oublie que tu es une nettoyeuse, oublie que je suis flic. Est-ce que tu m'aimes ?

— Je ne sais plus.

— Est-ce que tu m'aimes ? insiste-t-il.

— Oui, dis-je sans réfléchir.

— Tu dois me faire confiance dans ce cas. Tout ce que je t'ai dit est vrai. Tu étais ma mission, mais j'ai tout abandonné pour être avec toi, c'est la vérité.

Il vient s'accroupir devant moi, afin que l'on se fasse face.

— En quoi consistait ta « mission » ? demandé-je.

— Je suis un agent sous-marin du FBI, peu de personnes connaissent mon existence. Il y a un an de cela, on m'a donné pour ordre d'infiltrer le clan de Franck afin d'accéder à celui de Tony. Ça a foiré. On savait que Colt était en relation avec le tueur à gages de Franck et tout est parti de là. Il m'a balancé le peu d'informations qu'il avait sur toi, et tu étais mon seul moyen de l'approcher. Il n'avait pas grand-chose te concernant, et en fouillant un peu, j'ai su que tu voyais des *escorts* de temps en temps. J'ai pris la place de l'un d'eux et tu connais la suite. Je devais gagner ta confiance pour arriver jusqu'à Franck, c'était risqué, et pour tout te dire, je m'attendais à ce que tu me descendes avant même que je déboucle ma ceinture. Mais tu ne l'as pas fait.

— Tu aurais couché avec moi juste pour atteindre ton objectif ?

— Pourquoi ? Tu penses que ça aurait été un supplice ? sourit-il.

— Les Mexicains ? C'était un coup monté également ?

— Non, c'était un imprévu. Il ne m'avait pas chopé pour ce que je t'ai raconté, là aussi, je t'ai menti, mais parce que j'en avais arrêté un quand j'étais encore flic. C'était juste une coïncidence. Je savais seulement que tu faisais tes courses dans ce *store*. Je n'avais plus qu'à attendre que tu te pointes, même si c'est eux qui ont débarqué les premiers.

— Pourquoi m'as-tu prévenue pour Colt à Santa Monica ?

— Parce qu'il était venu pour te tuer si tu n'acceptais pas de faire le boulot qu'il te demandait. Il avait prévu que tu dises non, ta mort était planifiée, et je ne pouvais pas le permettre. J'étais déjà fou amoureux de toi. C'est à ce moment précis que j'ai cessé d'envoyer mes rapports à mon supérieur. J'ai effacé mes traces, j'ai disparu de la circulation, même si je suis quasiment sûr que Barry sait où je suis et avec qui. Mais sans preuve concrète, il ne peut pas intervenir, et je ne lui ai rien fourni pouvant t'incriminer. Maintenant, avec Colt sur la touche, il n'y a que lui qui connaît mon existence et ma mission. Enfin... j'espère. À tout moment, la donne peut changer.

— Pourquoi t'es-tu laissé faire par André ? Pourquoi ne l'as-tu pas descendu ?

— Elle est bien bonne ! Tu rigoles ou quoi ? Ce mec était un vrai lion, je me suis défendu comme j’ai pu, mais il était trop balaise, même pour moi. C’est pour ça qu’au début, je ne voulais pas que tu y ailles, j’avais peur qu’il te tue, mais tu l’as eu, tu as été la plus forte.

— Je ne sais pas si toute ton histoire est véridique, mais tu m’as menti et je ne peux pas...

La tempête en moi se réveille et prend le dessus.

— Qu’est-ce que tu aurais fait, Kali, si je te l’avais dit plus tôt ?

— Je t’aurais abattu, Joseph, c’est ce que j’aurais probablement fait. C’est ce que je suis, une tueuse.

— Et maintenant, qu’est-ce que tu comptes faire ?

— Je dois régler mes affaires avec Vaughn. Je serai de retour dans la soirée, et quand je rentrerai, je veux que tu sois parti. Je veux que tu dégages de chez moi. À présent, à toi de voir si tu souhaites me balancer ou pas à tes amis, mais toi, je n’ai plus envie de te revoir, plus jamais, car la prochaine fois, j’aurai toute ma tête et à ce moment-là, je sais que l’ancien moi réapparaîtra. Crois-moi, Joseph, c’est bien la dernière personne au monde que tu auras envie de rencontrer.

Je me lève en direction de la porte quand il m’agrippe le poignet :

— Ce jour-là à Santa Monica, je t’ai protégée, Kali, parce que je t’aime, et je t’aime toujours, rien n’a changé. Je ne fais plus partie des leurs, tu comprends ? C’est fini, ma vie a commencé le jour où je t’ai rencontrée. Je suis considéré comme déserteur, comme un agent qui est passé à l’ennemi. Si tu ne me crois pas, entre dans la base de données du FBI, tape mon vrai nom avec le code FOXALPHA32. Tu verras par toi-même que tout est réel.

— Sois parti quand je serai de retour, attrape tes affaires et barre-toi, dis-je, d’un ton calme, mais effrayant.

— Kali, je t’en prie ! Bordel, ne sois pas si bornée.

— Je crois que tu ne comprends pas. Tu m’as tout donné et tout repris d’un coup. Je t’ai ouvert mon cœur, je t’ai offert mon corps et le peu d’amour que je n’avais jamais eu pour quelqu’un. J’ai baissé ma garde et j’en paye les conséquences. Je t’ai laissé entrer dans ma vie, et je n’ai pas écouté ce que ma tête me disait. Va-t’en ! Je ne le répéterai pas. Dépose les clés de la villa et de la Mustang avant de partir et ne reviens plus ! Jamais !

Cette fois, c’est moi qui lui fais lâcher prise en me dégageant sèchement de ses doigts qui me serrent le poignet, et je file de la maison. Je monte dans ma voiture et je démarre à toute allure. Je ne suis pas vigilante dans les virages, je roule vite, je dépasse les autres véhicules avec imprudence pour ma vie et la leur, plus rien ne compte, mon existence ne vaut plus rien, l’ancien moi se fout de ma

gueule, il a gagné, il est en train de réapparaître.

Epilogue

Je suis stationnée devant la maison du flic. C'est ce que j'avais prévu de faire et j'applique mon plan, Joseph ou pas. Je vais lui rendre une petite visite pour mettre les choses au clair. Je devais l'intimider et lui faire du chantage, mais c'était la nouvelle Kali qui voulait procéder ainsi, l'ancienne, elle, qui est revenue à toute vitesse en riant, me chuchote à l'oreille de faire ça vite et proprement, de ne pas m'encombrer d'un con pareil.

Je me suis arrêtée acheter de l'alcool avant de venir pour me donner du courage. Pas à cause de Vaughn, mais pour diminuer la douleur qui me déchire le ventre, celle que Joseph a provoquée. S'il m'avait tiré une balle en plein cœur, ça aurait fait tout aussi mal. Je bois ma bouteille de tequila en écoutant de la musique classique et en attendant que la nuit tombe. Ce soir, quelqu'un doit mourir. Il est une heure du matin et Vaughn se gare en bas de chez lui. Il descend de sa bagnole.

Il est bourré autant que je le suis, sauf que même en état d'ébriété, je garde le contrôle de mes actes, enfin... presque toujours. J'attends une dizaine de minutes avant de le suivre. J'emprunte les escaliers de service afin de ne rencontrer personne. Appartement 18B. Je suis devant chez lui, mon silencieux à la main. Le couloir est mal éclairé, pas de caméra de surveillance, je n'ai pas à m'en faire, même si je croise quelqu'un. Il a oublié de claquer sa porte, il est encore plus torché que je ne le pensais. Je la pousse, mon arme au poing, en regardant partout, mais il n'est pas dans le salon. Son appartement n'est pas grand, pas très clean. Tout est en désordre, des magazines sont étalés sur le sol, ça sent le renfermé et l'humidité. Son matou vient se frotter à moi. Son pistolet de service est bien en vue sur la table ronde qui trône en plein milieu du salon. Lui est dans sa salle de bains, je l'entends en train de pisser.

Je tire un de ses fauteuils et le place en face de la porte. Quand il sortira, il ne verra que moi, il ne pourra pas me louper, et moi non plus, les bras croisés sur mes cuisses avec mon arme dans ma main droite. Je ne me suis pas donnée la peine d'attraper son flingue, de toute manière, il n'aura pas le temps de l'atteindre, je le descendrai avant s'il tente quelque chose. Il sort de la pièce. Il remonte sa braguette, concentré sur celle-ci. Il ne remarque pas ma présence tout de suite, puis, quand il relève son visage, son expression change. Il a quelques secondes d'hésitation, il doit se demander ce qu'il doit faire.

Il me regarde, puis sa tête pivote en direction de la table où son arme se trouve. Il comprend qu'il ne sera pas assez rapide pour l'attraper. Je tourne la

tête de gauche à droite pour me débloquent les cervicales, décidément, j'adore le bruit des os, même des miens. Je prends une profonde inspiration et je me lève pour braquer mon arme vers lui, pile au milieu de son front. Je m'apprête à tirer, quand soudain, ce grand gaillard de presque un 1m90 s'agenouille, pleurant et implorant pour sa vie. L'alcool lui a enlevé toute dignité et là, je regrette de ne pas avoir apporté mes écouteurs pour m'éviter d'entendre ses gémissements. Putain, comme ça peut me gonfler quand ils chouinent tous ! Il est à portée de mon canon, je n'ai qu'à tirer, à presser la détente et tout sera fini. Pas de chantage, pas de discussion, pourtant, j'hésite comme je l'ai fait avec Joseph. Je me trompe, l'ancienne Kali n'est pas de retour, il en reste des bribes, oui, mais je ne suis plus cette personne, c'est fini. Mon *escort boy*, enfin mon agent du FBI infiltré, m'a changée. J'ordonne à Vaughn d'aller s'asseoir sur un des fauteuils avant qu'il se remette à faire sa chochette :

— Je ne vais pas te tuer, pas aujourd'hui du moins. À partir de ce soir, tu vas m'oublier, là où j'habite, mon fiancé... Joseph. Tu vas piper les dés. Je ne sais pas si tu as déjà fait ton rapport à tes supérieurs et je n'en ai rien à foutre, tu te débrouilleras, mais efface toutes les traces nous concernant.

— Pourquoi je ferais ça ? Tu devrais me buter, car moi je n'hésiterai pas quand j'en aurai l'occasion.

Il reprend du poil de la bête, ce connard ! Alors qu'il y a quelques secondes à peine, il pleurait comme une fille.

— Pourquoi je ne te tue pas ? Crois-moi, ça me démange, mais je ne sais pas où en est ton enquête, et te liquider maintenant pourrait déclencher quelque chose que je ne serais pas capable de contrôler, et cela serait stupide de ma part. La chose la plus importante, c'est que je te tiens. Si tu continues à t'acharner comme tu le fais après moi... nous, je vais balancer une certaine vidéo vous montrant les couilles à l'air, ton collègue et toi, pendant une partie à quatre dans un lieu de ma connaissance tenu par l'organisation, tu vois à quoi je fais allusion ?

Il blêmit.

— Et, cerise sur le gâteau, continué-je, j'ai épongé tes dettes avec de l'argent provenant d'un braquage, sans parler du cercle de jeux et de tes fréquentations. Je développe ou je m'arrête là ? J'ai tout un dossier sur toi qui attend gentiment d'être envoyé à qui de droit si tu t'obstines à me... nous faire chier !

J'ai pris des précautions au cas où, et la vidéo doit se mettre en ligne dans les vingt-quatre heures, automatiquement, si je ne la désactive pas manuellement. Dans ce cas, ça voudra dire que je suis morte.

— Je ne peux pas faire ça, essaye-t-il de se justifier. L'enquête est en cours et ton nom est inscrit sur la liste des suspects potentiels.

— Débrouille-toi !

— Je ne peux pas, je te dis, c'est trop tard !

— C'est plus la peine de discuter dans ce cas, je te tue et on en aura fini pour de bon.

Je braque de nouveau mon arme vers lui.

— OK, OK, lance-t-il en levant les bras. Je vais faire mon possible.

— C'est pour ta réputation aussi que je fais ça, te voir le cul à l'air sur Internet, je ne suis pas sûre que tes proches apprécieraient, surtout tes collègues.

— Tu sais ce que tu es ?

— On me surnomme de bien des façons, et je me fous de ce que tu pourrais ajouter. On reste en contact, *Bro* ! Je veux de tes nouvelles très rapidement, sinon, on aura une autre discussion un petit peu... ou un peu moins...

L'alcool ne m'aide pas à finir mes phrases.

Je lui jette un bout de papier avec un numéro sécurisé où il peut me contacter. Je lui vole au passage sa bouteille de scotch qui traîne. Je fais un mouvement désordonné avec mon pistolet en signe d'« au revoir ». Je regagne ma voiture, en titubant un peu. J'avale une gorgée de scotch bien que je n'aime pas ça, mais l'alcool m'aide à diminuer la douleur, du moins elle la cache.

Je prends la route pour rentrer à la maison, même si j'ai du mal à me concentrer. Une fois chez moi, j'hésite à ouvrir la porte. J'appréhende qu'il soit toujours là. Et s'il est là, qu'est-ce que je ferai ? Je le tuerai, comme je le lui ai promis ? Finalement, je franchis le seuil, m'avançant dans le couloir, mais il n'y a personne, il m'a écoutée, il est parti. Cette grande maison est de nouveau vide et je me surprends à penser que j'aurais voulu, peut-être, qu'il me désobéisse. Ma tête tourne, j'ai envie de gerber. Je cours dans la salle de bains juste à temps pour tout rendre.

Le mélange d'alcools fait son effet, j'ai tout dégueulé dans les toilettes. Je suis affalée par terre, transpirant et vomissant tout ce que mon corps peut encore dégobiller jusqu'à ce que je sombre dans un semi-coma. Je ne sais pas quelle heure il est quand je reprends conscience. J'ai le visage plaqué contre le sol froid de la salle de bains, et j'ai la nausée. Le temps de retrouver mes esprits et de me relever, tout me revient. Joseph, Vaughn, tout. Il y a encore quelques mois, je ne me serais pas embarrassée avec tous ces détails, le laisser en vie ou pas. Une balle entre les deux yeux et l'affaire aurait été réglée, et pour le policier et pour Joseph... peut-être. Je rentre dans la douche, je pue le vomi et la sueur, je suis pitoyable. Je n'étais pas tombée aussi bas depuis longtemps, depuis que j'ai laissé Joseph quelques semaines auparavant. Je m'en relèverai encore, la souffrance fait partie de moi, je ne suis faite que de ça !

Le jet d'eau me donne un coup de fouet. J'attrape des vêtements propres et je

me prépare un café. Le dossier de l'agence de voyages traîne sur le comptoir. Je l'ouvre et le consulte avec nostalgie, je repense à ce qui aurait dû se passer dans trois semaines. On aurait dû aller faire ce magnifique périple en Corse à bord de ce voilier. Je me mords l'intérieur de la joue, furieuse. Je le referme aussitôt et le jette à la poubelle, car je n'ai plus d'avenir ni de projets, désormais.

Qu'est-ce que je vais faire ? Retravailler pour Tony ? C'est une possibilité, mais je ne l'envisage pas encore, j'ai perdu le goût de tuer, même si je doute de l'avoir eu un jour. Pendant que je bois mon café, je remarque un papier sur le comptoir. Je l'ouvre et je reconnais l'écriture de Joseph. Je lis avec attention et c'est le code, son code, il me l'a noté. Je le froisse et je le mets aux ordures. Je continue à avaler ma boisson tout en regardant cette satanée poubelle. Je m'acharne sur ma tasse, que je bois de plus en plus vite. Je ne lâche pas des yeux cette foutue feuille. Finalement, la déraison l'emporte. Je pose ma tasse et je la récupère dans les ordures. Je m'installe à mon ordinateur et j'entre dans la base de données du FBI. Je dois chercher quelques minutes avant de trouver la bonne section pour taper les codes.

Quand c'est fait, tout s'affiche d'un coup sur mon écran. La photo de Joseph, ses états de services, parmi tellement d'autres choses. Il est sorti premier de sa promotion à Quantico, toute sa vie est étalée devant mes yeux. Il ne m'a pas menti sur ça et sur le reste. Ça colle à peu près aux dates où l'on s'est rencontrés. Il n'a plus transmis ses rapports depuis la tuerie de Santa Monica. Il a dit la vérité. Je prends mon temps afin de ne louper aucun détail de son dossier. C'est un excellent agent, décoré de surcroît. Il a tout abandonné pour moi alors que j'étais sa cible. Il a gâché sa carrière, son avenir, à cause de moi, moi, MOI ! Ils seront après lui par ma faute.

Ce n'est pas une existence quand on doit courir, se cacher, regarder au-dessus de son épaule en permanence. Je dois lui offrir ce dont on m'a privée : le choix. Ma vie part en morceaux, plus rien ne m'attend à présent. Avec toutes les âmes que j'ai prises, il est temps pour moi que j'en sauve au moins une. Je vais échanger ma vie contre la sienne, ça, je peux le faire. Je me remets à pianoter sur mon clavier aussi vite que je le peux. Je falsifie quelques infos, quelques dossiers, je donne des lieux, des dates, des noms, mon « nom » ainsi que tous les crimes que j'ai commis, mais je n'y inscris pas mes contrats avec Tony. Il a été correct avec moi, et j'ai assez chargé Franck et ses relations annexes pour que ça fasse l'affaire. J'essaie de coller au plus près avec le style de narration que Joseph a l'habitude d'employer afin que le rapport que je suis en train de pondre soit le plus ressemblant possible. Je ne manque pas de mentionner qu'il a dû changer sa tactique d'approche, car je commençais à le soupçonner.

La meilleure façon pour lui de gagner ma confiance était d'infiltrer

l'organisation de Tony et de cesser toute communication avec sa hiérarchie pendant une longue période, voire des mois, car il craignait pour sa vie. Je truque également la date du rapport pour qu'elle coïncide avec le jour d'après, celui de la tuerie de Santa Monica, il sera couvert de cette façon. Ça ne sera qu'un bug informatique. Je ne cesse de relire ce que je viens de taper afin de ne commettre aucune erreur, que rien ne manque, mais je suis assez concentrée pour que cela n'arrive pas.

La vie de Joseph en dépend et je suis encore douée à ce jeu, garder mon sang-froid quand les circonstances l'exigent. J'envoie le faux rapport sur le serveur crypté et il va parvenir à qui de droit dans les prochaines secondes. Ce n'est une question d'heures maintenant, avant qu'ils me tombent dessus. Je n'ai pas peur de ce qui va m'arriver, j'y suis préparée depuis si longtemps, même si depuis que j'ai connu Joseph, j'ai rêvé... un peu trop. J'ai offert un avenir à Joseph, je suis apaisée et libre. Je ressens enfin ce que j'ai attendu depuis toutes ces années, du soulagement. Je me rappelle une de nos soirées où il me faisait la lecture et, une fois, il m'avait cité Tolstoï : « *Il n'y a pas d'autre amour que celui qui consiste à donner sa vie pour ceux qu'on aime* ». C'est ce que Joseph a fait pour moi, sacrifier sa vie parce qu'il m'aime. Je n'ai pas saisi la valeur de cette phrase quand il me l'a dite, mais à présent, elle prend tout son sens, et je sais désormais ce que le mot *aimer* signifie. Je n'ai plus besoin de dictionnaire pour le comprendre et aujourd'hui, je donne la mienne pour lui. J'ai tout éteint, tout rangé, je ne veux pas que ma maison soit en désordre quand ils viendront pour moi.

Je ressors le dossier de l'agence de voyages et je le mets en évidence sur le comptoir de la cuisine. Lorsque Joseph reviendra, il saura quoi en faire, si ses collègues ne le confisquent pas avant. Je suis près de la piscine, regardant l'horizon. C'est la première fois que je l'apprécie autant, car je suis consciente que c'est la dernière fois que je vais en profiter. Je respire profondément, je ferme les paupières, je n'écoute plus rien, je ne vois plus rien, je n'existe plus. Je reste comme ça pendant un long moment. Je suis tellement perdue dans mes pensées que je ne l'ai pas entendu arriver. J'ouvre les yeux, à cause de la froideur du canon de son arme sur ma tempe, c'est Vaughn. J'écoute les vibrations de mon cœur, non pas parce qu'il s'emballe, mais qu'au contraire, il est incroyablement calme, et bat avec régularité. Lui aussi a été libéré d'un poids. Il ne faut pas être une lumière pour savoir ce qu'il veut. Il serait celui qui a descendu « The Korsican ». Il désire devenir un héros, avoir sa minute de gloire. En allant chez lui, j'ai dû confirmer ses soupçons et mes menaces n'ont pas porté leurs fruits, tant pis. Je n'ai jamais été très bonne à ce jeu-là, le chantage. Les discussions n'ont jamais été mon truc de toute façon.

Je referme les yeux et je perçois le bruit de la détente qu'il est en train de presser. Je pourrais l'en empêcher, mais je ne veux plus me battre, c'est la fin pour moi. J'entends la détonation et un grand fracas juste après. Je suis encore debout, ce n'est pas moi qui me suis écroulée, mais Vaughn. Il est à mes pieds, un trou dans la tête. Je me retourne et Joseph est là, il l'a abattu. Je suis à la fois heureuse et en colère de le voir. Il baisse son arme et il me rejoint. Il me prend dans ses bras et m'embrasse avec vigueur, et je me laisse faire.

— Qu'est-ce que tu fous là ? lancé-je, paniquée.

— Je suis venu te chercher ! Ils vont bientôt arriver, Kali. Il faut que l'on se dépêche. Putain, qu'est-ce que tu as fait ? J'ai été débriefé, ils ont eu un rapport en retard, je ne comprends rien à cette histoire !

— J'ai fait ce qu'il fallait pour que tu aies un futur, Joseph. Ça aurait été facile de s'enfuir avec Joseph Kane, l'*escort boy*, mais ça serait impossible d'avoir une vie normale avec Joseph Jeremy McCallum, l'agent spécial du FBI.

— Tu sais ce qu'ils vont te faire ? Ils vont te mettre dans un trou et jeter la clé. Je préfère mourir avec toi plutôt que de vivre sans toi.

Il me tient si fort dans ses bras, et si tendrement, que j'ai quelques secondes d'hésitation. J'ai envie de lui dire : « *Allons-y, on dégage d'ici avant qu'ils arrivent.* » Mais la raison l'emporte :

— C'est ton arme de service ? demandé-je.

— Quoi ?

— C'est ton flingue que tu tiens ?

— Oui.

— Donne-la-moi !

— Pourquoi ?

— Toujours ces questions, Joseph !

Il me la tend et je la range dans mon dos. Je pose ma main sur sa joue pour la caresser. Nous sommes front contre front, corps contre corps, et je sens ses larmes rouler sur son visage. On ne parle pas, on profite de notre silence qui nous en dit plus que tout :

— Tu vas te rendre, n'est-ce pas ? me questionne-t-il.

— Oui. C'est ce que je vais faire. J'ai gâché l'existence de beaucoup de gens et je ne vais pas continuer avec toi.

— On a encore le temps de partir, insiste-t-il.

— Je sais, mais ce n'est pas ce que je souhaite. Fuir n'est pas une vie.

Il se dégage de notre étreinte, énervé, il ne veut rien entendre, mais je dois le faire revenir à la raison.

— J'ai passé les meilleurs mois de ma vie avec toi, Joseph, tu m'as donné plus que je n'aurais espéré et tu m'as offert plus que je ne pouvais recevoir. Je ne

regrette rien, j'ai été heureuse à tes côtés. Ça suffit pour remplir une vie... ma vie.

— Et c'est tout ? As-tu la moindre idée de ce qui t'attend ? Ils vont te questionner jour et nuit pour obtenir les informations qu'ils souhaitent pour faire tomber Tony Braconi. Maintenant que tu as donné tous les détails, c'est lui qu'ils veulent. Et tu es le meilleur moyen de l'atteindre, Kali, bon Dieu, qu'est-ce que tu as fait !

— Je t'ai sauvé la vie, Joseph, voilà ce que j'ai fait.

J'entends au loin des voitures qui roulent à toute vitesse, elles sont plusieurs, ils arrivent. Il faut que je me dépêche :

— Pour Vaughn, tu diras que c'est moi qui ai tiré, que je t'ai pris ton arme. Tu trouveras bien quelque chose.

Il ne me regarde plus.

— Joseph, concentre-toi, s'il te plaît. Ce n'est pas la fin, tu m'apporteras des oranges.

— C'est maintenant que tu te décides à faire de l'humour ?

Je me colle de nouveau contre lui.

— Je veux que tu aies une belle vie, que tu rencontres quelqu'un, sois heureux pour nous deux. Sois heureux comme on l'a été ensemble. Mon seul regret, c'est de ne pas avoir compris combien je t'aimais et avoir perdu des semaines sans être avec toi.

— Kali, je t'aime, je t'ai toujours aimée, tu sais.

— Je le sais maintenant, Joseph, murmuré-je, la gorge serrée. Ils sont là. Je veux que tu en retires tous les honneurs, alors pour une fois, fais ce que je te dis.

Tout est au ralenti autour de moi, je le prends par la main, on se dirige doucement vers l'intérieur, il traîne les pieds. Je m'arrête et l'embrasse, longuement et passionnément :

— Joseph.

— Oui ? fait-il avec des larmes naissantes dans les yeux.

— Je t'aime, soufflé-je.

J'ai enfin réussi à lui dire. Il écarquille les yeux de surprise, mais il a compris. Il n'a pas le temps de réagir que je coince son bras gauche derrière son dos et je braque son pistolet sur sa tempe.

— Kali, qu'est-ce que tu fous ?

— Il faut que notre histoire soit crédible, aie confiance Joseph !

Nous rentrons dans la maison, en direction de l'entrée. Je lui demande d'ouvrir la porte avec la main libre qui lui reste. Il résiste, il ne veut pas m'obéir, mais je lui murmure à l'oreille de le faire, il n'a plus le choix maintenant. Il s'exécute à contrecœur et derrière la porte, des voitures du FBI et une dizaine

d'agents nous tiennent en joue. L'un d'eux me somme de relâcher mon otage. Vu de l'extérieur, on peut imaginer que je lui fais réellement mal, mais ce n'est pas le cas, c'est une illusion.

Je le serre bien fort contre moi, pour le sentir encore quelques instants, que je m'imprègne de son odeur. Je porte son revolver à la hauteur de son cou cette fois. Joseph commence à s'agiter, il ne s'attendait pas à un tel comité d'accueil, je crois. Toutes ces bagnoles, toutes ces lumières, tous ces gens, ça gueule de partout :

— Kali, prends-moi comme garantie, on peut s'en sortir, ils ne vont pas tirer si tu me gardes, on s'enfuit, s'il te plaît, on peut le faire.

Je pose mon front contre son épaule pour sentir la chaleur de son corps encore quelques secondes, oui, encore quelques secondes. Je libère son bras et baisse mon arme. Il lâche un petit « non » et ses collègues lui ordonnent d'avancer, je fais de même en lui demandant de ne pas se retourner. Je le sens fébrile, il a peur pour moi. Il marche à petits pas vers les gros 4x4 noirs. Une fois arrivé, un des agents le met à l'abri. Il se retourne à ce moment-là pour me regarder et je lui mime avec mes lèvres le seul mot que les autres ne peuvent pas piger : « *ditto* ». Il a compris.

Il a compris ce que je m'apprête à faire. Il pousse son garde pour revenir sur ses pas, mais c'est trop tard. On me demande de déposer mon arme à terre et je fais le contraire, je la braque sur eux. Là, commence un concert de détonations, des balles fusent de partout, je me sens transpercée de toutes parts, mon corps sous les impacts vacille, se tord, et danse comme une poupée désarticulée, mais je n'ai pas mal. J'ai juste ce goût de fer qui envahit ma bouche. Je sais que c'est la saveur de *mon* sang. Je suis sur les genoux maintenant, dégoulinante de cette couleur rouge. Tant que je peux, je reste droite, je regarde Joseph, j'essaie de lui sourire une dernière fois, il crie, je crois.

Je n'entends presque plus rien, je ne ressens plus rien. Je n'arrive plus à tenir, je tombe au sol, gisant dans cette mare de sang. Les battements de mon cœur se font de plus en plus rares, j'ai froid. Je revois les moments passés avec Joseph, c'est tout ce qui me reste, mais cela m'apaise. L'obscurité s'empare de moi. Je n'entends plus le son de mon cœur, c'est fini, je ne verrai jamais la Corse.

Mes autres romans disponibles



Si vous souhaitez en savoir plus sur mes romans,
rendez-vous sur mon site :

www.alexandralanoix.com

Vous pouvez également me rejoindre sur Facebook !

[1] « Tu piges mon ami ? »

[2] « idem », en anglais dans le texte